



HAL
open science

**L'objet insulaire : du lieu à la figure, à la représentation.
Comment les paradoxes des îles nourrissent-ils les
utopies d'hier et d'aujourd'hui ?**

Bianca Fox

► **To cite this version:**

Bianca Fox. L'objet insulaire : du lieu à la figure, à la représentation. Comment les paradoxes des îles nourrissent-ils les utopies d'hier et d'aujourd'hui ?. Architecture, aménagement de l'espace. 2022. dumas-03855077

HAL Id: dumas-03855077

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03855077>

Submitted on 16 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



L'OBJET INSULAIRE :
DU LIEU,

REPRÉSENTATION
À LA FIGURE, À LA

Comment les
paradoxes
des îles
nourrissent-ils
les utopies
d'hier et
d'aujourd'hui ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Sous la direction de Laurent **LESCOP**,
Bruno **SUNER** et Anne **PHILIPPE**

Séminaire de mémoire
« Architecture en représentation »

2021-2022

L'OBJET INSULAIRE : DU LIEU, A LA FIGURE, A LA REPRÉSENTATION

*Comment les paradoxes des îles nourrissent-ils
les utopies d'hier et d'aujourd'hui ?*

Bianca Fox

Remerciements

Je souhaiterais, tout d'abord, adresser mes remerciements à Laurent Lescop et Bruno Suner qui m'ont suivie et aiguillée durant cette année de recherche. Leurs remarques, toujours pertinentes m'ont permis d'affiner et d'alimenter ma réflexion.

Je remercie vivement ma maman pour ses relectures, ses précieux conseils et ses encouragements depuis le début de mes études.

Je tiens également à remercier Marwan pour son regard journalistique et son soutien sans faille durant ces derniers mois.

Enfin, un grand merci à Solène Landemaine, dont les conseils sur les éléments graphiques m'ont été primordiaux sur la dernière ligne droite de ce mémoire.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Préambule

Où est l'île qui change notre vie et nous oblige à commencer une fois encore, tout au début, à inventer un outillage, à labourer des champs, à cuire l'argile, hors des souvenirs confus que nous portons en nous ? Où est l'île qui change notre vie ? (Gustafsson, 1983).

Emmène-moi donc au bout de la terre, dans une île où personne ne nous sache (Balzac, 1835).

Je me souviens de l'ambiance folle des bars des quais de l'interminable port de Mahon, à Minorque, où Juan Rita nous fera découvrir, à mon collègue botaniste Fred Bioret et à moi, les vertus mais aussi les conséquences du gin minorquin bu en trop grande quantité.

Je me souviens de cette nuit étonnante à discuter des choses de la vie avec Claudine Stanislas, en observant le soleil de minuit, lors d'un solstice de printemps, dans l'archipel des Shetland, en Écosse.

Je me souviens de cette traversée agitée pour rejoindre Inish Boffin en Irlande, où, malade comme un chien à l'arrière du canot, je haïssais autant les bateaux que les îles.

Je me souviens du départ des soldats soviétiques de l'île de Hiiuma en Estonie, sous l'œil gogue-nard de Toomas Kokovkin, scientifique estonien qui, à l'époque, multipliait les activités en tout genre pour améliorer l'ordinaire.

Je me souviens de Ciara, cette jeune Américaine demeurant à Clare Island en Irlande, où, après avoir rencontré plusieurs années auparavant, à l'occasion d'un voyage avec ses parents, un vieil homme dans un pub, choisit de rester sur cette île, pour vivre avec lui et l'accompagner jusqu'à sa mort.

Je me souviens de Pier Giovanni d'Ayala, Sicilien aux yeux verts et aux cheveux roux, propriétaire d'une petite maison au pied d'un volcan, à Salina, dans l'archipel des Lipari, en Italie, fonctionnaire de l'Unesco, se comparant volontiers, dans un grand éclat de rire, à un pirate à l'assaut de cet organisme prestigieux, me racontant en me tenant par le bras, lors de notre premier voyage commun dans une île, l'histoire de l'archipel des Kerkennah, en Tunisie.

Je me souviens de ces longues soirées de septembre, passées sur le petit port de l'île grecque de Chalki, à quelques milles de Rhodes, avec Nicolas Vernicos, à refaire le monde des îles dans le cadre d'un projet généreux et utopiste, visant à faire de cette île celle de la jeunesse et de l'amitié entre les peuples.

Je me souviens de Ioannis Spillanis, professeur à l'Université des îles de la mer Égée, enseignant à Lesbos mais me vantant les vertus de son île d'origine, Skopelos, où il m'avait invité.

Je me souviens de François Cuq, me faisant découvrir, lors d'une mission extraordinaire dans l'archipel des Bijagos, en Guinée-Bissau, les traditions animistes et les rois des différentes îles que nous visitons.

Je me souviens aussi de ces nombreux anonymes, devenus des amis le temps d'une mission et que je n'ai jamais revus.

Je me souviens ...

(Louis Brigand 2009)



Fig. 1 : Composition de timbres de milieux insulaires

page.

14

Introduction

page.

19

**PREMIÈRE PARTIE :
L'imaginaire de
l'île**

p.21 L'île, un
espace-temps
ambivalent et paradoxal

p.43 La figure de
l'île, une réponse aux
aspirations utopiques

p.80 Conclusion
première partie

page.

83

**DEUXIÈME PARTIE :
La figure
insulaire remise
au goût du
jour à l'ère du
changement
climatique**

p.85 Nouvelles
portées pour les îles

p.105 Des utopies
concrètes réexploitant la
figure de l'île

page.

172

Conclusion

page.

177

**Ouverture :
Interroger l'objet
insulaire**

Introduction

« J'en rêvais depuis longtemps. Vivre une expérience de l'isolement sur une île, rester seul pendant quelques semaines sur un "caillou", me couper de mes activités et laisser filer les jours en regardant la mer¹.», relate Louis Brigand dans son ouvrage *Besoin d'îles*, écrit durant les semaines de son séjour sur l'île Béniguet. Terre de solitude, terre d'exil, terre de refuge, terre d'autonomie, l'île nous attire et nous fascine. Le mythe de l'île déserte, lieu de solitude bienheureuse, cultivé depuis les aventures de Robinson Crusoé, nous invite à voir l'île comme le lieu de l'essentiel et celui de tous les possibles.

« Certains gens viennent dans les îles pour surmonter un échec, parfois pour mourir. Les uns, d'une maladie, d'autres en se suicidant lentement, alcooliques, à l'écart de tous. Beaucoup viennent aussi pour renaître, se reconstituer, ou encore commencer ou finir un travail, une œuvre. Il ne faut pas croire que les îles n'attirent que des solitaires ou des déçus de la vie. Toutes sortes de gens aiment les îles, des artistes, des musiciens, des naturalistes amateurs, des urbains qui veulent se ressourcer². »

L'intérêt que j'ai développé pour cet objet si singulier, trouvé son origine dans mon propre vécu. Depuis deux ans, je vis sur l'île de Nantes et cela fait quatre ans que je la pratique au quotidien. J'ai constaté n'avoir jamais effectué le tour complet de l'île et pourtant, j'ai néanmoins le sentiment de très bien connaître ce micro-territoire et ses ambiances particulières. Progressivement, au cours des deux dernières années, a grandi en moi l'impression d'évoluer dans "une bulle", une sorte de "ville dans la ville". La Loire, près de laquelle je réside, m'apparaît comme une frontière,

¹ Louis BRIGAND, *Besoin d'îles*, Editions Stock, 2009, 252 p.

² Propos de Louis BRIGAND tirés de l'article Le « Salon du Livre Insulaire » sur l'île d'Ouessant : Pourquoi les îles nous fascinent ?, disponible à l'adresse : <https://voyages.ideoz.fr/le-salon-du-livre-insulaire-sur-lile-douessant-pourquoi-les-iles-nous-fascinent/>

et agit comme une séparation avec un ailleurs. Alors, quand je suis sur l'île pendant plusieurs jours, j'éprouve une sensation d'enfermement et le besoin de franchir cette frontière pour quitter ce micro-territoire et prendre de la distance. C'est comme si l'île de Nantes induisait en moi un véritable syndrome ilien.

Abraham A. Moles expliquait dans son article « Nissonologie ou science des îles », que « la forme géographique particulière du monde dans lequel nous vivons, implique nécessairement une incidence sur notre vision de celui-ci. Certaines structures topologiques de l'espace sont valorisées positivement ou négativement³ ». C'est également ce que la psychogéographie, science développée par les situationnistes et notamment Guy Debord, met en avant, puisqu'elle étudie l'expérience affective de l'espace par l'individu.

Or l'île, de par sa topologie particulière est devenue un objet particulièrement producteur d'images mentales. Elle a à ce point captivé les hommes et les scientifiques qu'elle est devenue un objet véritablement sur-étudié dans le champ des sciences humaines et sociales en général. Du côté de la littérature, l'île se présente, depuis l'île imaginaire d'Utopia de Thomas More, où vit une société parfaite au cœur d'un terre d'abondance, comme le support par défaut de l'utopie. Univers réapproprié par de nombreux architectes depuis les années soixante, l'île a nourri l'émergence de nombreuses villes utopiques telles que la « Walking City » de Ron Herron ou les « Floating cities » de Charles Simonds. L'île apparaît dès lors comme un espace à la frontière de la réalité et de la fiction.

Aujourd'hui, l'image que chacun se fait des îles résulte donc de la somme des expériences personnelles que l'on lui attribue ainsi que des images collectives, apportées par l'art, la littérature, le cinéma, etc.

³ Abraham MOLES, « Nissonologie ou Science des îles », *Espace géographique*, tome 11, n°4, 1982, p.281

Certes Abraham A. Moles parvient à définir un archétype de l'île que l'on retrouve dans de nombreuses œuvres littéraires et artistiques : « Une île, située dans un climat chaud, d'une vingtaine de kilomètres de diamètre, dont on peut faire le tour en un ou deux ou quatre jours, avec des paysages diversifiés, possédant en son centre une montagne élevée, au sommet souvent nuageux, montagne qui est, semble-t-il un volcan. L'île a des criques rocheuses et des falaises, un accès difficile avec une plage voluptueuse pas très loin du village, et des criques de sable à marée basse, où l'on peut se baigner nus. [...] D'un côté, la montagne est irrégulière et tombe rapidement dans la mer dans un paysage à la fois romantique et sinistre où les eaux rencontrent la roche sans nulle transition de verdure⁴. » Mais en réalité, on constate que les milieux insulaires, réels ou fictifs, nourrissent tant d'imaginaires différents et revêtent de multiples formes : l'île refuge, comme Les Marquises, refuge ultime de Jacques Brel ; l'île prison telle que la sinistre d'Alcatraz ; l'île paradisiaque de Tahiti ; l'île labyrinthe du Minotaure ; l'île déserte, décor de *La Tempête* de Shakespeare ; l'île microcosme décrite dans *L'île à hélice* de Jules Verne ; l'île laboratoire comme celle de *Jurassic Park* ou encore l'île jardin telle que l'île Derborence de Gilles Clément. L'île se profile alors comme un objet tellement vaste et inépuisable, que l'on peut s'interroger sur les origines des différentes et multiformes images de l'île.

C'est à partir de ce questionnement, que s'est formée l'ambition de rechercher les éléments paradoxaux existant dans les territoires insulaires. Nous chercherons ainsi à mettre en évidence, les caractéristiques duales et contraires des îles, qui en font un territoire si intrigant. Car, depuis les mythes de la Grèce antique jusqu'aux utopies écologiques contemporaines, la figure de l'île qui s'est imposée, évolue progressivement pour devenir flottante, mouvante.

⁴ Abraham MOLES, « Nissonologie ou Science des îles », *Espace géographique*, tome 11, n°4, 1982, p.286

Quelles spécificités ont donc permis à l'île réelle géographique de se métaphoriser et de se transformer ? Comment ces métaphores ont-elles été restituées sous formes de projets sociaux et architecturaux utopiques variés ? Comment la figure de l'île a-t-elle évolué au cours des siècles derniers ?

Pour répondre à ces interrogations, nous examinerons le pouvoir de l'imaginaire insulaire et sa capacité à produire des solutions urbaines et architecturales. Ainsi nous effectuerons un cheminement intellectuel du lieu, à la figure à la représentation pour comprendre comment les paradoxes des îles nourrissent les utopies d'hier et d'aujourd'hui.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

L'imaginaire de l'île

01

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

01. 1

L'île, un espace-temps ambivalent et paradoxal

1. L'île, espace réel / espace imaginé

« Etendue de terre entourée d'eau », voici la définition de l'île que l'on peut lire dans un dictionnaire. Ainsi, une île se définit de prime abord comme un objet géographique, délimité par l'eau, caractérisé par sa taille raisonnable, son éloignement, son isolement et son enclavement. La singularité physique des îles a donné naissance à la notion d'insularité, laquelle regroupe l'ensemble des caractéristiques donnant à un territoire et à sa population, tout ou partie des traits typiques d'une île, en ce qu'elle est relativement isolée. De nombreuses définitions ont tenté de cadrer les termes d'île et d'insularité dans des limites. Dans l'article 121 de la Convention des Nations Unies sur le droit de la mer, signée en 1982 à Montego Bay, on lit, « l'île est une étendue naturelle de terre entourée d'eau qui reste découverte à marée haute¹ », les rochers n'étant pas considérés comme des îles car ils ne « se prêtent pas à l'habitation humaine ou à une vie économique propre² ». Eurostat propose quant à elle la définition suivante : « une île est une terre d'au moins 1km² de superficie, habitée en permanence par une population statistiquement significative (supérieure à 50 habitants), non reliée au continent par des dispositifs permanents, séparée du continent européen par une étendue d'au moins 1km², ne comprenant pas une des capitales d'un Etat membre³ ».

De fait, la diversité de ces approches procure un caractère flou à la définition et ne permet ni d'appréhender dans sa globalité la réalité d'une île, ni de les dénombrer. Qu'en est-il des îles périodiques qui changent de statut à marée basse et à marée haute, les presqu'îles, les péninsules, ces îles qui n'en sont pas tout à fait ?

1 Jean-Marc BESSE et Guillaume MONSAINGEON, « Comme une île dans l'océan », *Le temps de l'île*, Marseille, Editions Mucem / Parenthèses, 2019, p. 8-9

2 ibid

3 Définition Eurostat de la Commission européenne

Effectivement, au-delà d'être un espace perçu, l'île constitue un espace vécu. Ce constat a conduit à l'émergence de la nissonologie, science étudiant les îles et néologisme trouvé par le philosophe Abraham Moles, en 1982. Or, une part importante de cette science correspond à l'étude de la psychologie associée aux îles, à l'imaginaire et aux passions qu'elles soulèvent ainsi qu'aux mythes qu'elles font naître. Moles invente alors la notion d'îléité, définie dans *Les Mots de la géographie* comme un « mode d'existence propre aux îles, un ensemble de représentations et d'affects concourant à une forme d'identité insulaire⁴ ». Joël Bonnemaïson rajoute par ailleurs que « L'îléité, c'est la rupture ; un lien rompu avec le reste du monde et donc un espace hors de l'espace, un lieu hors du temps, un lieu nu, un lieu absolu⁵ ».

En effet, l'île est souvent présentée comme un microcosme, un monde réduit, coupé du reste du monde, avec son propre rapport à l'espace et au temps. La temporalité y est très différente, s'organisant selon les liaisons maritimes, les flux touristiques et la possibilité ou l'impossibilité de relier le continent. Gilles A. Tiberghien dans son article « L'île inconnue » parle d'île comme d'un intervalle et cite l'exemple de *L'île du jour d'avant*, dans lequel Umberto Eco écrit à propos d'une île située sur un méridien particulier, celui qui marque la séparation entre hier et aujourd'hui ou entre aujourd'hui et demain, selon le sens dans lequel on navigue⁶. Autre exemple, celui de l'Île des Faisans, située au milieu de la Bidassoa, fleuve du Pays Basque, lequel sert de frontière naturelle avant de se jeter dans le golfe de Gascogne. Or, depuis le traité de Bayonne en 1856, la France et l'Espagne exercent une souveraineté conjointe sur ce territoire. Si l'île est administrée par le vice-roi espagnol du 1er février au 31 juillet, c'est son homologue français qui gouverne le reste de l'année, faisant de ce territoire, le plus petit condominium du monde.

4 Roger BRUNET, *Les mots de la géographie : Dictionnaire critique*, Paris, Editions Documentation Française, 2009, 520 p.

5 Joël BONNEMAISON, *La dernière île*, Paris, Editions Arléa, 1986, 407 p.

6 Gilles A. TIBERGHIEU, « L'île inconnue », *Le temps de l'île*, Marseille, Editions Mucem / Parenthèses, 2019, pp. 184-197

En fait, la notion d'îléité permet d'émettre l'hypothèse que certaines îles constituent de « meilleures îles que d'autres⁷ » mais aussi qu'une île ne se trouve pas forcément entourée d'eau. Abraham Moles explique ce concept de la manière suivante : « Ce qui émerge c'est le fait que l'île, structure topologique, atteint sa spécificité maximale, quand, précisément, la perception de cette structure est la plus évidente à chacun, en d'autres termes, quand la notion de contour, de fermeture par un rivage, est inhérente au mode de pensée quotidien de chacun de ses habitants, comme de ses visiteurs⁸. » Ainsi, certains lieux, du fait de leurs caractéristiques, pourraient aussi prétendre au statut d'île. Il peut s'agir de l'éloignement, de l'isolement ou de la clôture mais aussi de rythmes temporels singuliers. On peut alors distinguer les qualités insulaires et les entités géographiques auxquelles elles sont rattachées pour les appliquer à d'autres lieux.

Au fond, plus qu'un espace physique, l'île incarne un lieu imaginé. Force est de constater que la distinction entre îles réelles et îles imaginaires s'avère tout aussi floue que sa définition. Ainsi, combien d'îles portent un nom renvoyant à une dimension mystique ou fictionnelle ? Citons l'île Inaccessible, celle de la Désolation, l'île Interdite, l'île Surprise, l'archipel Dangereux, l'île de Pâques, de l'Ascension, Sunday Island ou encore Christmas Island. Autre exemple, les îles Galapagos, aussi appelées Les Encantadas (îles enchantées). Elles ont la particularité géologique d'être constituées de lave et de cendre, ce qui les rend flottantes et instables, suscitant ainsi la fascination des cartographes et historiens du fait qu'elles aient longtemps dérivé d'un méridien à l'autre, sans se fixer. Dans *Les contes de la véranda*, Herman Melville écrit que « leur ubiquité et irréalité apparente expliquent certainement pourquoi les Espagnols leur donnèrent le nom d'Encantadas ou d'Archipel Enchanté⁹ ».

7 Abraham MOLES, « Nissonologie ou Science des îles », *Espace géographique*, tome 11, n°4, 1982, pp. 281-289

8 *ibid* p. 284

9 Herman MELVILLE, « Les Encantadas ou îles enchantées », *Les Contes de la véranda*, traduit de l'anglais par Pierre Leyris, Paris, Editions Gallimard, 1995, p.247-340

Par ailleurs, Jean-Marc Besse et Guillaume Monsaingeon écrivent dans *Le Temps de l'île* : « Le propre de l'île c'est précisément sa charge affective et passionnelle qui démultiplie les phénomènes, les craintes et les appétits¹⁰ ». Les paysages insulaires tropicaux, par exemple, évoquent, dans l'imaginaire collectif une idée de bonheur et de quiétude. L'île renvoie à un imaginaire très fort, nourri depuis des siècles par le récit des Iles Fortunées, lieux mythiques, hors du temps et de l'espace, où l'homme était supposé vivre à l'égal des dieux et qui a inspiré nombre de poètes, plasticiens, vidéastes ou architectes. Ainsi, on peut affirmer que l'île dépasse la stricte entité physique, géographiquement localisée et délimitée. En réalité, elle incarne aussi et surtout une entité mentale, un lieu imaginaire voire un modèle intellectuel.

En philosophie notamment, l'île déserte constitue une expérience de pensée, un outil intellectuel permettant d'aller à l'essentiel. Kant, par exemple, recourt à l'insularité pour souligner la nature sociale du beau : « Un homme abandonné sur une île déserte ne tenterait pour lui-même d'orner ni sa hutte, ni lui-même ou de chercher des fleurs, encore moins de les planter pour s'en parer; ce n'est que dans la société qu'il lui vient à l'esprit de n'être pas simplement homme, mais d'être aussi à sa manière un homme raffiné¹¹ ».

Par ailleurs, l'île, en tant qu'entité intrigante à part entière, apparaît le lieu privilégié dans lequel l'art peut advenir. Pour exemple, le Benesse Art Site Naoshima, un ensemble de musées, d'installations in situ, d'œuvres en plein air et d'infrastructures hôtelières, réparti sur trois îles de la mer de Seto au Japon. Y sont en particulier accueillies les œuvres de James Turrell, Walter de Maria, Lee Ufann, les architectures enfouies de Tadao Ando ou de SANAA, le tout donnant l'impression d'être généré par les paysages insulaires à couper le souffle.

10 Jean-Marc BESSE et Guillaume MONSAINGEON, « Comme une île dans l'océan », *Le temps de l'île*, Marseille, Editions Mucem / Parenthèses, 2019, p. 10

11 Emmanuel KANT, « Analytique du Beau », *Critique de la faculté de juger*, Paris, Editions Vrin, 1974, p. 130

Ainsi, l'île, objet de fascination, lieu de rencontre du rêve et de la réalité, est véritablement, devenue un territoire propice aux fantômes et aux expérimentations.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Fig . 2 : Photographie du Chichu Art Museum de Tadao ANDO, Benesse Art Site Naoshima, Japon, 2004

2. L'île, espace merveilleux / espace maudit

Dans la littérature, l'art, le cinéma, l'île peut facilement passer de l'incarnation du véritable paradis à celle du pire isolement. Elle peut inspirer la beauté, la sérénité ou le refuge mais peut tout aussi bien évoquer la peur et le danger dans l'imaginaire collectif. Aujourd'hui, elle jouit globalement d'une image édénique, avec ses palmiers de carte postale et ses rivages bleutés, mais tantôt porte du Paradis ou porte de l'Enfer, les îles, depuis l'Antiquité, se présentent comme des lieux paradoxaux, mystérieux et difficiles à cerner.

Ainsi, d'une part, les Îles Fortunées, aussi appelées Îles des Bienheureux désignaient le lieu des Enfers où les âmes vertueuses goûtaient au repos après leur mort. Lieu sans hiver, marqué par sa douceur de vivre, ces îles constituaient une véritable vision d'un paradis sur terre et a beaucoup inspiré la création littéraire.

D'autre part, dans ses différentes versions de l'œuvre *L'île des Morts*, réalisées entre 1880 et 1886, le peintre, Arnold Böcklin propose, lui, une représentation d'une île mystérieuse et énigmatique, perdue dans une mer inconnue. Sur une mer sombre et calme, une barque se dirige lentement et silencieusement vers une île plantée de cyprès, bordée de falaises abruptes, creusées de tombeaux. Sur cette barque, un passeur, probablement Charon, le nocher des enfers, fils d'Erèbe (L'Obscurité) et de la Nyx (la Nuit) fait passer l'âme d'un mort vers sa destination finale : cette île d'apparence déserte, semble à la limite de notre monde et dégage une atmosphère où s'entremêlent des sentiments de solitude, de tristesse et de recueillement.

L'œuvre de Böcklin formalise bien la conception des îles que se font les artistes depuis des siècles : un ailleurs tout autant effrayant que fascinant.

Par la suite, *L'île des Morts* a connu d'innombrables interprétations picturales, musicales, littéraires, etc. Le film du même nom, par exemple, réalisé par Mark Robson en 1945, raconte l'histoire de visiteurs placés en quarantaine sur une île, en raison d'une épidémie de peste. Alors qu'ils meurent tous, les uns après les autres, une jeune femme est accusée d'être une Vrykolaka, l'équivalent d'une zombie pour les autochtones.

L'île, dans l'histoire et dans la fiction a en effet, beaucoup été utilisée comme isolement, que ce soit des îles fortifiées, avec une fonction défensive, les îles de quarantaine, avec un rôle sanitaire ou des îles carcérales, les exemples sont multiples. Citons notamment la très connue île d'Alcatraz, l'îlet à Cabrit de l'archipel des Saintes, l'îlet du petit Sable à la Réunion ou encore l'îlot de Pamandzi à Mayotte, tous des prisons ou lazarets. En 2018, l'Australo-Iranienne Hoda Afshar a également réalisé le film *Remain*, tourné dans le cadre paradisiaque de Manus Island en Papouasie-Nouvelle-Guinée, avec ses plages de sable fin, son ciel bleu infini et sa végétation luxuriante. Pourtant, malgré son apparence édénique, cette île cache une réalité bien plus sombre. Jusqu'en 2017, Manus Island était utilisée par le gouvernement australien pour enfermer des migrants. Sans barreau, sans fil barbelé, mais sans possibilité de s'échapper, les hommes interrogés dans ce film-documentaire, parlent de leur histoire et de leur insupportable quotidien dans cet enfer à ciel ouvert.

Shutter Island de Martin Scorsese, qui met en scène un hôpital psychiatrique sur une île ou encore *Battle Royale* de Kinji Fukasaku, montrant des adolescents contraints de s'entretuer sur une île déserte, illustrent aussi des exemples cinématographiques



Fig . 3 : Arnold BÖCKLIN, L'île des Morts, troisième version, 1883, Huile sur panneau de bois

d'îles imposées. Par ailleurs, l'île peut également se présenter comme un paradis avant de devenir un enfer menaçant. C'est ce qui arrive dans *King Kong* ou dans *Jurassic Park* par exemple. D'abord objet de rêve et de fantasme, elle devient alors vite une désillusion.

L'île représente donc fréquemment une source d'angoisse. Le mystère pèse sur elle et pour renforcer ce cadre, on va souvent employer la dissimulation comme technique cinématographique. L'île devient alors incertaine, ses contours difficiles à discerner. Dans *King Kong* ou *Les chasses du comte Zaroff*, un mystérieux brouillard entoure l'île et le navire, contribuant ainsi à créer un sentiment d'angoisse et d'incertitude. Dans la littérature, les naufragés, doivent grimper jusqu'au sommet d'une montagne pour pouvoir appréhender qu'ils sont bel et bien entourés d'eau et prisonniers d'une île. Dans *L'Odyssée*, Ulysse et ses compagnons accostent, eux, souvent sur les îles de nuit ou dans un brouillard qui empêche de voir et de comprendre les lieux. Ils n'ont aucune connaissance du lieu où ils arrivent, s'il s'agit vraiment d'une île, quelle en est la taille, sa forme, son nom, si elle est habitée ou non. Généralement peuplées d'êtres malfaisants, l'hospitalité est rare sur les îles et la violence, fréquente, comme en témoignent les démonstrations de force du Cyclope ou de ruse de Circé.

Néanmoins, si l'île se présente comme un lieu engendrant la crainte, paradoxalement, elle reste aussi, bien souvent, synonyme de refuge. Dans « L'imaginaire de l'île, une constante anthropologique », Ana Maria Binet explique que l'île dont la forme, dans l'imaginaire collectif, se confond avec celle du cercle, procure un espace où l'homme projette du sens et y voit tantôt un asile protecteur, tantôt un lieu de solitude ou d'abri, face à l'immensité de l'océan¹². Il y est possible de se ressourcer, de se sentir protégé du reste du monde. Victor Hugo, notamment, est réputé avoir plutôt bien vécu son exil dans les îles anglo-

12 Ana Maria BINET, « L'imaginaire de l'île, une constante anthropologique », *Les possibilités d'une île*, Éditions Pétra, 2015, pp. 33-43

normandes de Jersey et Guernesey, après la proclamation de l'empereur Napoléon III. Ressourcé, c'est sur ces îles qu'il s'est remis à écrire : « L'exil ne m'a pas seulement détaché de la France, il m'a presque détaché de la terre, et il y a des instants où je me sens comme mort et où il me semble que je vis déjà de la grande et sublime vie ultérieure¹³. » Souvent perçue comme un lieu salutaire pour la sauvegarde de l'innocence, à l'écart de la corruption, l'île apparaît comme un lieu dépourvu de vices où tout est possible.

L'île se révèle donc ambiguë : à la fois lieu de plaisir et de peur, tout autant monde merveilleux qu'univers maudit. Parfois, lieu d'enfermement pour certains, il est devenu un lieu d'évasion pour les vacanciers, les cinéphiles et les lecteurs. Gilles Deleuze dans *L'île déserte, textes et entretiens*, écrit d'ailleurs : « Rêver des îles, avec angoisse ou joie, peu importe, c'est rêver qu'on se sépare, qu'on est déjà séparés, loin des continents, qu'on est seul et perdu – ou bien c'est rêver qu'on repart à zéro, qu'on recréé, qu'on recommence¹⁴. »

13 Propos de Victor HUGO tirés de l'article *Ovide, Hugo, Darwich : l'exil en trois grands textes littéraires*, disponible à l'adresse : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/ovide-hugo-darwich-l-exil-en-trois-grands-textes-litteraires-3313289>

14 Gilles DELEUZE, *L'île déserte et autres textes, 1953-1974*, Paris, Les Editions de minuit, 2002, 416 p.

3. L'île, monde clos / monde ouvert

Dans *Monde Clos – Les îles*, Youri Volokhine écrit : « Le “monde clos” est celui qui se construit par la borne, la limite, le tracé ; ce peut être celui de l'isolat ou de la retraite ; de la frontière, pensée ou bâtie, naturelle ou artificielle¹⁵. » Ainsi l'île, du fait qu'elle est délimitée par l'eau, constitue un monde clos aux limites naturelles. Clairement circonscrite, de taille raisonnable et aux contours à priori simples et clairement définis, elle semble au premier abord être un lieu dont on peut aisément faire le tour, tant au sens propre que figuré et dont on peut espérer une étude presque complète. Cela a pu être réalisé dans le domaine patrimonial avec l'inventaire de l'île de Ré ou encore démographique dans le cas de l'Islande.

Dans *Les Argonautes du Pacifique Occidental*, Manilowski, utilise, lui, à de multiples reprises l'expression “faire le tour de l'île” alors qu'il se trouve dans l'îlot de Samarai :

« Samarai. 10, 11. 17. Hier, je me suis levé à 6h30 [...]. Vers midi, je suis sorti ; J'ai fait le tour de l'île. On pataugeait dans la boue¹⁶. »

« 11 novembre 1917 [...] Je marche autour de l'île une seconde fois¹⁷. »

« 12 novembre. Me suis baigné ; chez Spiller, où il est question de naufrages et de fièvre noire. Puis, promenade autour de l'île [...] beaucoup de gens. Le type indigène mi-acculturé que l'on trouve à Samarai est pour moi à priori un être repoussant et inintéressant ; je ne me sens pas l'ombre d'envie de les étudier¹⁸. »

¹⁵ Youri VOLOKHINE, « Faire le tour de l'île... », *Monde Clos – Les îles*, Gollion, Editions Infolio, 2015, p.11

¹⁶ Bronislaw MALINOWSKI, *Les Argonautes du Pacifique Occidental (1922)*, traduit de l'anglais par André et Simone Devyver, Paris, Editions Gallimard, 1963, 606 p.

¹⁷ ibid

¹⁸ ibid

« Mardi 13 novembre. Hier, j'ai fait le tour de l'île et j'ai écrit mon journal sur un banc¹⁹. »

Souvent pensée comme petite, distincte et éloignée du continent, l'île est fréquemment présentée comme un monde en soi ou du moins un modèle réduit du monde, soit un véritable microcosme. A propos du Great Eastern, gigantesque paquebot, Jules Verne écrit, dans *Une ville flottante* : « Si c'est un microcosme, et s'il emporte un monde avec lui, un observateur ne s'étonnera pas d'y rencontrer, comme sur un plus grand théâtre, tous les instincts, tous les ridicules, toutes les passions des hommes²⁰. » De même, Standard Island, dans son roman *L'île à hélice*, se présente comme un véritable microcosme. C'est bien une image réduite du monde et de la société : une nature et un écosystème artificiel dans lesquels vit une population élitiste de milliardaires. L'ensemble forme, à priori, une bulle, protégée du reste du monde, des maladies et des variations du climat. Jules Verne écrit même à propos de cette île artificielle en acier : « L'acier c'est du fer, et notre globe lui-même est-il autre chose en presque totalité qu'un énorme carbure ? Eh bien, Standard Island, c'est la terre en petit²¹. »

En fait, l'île forme un monde clos car elle constitue une rupture, à la fois physique et psychologique du reste du monde. Pour atteindre une île, une traversée doit, en effet, être entreprise, cheminement qui, dans la littérature, par exemple dans *L'Odyssée* de Homère, s'apparente souvent à un véritable voyage initiatique, un « temps parenthèse » (Rion), entre un monde et un autre. Selon Ana Maria Binet, le cercle, représentation spatiale de l'île symbolise parfaitement ce monde clos, limité, qu'est celui de l'île, face à un autre illimité, inconnu, celui de l'océan²².

Si l'île semble close par sa topologie, ses contours et sa frontière, on note néanmoins que le sentiment de fermeture naturelle

¹⁹ ibid

²⁰ Jules VERNE, *Une ville flottante*, Editions Hetzel, 1871, 290 p.

²¹ Jules VERNE, *L'île à hélice*, Monaco, Editions du ROCHER, Collection Motifs Poche, 2005, p.175

²² Ana Maria BINET, « L'imaginaire de l'île, une constante anthropologique », *Les possibilités d'une île*, Éditions Pétra, 2015, pp. 33-43

par l'eau, entourant le territoire de l'île, peut être contredit par l'existence d'autres types de frontières, politiques, sociales ou administratives. L'exemple de l'île d'Hispaniola, partagée entre la République dominicaine et la République d'Haïti est particulièrement probant. Occupée initialement par les Espagnols et les Français, l'île a vu émerger deux cultures très différentes. Or, l'antagonisme entre les Noirs d'Haïti, les Créoles et les Métis hispanophones a toujours rendu l'unification de l'île impossible. Une barrière politique et culturelle s'ajoute, dans le cas de cette île, à la frontière naturelle qu'est l'eau. D'un autre côté, dans le cas des archipels, comme ceux de la Polynésie française, l'eau frontière physique, n'est pas une frontière administrative. L'ensemble des îles formant un territoire commun, leurs habitants ne considèrent pas l'eau comme une barrière mais comme une simple route.

Si l'on se réfère à l'étymologie du mot "isolé", du latin *insulatus*, ce terme signifie littéralement "séparé comme une île" ou "faire prendre la forme d'une île". Par définition, les îles seraient donc des milieux isolés. Pourtant, aucune île n'est, en réalité jamais totalement isolée. Toujours reliée par l'eau, l'air ou la terre à d'autres entités, elle est toujours partie prenante d'un système. Elle peut faire partie d'un Etat-archipels, avoir le statut de dépendance coloniale ou être rattachée à une métropole avec laquelle elle entretient un certain nombre de relations. « La plupart des îles se trouvent [...] tributaires d'un continent, ne serait-ce que géographiquement. L'île se situe vis-à-vis du continent, vis-à-vis d'un pays, de celui ou de ceux qui sont en face et par lesquels, venant des quatre coins du monde, il faudra nécessairement transiter avant d'y parvenir. L'île est rarement suzeraine et le sommet de son statut est l'indépendance, rarement la dominance²³ ».

23 Abrahm MOLES, « Nissonologie ou Science des îles », *Espace géographique*, tome 11, n°4, 1982, p.284

Mario Vargas Llosa explique dans son roman *Le paradis – un peu plus loin* : « Les îles n'ont jamais été closes. Comme toute terre, elles étaient intégrées dans des réseaux entre îles et des îles aux continents. Elles ont connu les guerres, les invasions et les exodes. Rien n'est donc plus faux que la vision d'un temps immobile sur des sociétés arrivées à un équilibre parfait avec la nature environnante²⁴. » Effectivement, cela fait longtemps que les îles sont intégrées au phénomène de mondialisation. Elles sont aujourd'hui au cœur d'une économie monde et depuis des siècles, constituent des éléments majeurs des principales routes du commerce. En réalité, les îles sont très connectées au reste du monde, bien plus que certains espaces continentaux enclavés, tels que les déserts, les terres glacières, les oasis, les vallées enclavées qui s'avèrent tout autant, voir plus insulaires que les îles, elles-mêmes.

On peut même affirmer que les îles ne sont, ni réellement closes, ni isolées, mais qu'au contraire, elles représentent pour certains, l'ouverture du monde. Dominique Barbe explique, notamment, que « c'est par les îles, éléments mouvants et malléables, que le monde clos du Moyen-Âge s'est ouvert et renouvelé²⁵ ». En effet, la fin du Moyen-Âge est souvent datée en 1492, date correspondant à la découverte du continent américain par Christophe Colomb, elle-même suivie par de nombreuses expéditions européennes et la découverte des premières îles du Pacifique. Or ces explorations ont généré la découverte de nouvelles civilisations, de nouvelles cultures, d'une nouvelle faune et flore, qui ont grandement contribué à faire évoluer les mentalités et les sociétés de l'époque.

Paradoxalement, l'ouverture vers de nouveaux horizons, a fait prendre conscience aux européens de la finitude du monde. Ce sont, en effet, les expéditions qui ont permis de mettre en évidence la rotondité de la terre et sa dimension. Ce brusque

24 Mario VARGAS LLOSA, *Le Paradis – un peu plus loin*, Paris, Gallimard, 2003, 530 p.

25 Frank LESTRINGEANT, « Dérives insulaires à partir de Marco Polo dans quelques atlas nautiques de la Renaissance », *Monde Clos – Les îles*, Golion, Editions Infolio, 2015, p.200

changement d'échelle a alors changé le regard sur le monde.

Ainsi donc, à la fois monde clos et source d'ouverture, les îles présentent un caractère paradoxal entre lieu isolé et lieu connecté.

« C'est une évidence : une île est un morceau de terre entouré d'eau. Close, on peut la cerner. Distincte, on peut la penser. Distant, on peut la rêver. Mais la saisir est compliqué²⁶ », s'exprime Eric Fougère.

L'évidence décrite par Eric Fougère, n'est peut-être, en fait pas si claire que cela. L'île s'apparente davantage à un espace aux contours et à la réalité flous et lequel, d'après l'auteur, est bien difficile à saisir. Malgré ses caractéristiques édéniques, l'île peut devenir l'image du pire enfer. Espace fermé, il est pourtant devenu le symbole de l'ouverture du monde. C'est donc un lieu éminemment paradoxal. Qu'elle soit réelle ou imaginée, merveilleuse ou maudite, close ou ouverte, l'île transparait avant tout comme un motif, une figure, générant une variété d'images mentales qui ont inspiré la création littéraire, artistique et architecturale. Lieu ambigu, de tous les possibles, l'île est devenue l'espace idéal pour la mise en place d'utopies.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE LILLE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE



Haïku cartographique #1 - brume



Haïku cartographique #2 - îles rondes



Haïku cartographique #3 - une île un lac



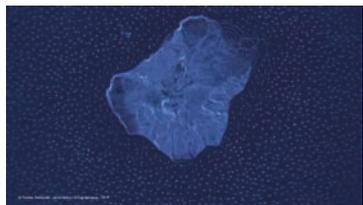
Haïku cartographique #4 - phares



Haïku cartographique #5 - toponymes



Haïku cartographique #6 - géologie



Haïku cartographique #7 - bathymétrie



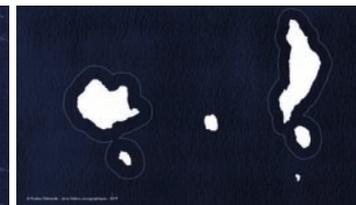
Haïku cartographique #8 - volcanologie



Haïku cartographique #9 - classification



Haïku cartographique #10 - météo



Haïku cartographique #11 - zone d'influence



Haïku cartographique #12 - tourisme



Haïku cartographique #13 - trafic maritime



Haïku cartographique #14 - errance



Haïku cartographique #15 - astérisme



Haïku cartographique #16 - une ligne



Haïku cartographique #17 - translation



Haïku cartographique #18 - the world

Fig. 4 : Pauline DELWAULLE, Haïkus cartographiques,
Commande du Mucem pour l'exposition Le temps de l'île, 2019, Série de 18 boucles vidéos

«Pauline Delwaulle ne cherche pas à tout dire. Peut-être ne veut-elle même «rien dire», mais plutôt montrer, évoquer, toucher. Sa profonde connaissance de la géographie, de la cartographie comme de la toponymie lui a permis de sélectionner une vingtaine d'entrées en insularité : diversité des mots et des langues, variation des contours, fugacité du profil, ampleur des ressources... Aucune île n'est reconnaissable, la plupart sont inexistantes.»

Texte issu de l'ouvrage *Le temps de l'île*, Marseille, Editions Mucem / Parenthèses, 2019, p. 226

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

01. 2

**La figure de l'île,
une réponse aux aspirations
utopiques**

1. L'île comme origine

L'île déserte, métaphore du commencement, du territoire vierge où tout est à créer, est depuis l'Antiquité associée à la notion d'"origine", l'"origine", selon Gilles Deleuze représentant « la caractéristique radicale, absolue et primordiale de l'île¹ ». En effet, avant l'utopie, un ensemble de récits mythiques ont pris place sur les îles. Ces mythes sont des évocations légendaires « relatant des faits ou mentionnant des personnages ayant une réalité historique, mais transformés par la légende² ». La plupart sont créés pour expliquer l'origine du monde, décrire le déroulement du début du monde et comprendre la raison d'être des choses.

Or, dans nombre de ces mythes, ce sont des îles que serait née la vie et c'est à partir d'elles que les civilisations se seraient développées. Pour exemple, la cosmogonie japonaise, qui représente la première phase de création sous la forme d'une petite île instable et amorphe. Izanagi et Izanami, divinités, respectivement homme et femme, descendants des divinités primordiales, auraient plongé une lance richement décorée dans l'océan primitif et en la retirant, les gouttes retombées, se seraient coagulées, formant ainsi la première île de l'archipel Japonais, Onogoro, lieu, où, dans la mythologie japonaise, les premiers dieux et êtres seraient nés.

Diodore de Sicile, a quant à lui, consacré un livre particulier de sa *Bibliothèque historique* aux îles. Il s'agit du livre V, aussi appelé « Livre des îles » dans lequel il passe en revue les plus importantes îles de la Méditerranée et de l'Océan. Selon lui, elles sont les lieux privilégiés où s'est opérée la rencontre extraordinaire entre les dieux et les hommes. En effet, c'est à proximité de Chypre,

qu'Aphrodite serait née de l'écume de la mer, tout comme Zeus aurait vu le jour dans une grotte en Crète et Dionysos, aurait été élevé à Naxos.

De manière générale, les mythologies foisonnent d'îles, que ce soit toutes celles visitées par le héros grec homérique Ulysse, ou celle du fameux Conte du Naufragé chez les égyptiens. Par ailleurs, dans *L'Odyssée*, Homère évoque aussi l'île d'Ogygie, lieu de résidence de Calypso, comme le « nombril des mers³ » faisant ainsi référence à de multiples mythologies de la fécondité et de la centralité insulaire. Souvent décrites comme un corps, une entité vivante en elle-même, les îles sont en effet, dépeintes comme extrêmement fertiles et fécondes. Diodore évoque ainsi une île de haute mer au large de l'Afrique où : « le sol est fertile, d'une grande beauté, arrosé par des fleuves navigables. De nombreux jardins et vergers, traversés par des sources d'eau douce, conduisent vers des maisons de campagne somptueusement construites, avec des terrasses ornées de tonnelles couvertes de fleurs. [...] La région montagneuse, elle, est couverte de bois épais et d'arbres fruitiers de toute espèce ; le séjour dans les montagnes est embelli par des vallons et de nombreuses sources. [...] La chasse leur procure [aux habitants] des repas succulents et somptueux. L'Océan qui baigne cette île, renferme une multitude de poissons. Enfin, l'air y est si tempéré que les fruits des arbres et d'autres produits y croissent en abondance pendant la plus grande partie de l'année⁴. »

De plus, ce serait dans les îles qu'ont émergé les premiers savoir-faire et qu'ont été recueillis les premiers bienfaits de la civilisation. La Crète notamment, apparaît comme une île centrale dans la mythologie grecque. C'est en ce lieu que, la plupart des humains, ayant obtenu les honneurs immortels par leurs bienfaits, seraient nés. Les premiers habitants de la Crète furent ainsi les Dactyles du Mont Ida, inventeurs des arts de la forge et pour

1 Gilles DELEUZE, *L'île déserte et autres textes, 1953-1974*, Paris, Les Editions de minuit, 2002, p. 15
2 Anne-Marie DROUIN-HANS, « Mythes et utopies », *Le Télémaque*, vol. 40, no. 2, 2011, pp. 43-54.

3 Citation extraite de *L'Odyssée* dans la traduction de Victor Bérard, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1955, 1152 p.

4 Philippe BORGEAUD, « Les îles et l'histoire. A propos du Livre V de la Bibliothèque Historique de Diodore de Sicile (Le « Livre des îles ») », *Monde Clos – Les îles*, Gollion, Editions Infolio, 2015, p.149

cela, divinisés. Par la suite, les Courètes, furent les premiers à rassembler des troupeaux de brebis, à domestiquer d'autres bestiaux ou à enseigner l'élevage des abeilles ainsi que l'usage de l'arc et de la chasse. Ils fondèrent la vie commune dans le cadre d'une société réglée et inventèrent l'épée, le casque et les danses militaires. Les Telchines, fils de la mer, quant à eux, furent les premiers à peupler l'île de Rhodes. Semblables aux Dactyles, ils auraient notamment forgé le trident de Poséïdon.

Enfin, Carl Von Linné, concepteur de la botanique moderne, écrivait quant à lui : « Au commencement [la terre] n'était qu'une petite île sur laquelle, comme en un condensé, étaient placées toutes ces choses que le créateur excellent, avait destiné à l'usage de l'homme⁵. »

On constate donc combien, l'île est montrée dans les mythes comme l'origine de nombreuses civilisations et modes de fonctionnement de nos sociétés contemporaines. Lieu d'émergence et de création, cet espace garde depuis l'Antiquité une dimension profondément mythique et mystique.

Si le mythe et l'utopie se différencient, on note cependant que les deux se rejoignent dans leur rapport à la réalité et à leur conception du paradis. Alors que le mythe décrit souvent un paradis perdu, un lieu d'innocence naturelle, situé à l'origine des temps, dans lequel les hommes vivent en paix, dans la joie, l'harmonie et l'insouciance, l'utopie, elle, constitue une forme de construction rationnelle d'un nouveau paradis. Or nous venons de montrer que le mythe se déroule fréquemment sur une île. On peut ainsi émettre l'hypothèse que l'utopie cherche à construire le paradis sur ce même lieu, précisément parce que le mythe place ce paradis perdu sur une île. Toutefois, nous montrerons que cette assimilation île / paradis / utopie a des origines multiples.

⁵ Carl VON LINNÉ, *Philosophie botanique*, 1751



Fig . 5 : Photographie du Pétra tou Romiou au large de Chypre, aussi appelé «Rocher d'Aphodrite», lieu supposé de naissance de la déesse

2. L'île comme paradis

L'étymologie du mot "paradis", renvoie à un terme issu de l'iranien *pardez*, signifiant enclos ou lieu protégé par une clôture. Le mot *paradeisos* est ensuite apparu chez le philosophe Xénophon au V^e siècle avant notre ère pour désigner les jardins perses. Véritables oasis de verdure, dans un climat subdésertique, ces jardins constituaient des lieux clos, à l'abri des bêtes sauvages, du sable et de la sécheresse.

Le caractère protégé, isolé, clôturé, borné et difficile d'accès des îles, leur confèrent ainsi de nombreuses similitudes avec le paradis. Alors que de multiples images mentales émergent autour des îles, au Moyen-Âge, on situe le Jardin d'Eden sur une île et on part à la recherche de ce Paradis sur Terre.

Dès le XVI^e siècle, la découverte des îles du Pacifique renforce cette assimilation entre île et paradis. En effet, les îles du Pacifique sont qualifiées d'édéniques pour trois raisons principales :

-Comme vu précédemment, les îles forment des terres très fécondes où la nature y est généreuse et abondante. On y découvre une nouvelle faune et flore. Ainsi, frère Juan de Torquemada, accompagnateur du navigateur Quiros dans ses expéditions, décrit les îles Salomon de la manière suivante : « Les plages sont larges, étendues et plates, la mer calme et paisible ; [...] [du haut d'une colline], on contemple les vallées immensément fertiles, plates et superbes, et des montagnes vertes traversées de rivières ; cette terre regorge de fruits, de patates douces, d'ignames, de pommes de terre, de bananes ; [...] les vallées produisent aussi des oranges et des limes ;

on y a vu des amandes plus grosses que celles d'Espagne et bien d'autres fruits au goût savoureux ; il y a du basilic, de la noix de muscade, de l'ébène, des poules et des porcs ; [...] on y a vu des abeilles à miel, des pigeons, des perdrix et des perroquets⁶. »

De même, à propos des îles Marquises, dans son roman *L'île à hélice*, Jules Verne enchaîne les accumulations mettant en évidence la luxuriance de la nature et de ses fruits exotiques. « C'est un plaisir de s'engager à travers ces massifs de cocotiers, de bananiers, de casuarinas, de goyaviers, d'arbres à pain, d'hibiscus et de tant d'autres essences, emplies d'une sève débordante⁷. »

Cette richesse et fécondité de la terre incarne alors, pour les européens, toutes les images mentales qu'ils se sont faites du paradis.

-Le temps y semble suspendu. Il y règne une certaine intemporalité, en raison notamment, de l'absence de grands contrastes dans les saisons, à quelques exceptions près. Le temps est chaud et humide quasiment toute l'année. L'île de Standard Island, dans *L'île à l'hélice*, met en exergue cette atemporalité. Elle offre, en effet, à ses habitants une existence uniforme. Elle navigue de manière à toujours éviter le mauvais climat, de sorte que les habitants ne connaissent pas l'hiver. C'est une île de la permanence. Tout est y constant, figé, sans variations et avec peu d'imprévus.

De même, le temps semble s'écouler différemment sur Standard Island. À de multiples reprises, elle est comparée au Paradis car les conditions sanitaires et le bien-être y sont tels que l'espérance de vie y est exceptionnelle. Protégé de toutes les expositions microbiennes, Calistus Munbar répond à une remarque d'un des membres du Quator :

« -On meurt partout.

-Pas ici monsieur, pas plus qu'on ne meurt dans le paradis

6 Juan DE TORQUEMADA, *Monarquía indiana*, t.2, Mexico, Porrúa, 1975, p.483, traduction dans Carmen BERNAND, Serge GRUZINSKI, *Histoire du nouveau Monde*, t.2, *Les métissages*, Paris, Fayard, 1993, pp.493-494

7 Jules VERNE, *L'île à hélice*, Monaco, Editions du ROCHER, Collection Motifs Poche, 2005, p.242

céleste⁸. »

-Enfin, les populations rencontrées sur ces îles présentent des caractères adamiques tels que leur beauté, leur quasi-nudité et leur absence de pudeur.

L'humaniste anglais Thomas More a été l'un des précurseurs de l'assimilation île/Paradis. Dans son ouvrage, *L'Utopie*, publié en 1516, il émet ainsi l'hypothèse que l'île serait le lieu privilégié pour la félicité et il va ainsi largement contribuer à réactiver le mythe de l'île où vit une société parfaite. L'île d'Utopia, engendrée par le roi Utopos, qui, sans hésitation coupe l'isthme « rattachant la terre au continent⁹ », est en effet un « pays imaginaire où règne un heureux gouvernement sur un peuple heureux¹⁰ ». More crée le néologisme d'utopie à partir du terme latin *topos* (lieu) et du préfixe ambigu U. Celui-ci peut signifier à la fois *ou* en grec, se traduisant par non ou ne pas, venant ainsi évoquer un espace sans existence réelle ; mais il peut également désigner le préfixe *eu*, qui, lui, signifie - bien -, faisant ainsi aussi alternativement référence à un lieu où il fait bon vivre.

Dès le XVI^e siècle, utopie et paradis se mêlent donc véritablement à propos des îles. De nouveau, dans *L'île à hélice*, Calistus Munbar, le surintendant, vante son île, en disant que c'est : «Un morceau de planète supérieur, tombé en plein Pacifique, un Eden flottant, où sont réfugiés les sages, et si le vrai bonheur n'est pas là, c'est qu'il n'est nulle part¹¹ ».

Le point de culminance de cette relation île/Paradis se révèle sûrement lors la publication de *Voyages autour du monde* de Bougainville en 1769 où Tahiti est véritablement introduite comme un Paradis terrestre.

8 Jules VERNE, *L'île à hélice*, Monaco, Editions du ROCHER, Collection Motifs Poche, 2005, p.255

9 « Utopos décida de couper un isthme de quinze miles qui rattachait la terre au continent et fit en sorte que la mer l'entourât de tous côtés... L'ouvrage fut accompli en un temps incroyablement court, si bien que les voisins [...] furent frappés d'admiration et aussi d'effroi à la vue du résultat ». Thomas MORE, *De optimo reipublicae statu deque nova insula Utopia*, 1516.

10 *ibid*

11 Jules VERNE, *L'île à hélice*, Monaco, Editions du ROCHER, Collection Motifs Poche, 2005, p.152

Dominique Barbe, dans *Monde Clos - Les îles* ajoute qu'en effet «Depuis l'Antiquité, depuis Homère et Hésiode et bien sûr Platon, l'océan cache au creux de ses vagues une terre d'abondance où s'épanouit une société heureuse au milieu d'une faune riche et aux limites de l'humanité¹².»

Comme l'explique Mario Varga Llosa, dans *Le paradis – un peu plus loin*, les îles, encore aujourd'hui « gardent [...] cette image de Paradis à la nature abondante et généreuse et de terre soustraite au temps¹³ ». Dans nos sociétés contemporaines, on parle bel et bien, d'île paradisiaque pour qualifier ces îles exotiques, qui, dans notre imaginaire collectif, bénéficient du beau temps en permanence et offrent une mer bleu turquoise aux plages de sable fin, bordées de palmiers. Cette idée d'île paradisiaque, support de rêve, constitue véritablement un des thèmes récurrents du monde publicitaire. Même le personnage de Daniel Defoe, Robinson Crusoë, qui échoue sur une île déserte où il y vit en retrait de la société, se voit ainsi de nos jours ré-exploité par le secteur du tourisme, qui en créant le concept de robinsonnade, vient faire des îles un lieu privilégié pour les vacances.

12 Dominique BARBE, « Les îles du Pacifique, portes du Paradis ? », *Monde Clos – Les îles*, Gollion, Editions Infolio, 2015, p.22

13 Mario VARGAS LLOSA, *Le Paradis – un peu plus loin*, Paris, Gallimard, 2003



Fig . 6 : Matteo BERTON, Robinson Crusoe's adaptation Illustrated



Fig . 7 : Matteo BERTON, Robinson Crusoe's adaptation Illustrated

3. L'île comme laboratoire

1 - L'utopie de Thomas More

La ville imaginée par Thomas More, dans son *Utopie*, est une ville dont l'architecture et les lois qui la gouvernent, doivent garantir le bonheur et la liberté de sa population. Elle se caractérise par l'absence de propriété privée, le partage de biens, l'égalité face au travail, un modèle laïque de politique, l'affaiblissement de l'Etat, une grande importance accordée aux vertus telle que la sagesse, le courage, la circonspection et le sens de la justice.

Cette ville utopique, même si son nom suggère qu'elle se situe nulle part, se place en réalité sur une île. Dans le récit de Thomas More, on comprend même que c'est l'île qui offre la possibilité de création de cette nouvelle société et de ce monde meilleur. La séparation voulue par le roi Utopos, permet, en effet, de créer une rupture, une coupure et met la ville à distance du continent. Ainsi, cette île-ville se trouve désormais loin du monde connu, c'est-à-dire à l'écart des usages et de l'histoire des hommes.

Par ailleurs, la fiction littéraire et philosophique de More, qui se situerait nulle part ou du moins aux confins du Nouveau Monde, permet à son auteur de se cacher derrière la littérature. Sous le prétexte de la fiction, il peut ainsi émettre une critique sociopolitique du royaume britannique, tout en dressant le portrait d'une forme idéale de gouvernement, ceci dans le but de faire passer un ensemble de messages utopiques.

C'est véritablement à la suite de ce récit novateur, qu'est apparu le terme utopie, tel qu'on l'utilise encore aujourd'hui. Selon



Fig. 8 : Ambrósio HOLBEIN, L'île d'Utopia, pour l'édition de 1518 de *l'Utopie* de Thomas More, gravure sur bois

le Larousse, une utopie est une construction imaginaire et rigoureuse d'une société, qui constitue par rapport à celui qui la réalise, un idéal ou contre idéal. Dans son ouvrage *L'idéologie et l'Utopie*, Paul Ricoeur déclare par ailleurs que l'utopie met en avant le « pouvoir de la fiction de ré-écrire la réalité¹⁴ ». Or, depuis le roman de Thomas More, l'île est devenue le lieu privilégié pour la mise en place de ces utopies. C'est une combinaison qui sera reprise par de nombreux auteurs, tels que Campanella dans *La Cité du Soleil*, Bacon avec *La Nouvelle Atlantide* ou encore de Foigny, Morelly, et de Fontenelle.

Si l'île est utilisée par maintes auteurs pour la mise en place d'une société parfaite, c'est non seulement, comme déjà mentionné, lié au fait que ce lieu évoque l'image du paradis mais également parce que les îles présentent des caractéristiques similaires à celles de laboratoires d'expérimentations.

2 - L'île, une métaphore du laboratoire

L'île, par ses caractéristiques physiques et imaginaires, est devenue la figure idéale pour imaginer d'autres manières de vivre et de penser. Elle apparaît comme un lieu privilégié d'abord d'observation, puis d'expérimentation, pour les raisons suivantes:

- Son échelle. L'île, souvent de petite taille, se présente comme un objet miniaturisé que l'on croit pouvoir saisir et s'approprier plus facilement.
- Ses limites. L'île est un espace circonscrit et clôturé avec, comme nous l'avons vu, une délimitation à priori simple et évidente de ses contours. Elle semble ainsi former un espace qu'on l'on peut analyser et répertorier méthodologiquement plus facilement.

14 Paul RICOEUR, *L'idéologie et l'Utopie*, Paris, Editions Seuil, 1997, p.394

- Son isolement apparent, lequel offre à l'île les conditions idéales de l'expérimentation. En effet, sa situation, sa coupure, permettent à l'île d'isoler des événements étudiés, en évitant les interférences qui en fausseraient la compréhension.

- Son caractère éloigné. Si l'île est lointaine, elle aura pu forger une culture spécifique. Citons pour exemple, les îles Andaman, archipel de l'océan Indien dont l'isolement géographique, perpétué par l'hostilité des habitants à l'égard des visiteurs, a permis aux insulaires de développer leur propre culture. Ainsi, il reste sur les îles quelques communautés qui échappent encore aux influences continentales.

- L'île est aussi appréhendée comme un territoire vierge, sans histoire. Cette idée, ancrée dans l'imaginaire collectif, suggère que tout peut y être à recommencer et a incité de nombreux auteurs et artistes à y ancrer leurs nouveaux projets.

- Les frontières entre fiction et réalité sont brouillées par la figure de l'île, ce qui a facilité l'émergence de projets utopiques et d'expériences sociales.

Véritable territoire propice à l'observation donc, Fiona Meadows écrit à propos des îles dans le cadre du concours Mini Maousse 8 : « De ce lieu on peut observer, s'observer, interroger et s'interroger d'une manière neutre et anthropologique¹⁵ ». En effet, l'île offre une vue à 360° sur les rives en face. Elle permettrait donc de porter un regard plus distancé et aiguisé sur le monde. C'est aussi pour cette raison, que Margaret Mead explique avoir choisi les îles Samoa pour son étude, cet « archipel des mers du Sud, situé à environ 13° de l'équateur et habité par des Polynésiens au teint foncé¹⁶ », « plutôt que l'Allemagne ou la Russie¹⁷ ». Elle dit ainsi que pour étudier l'humain, dans son cas l'adolescence, l'anthropologue doit s'éloigner de sa propre culture afin de porter

15 Propos de Fiona MEADOWS tirés de l'article *Mini Maousse 8 – Concours de microarchitecture*, disponible à l'adresse : <https://www.citedelarchitecture.fr/fr/minimaousse/article/mini-maousse-8-concours-de-microarchitecture-theme-du-concours>

16 Margaret MEAD, « Adolescence à Samoa », *Mœurs et sexualité en Océanie (1928)*, traduction de Georges Chevassus, Paris, Editions Plon, 1983, p. 370-371

17 *ibid*

un regard plus neutre.

Gilles A. Tiberghien, dans son article « L'île inconnue », souligne, quant à lui que l'île est toujours un lieu d'expérience car elle constitue le « paradigme expérimental¹⁸. » Il considère les îles comme un milieu clos et isolé du monde, un véritable microcosme et explique ainsi que celles-ci sont devenues des laboratoires pour des expériences sociales, politiques, linguistiques ou écologiques.

Pour finir sur cette idée, avant de l'illustrer par plusieurs exemples, citons Philippe Pelletier qui, dans « L'île, le pouvoir, la finitude », écrit : « L'espace insulaire, par son enclosure et sa circonscription spatiale, est le lieu à la fois concret et rêvé de la potentialité politique¹⁹. »

3 - Des îles, comme lieux d'expérimentation

Ainsi entre le 16^{ème} et 18^{ème} siècle sont d'abord écrites de nombreuses utopies insulaires, politiques et sociales. En réalité, les systèmes sociaux et les communautés qu'abritent les îles littéraires, sont souvent des répliques, des versions caricaturées, ou des remises en question, des pratiques existant dans les sociétés réelles. Marivaux, par exemple, s'est servi de l'île à plusieurs reprises, pour traiter de questions politiques et sociales. Dans *La Colonie*, il s'interroge notamment, à propos de la place et du rôle des femmes dans la société, tandis que dans *L'île des esclaves*, il questionne les rapports hiérarchiques en inversant les rôles, les esclaves devenant maîtres. Néanmoins, dans certains milieux insulaires, à commencer par l'île Utopia de More, la frontière entre l'utopie et la contre-utopie est étroite.

¹⁸ Gilles A TIBERGHIEU, « L'île inconnue », *Le temps de l'île*, Marseille, Editions Mucem / Parenthèses, 2019, pp. 184-197

¹⁹ Philippe PELLETIER, « L'île, le pouvoir, la finitude », *Le temps de l'île*, Marseille, Editions Mucem / Parenthèses, 2019, p. 149

Utopia, création du roi Utopos, n'est pas une île naturelle. C'est une île volontaire, façonnée par l'homme. Or la société qu'elle abrite est au final tout aussi artificielle que l'île. Dépourvue de fantaisie, d'irrégularité, de pauvreté, d'amour ou de sentiments, également sans passions, vices, mendiants ou bactéries, l'égalité y est absolue et la justice intégrale. L'île n'a pas d'histoire et pas de temps : tous les jours sont identiques. Il s'agit en fait d'une véritable tyrannie où la notion même de liberté semble interdite. Tous les habitants prennent leurs repas ensemble à heures fixes, les Utopiens doivent déménager tous les six mois, au risque de s'attacher à leur domicile et pire encore, la fécondité des femmes est régulée par l'Etat. Chaque famille a le droit à quatre enfants maximum. Si une femme en a un cinquième, elle doit le céder à une famille qui n'en a pas plus de trois.

Hommes et femmes y sont finalement réduits à l'état de robots. Il semble donc qu'à vouloir se détacher, se couper physiquement du monde, l'île s'est même désengagée de l'humanité toute entière. Un paradoxe s'établit donc ici puisque la vision humaniste de More a généré le projet utopiste et simultanément provoqué la dérive vers la contre utopie. Autrement dit, l'éloignement du continent a fait perdre son humanité à la société.

Dans *La Nouvelle Atlantide*, utopie écrite par Bacon en 1624, La Maison de Salomon constitue une institution de scientifiques qui contrôle et punit la population sans nécessairement révéler ses actions à l'Etat. Or, pour l'essayiste, Paul Copin-Albancelli, cette institution peut être assimilée à une société secrète, créant des filiales à l'étranger dans des nations rivales à des fins de renseignement. Il y voit même une origine possible à la franc-maçonnerie spéculative, apparue en Angleterre, moins de 20 ans après la publication de l'ouvrage de Bacon et manifestant certains caractères indiqués dans le livre.

Nombreuses sont les utopies insulaires, de cette période, qui correspondent en fait à l'instauration d'un pouvoir autoritaire. Alors qu'au premier abord, l'île semblait constituer le lieu du paradis, dans les faits, n'offrirait-elle pas le cadre le plus propice aux tyrannies cachées sous le nom de l'utopie ?

Si ces sociétés restent fictives, d'autres îles réelles, ont bel et bien été le théâtre d'expériences sociales plus ou moins réussies.

Ainsi, à partir de 1839, les frères Wakefield décident de coloniser les îles de la Nouvelle-Zélande, qu'ils présentent comme un véritable Paradis. Des hommes et des femmes, de classe moyenne sont sélectionnés pour partir en Nouvelle-Zélande et « rebâtir aux antipodes dans des îles, présentant un milieu proche de celui de la Grande-Bretagne natale, une société pré-industrielle dans un environnement vierge de toute emprise manufacturière²⁰ ». L'idée est de conserver des traditions rurales britanniques qui ont été perdues durant l'industrialisation. Néanmoins, ce projet va être compromis par le manque de compétences de nombreux colons. Alors que le projet vise à fonder une société pré-industrielle, beaucoup ne sont pas paysans, cette compétence ne faisant, paradoxalement, pas partie des critères de sélection. Le Paradis terrestre va, alors, parfois tourner au cauchemar. De plus, la réticence des autorités britanniques, à laquelle s'ajoute l'hostilité, parfois violente des Maoris, trompés lors des négociations portant sur la cession de leur terre, va contribuer à l'échec partiel du projet. Néanmoins, si les Wakefield n'ont pas trouvé, en Nouvelle-Zélande, le paradis espéré, ils y ont tout de même trouvé une nouvelle terre et un nouveau foyer.

Moins réussie, l'expérience de phalanstère menée en Nouvelle-Calédonie, au milieu du dix-neuvième siècle, imaginée par des colons français fraîchement débarqués et trois familles, implantées depuis plusieurs années. C'est le gouverneur Guillain,

20 Dominique BARBE, « Les îles du Pacifique, portes du Paradis ? », *Monde Clos – Les îles*, Gollion, Editions Infolio, 2015, p. 33

adepte du socialisme utopique qui a encouragé la création de cette communauté d'inspiration fouriériste. Victime d'un incendie qui détruit les ressources des colons, au neuvième jour de leur arrivée, le phalanstère de Yaté finira par être abandonné trois ans plus tard, faute de moyens. Déjà quelques mois après sa création, le directeur déclarait qu'il ne restait plus qu'une dizaine de travailleurs puisque « les autres se sont lassés de cette vie de privations et de monotonie. Le travail de la terre ne leur allait plus ; tous étaient des ouvriers des villes, habitués aux bien-être et aux distractions²¹ ».

Plus d'un siècle plus tard, c'est un tout autre type d'expérience qui est mené sur les îles du Pacifique. A l'opposé de l'image paradisiaque, ce sont plus de 200 essais atomiques, atmosphériques, exoatmosphériques, sous-marins ou souterrains qui sont réalisés entre 1966 et 1996, en Polynésie française. Les conséquences catastrophiques de ces essais sur la biodiversité et sur les populations, maintenues dans l'ignorance, ont engendré de nombreuses révoltes et ont inspiré l'artiste Kiki Picasso, notamment, avec son œuvre « 1974, élection de Valéry Giscard d'Estaing à la présidence de la République (19 mai) ; réalisation du dernier des essais nucléaires français atmosphériques (15 septembre). » (Fig. 9)

Pour finir ce tour d'horizon, d'îles laboratoire, citons quelques exemples d'îles fictives qui ont également hébergé des expérimentations scientifiques. C'est le cas de *L'île du Docteur Moreau* par exemple, dans lequel le Docteur et son assistant Montgomery se livrent à des expériences sur les animaux. En réalisant des greffes et diverses interventions chirurgicales, ils parviennent à créer des Hommes-animaux, capables de penser et de parler, qui finiront par assassiner les deux scientifiques. Dans *Jurassic Park*, John Hammond, PDG de la compagnie InGen parvient, quant à lui, à donner vie à des dinosaures et décide de

21 « Pionner de Nouvelle-Calédonie 1863-1867 » recueil des lettres de Narcisse-Anténor LÉLOUP. Témoignage présenté et annoté par son descendant Jean-Charles LÉLOUP, Editions L'Harmattan, mai 2016, 233 p., p. 73

les placer dans un parc d'attraction, sur une île, avant que ceux-ci ne s'échappent et que le cauchemar des visiteurs commence. Dans ces cas, l'île incarne véritablement la métaphore d'un laboratoire scientifique, lequel finira cependant, toujours par se retourner contre ses créateurs.

Monde clos, isolé et coupé du monde, l'île, en tant que laboratoire, a donc été le théâtre de multiples expériences réelles ou fictives, sociales ou scientifiques, utopiques ou contre-utopiques. Certes, la mise à distance du monde permet de réfléchir sur nos modes de fonctionnement pour faire émerger de nouvelles formes de sociétés. Cependant, lorsque la rupture avec le monde connu est trop radicale, les sociétés ou les projets émergents peuvent aisément dériver vers la dystopie. De l'expérience scientifique nocive pour l'homme et la biodiversité à l'expérience sociale autoritaire, remettant en question l'humanité de ses individus, l'île perd peu à peu son image de paradis, pour bel et bien devenir un lieu de peur et de danger.

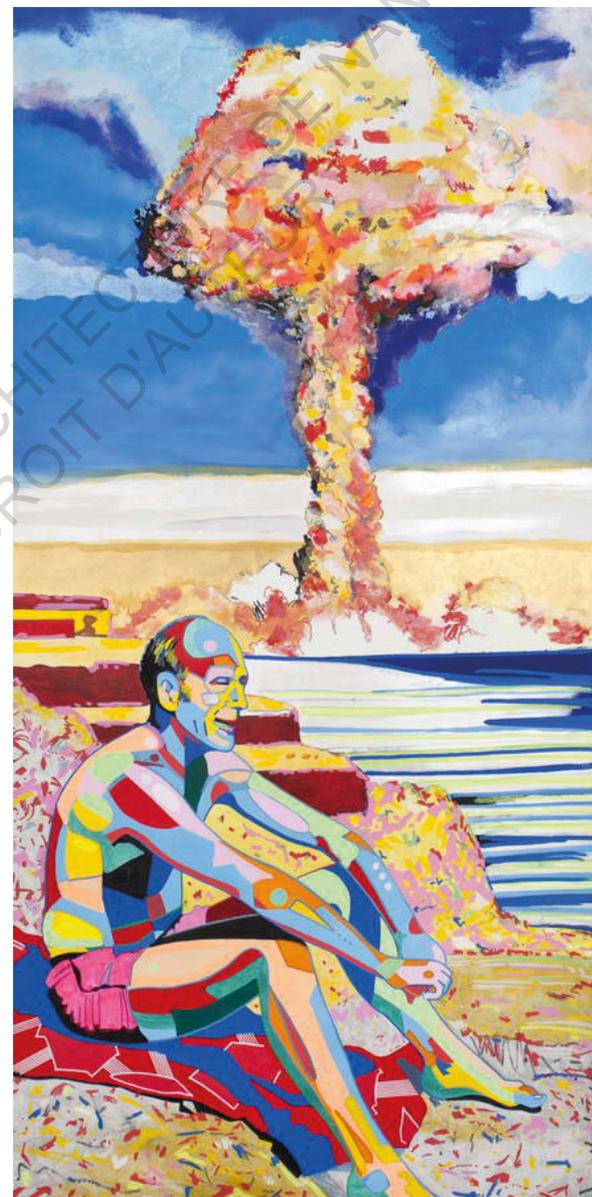


Fig . 9 : Kiki PICASSO, 1974, élection de Valéry Giscard d'Estaing à la présidence de la République (19 mai) ; réalisation du dernier des essais nucléaires français atmosphériques (15 septembre) de la série / Il n'y a pas de raison de laisser le blanc, le bleu et le rouge à ces cons de français, 2016-2017



Fig. 10 : Davide BERTOCCHI, Tropicalnocturnal (EP), éd. 1/3, 2019, Jet d'encre pigmentaire sur papier archival, 103 x 146,7 cm

4. L'île comme figure militante

1 - Emergence d'utopies libertaires et libertariennes

Si Thomas More imaginait un projet utopique autoritaire pour critiquer la société existante, les utopies, toujours situées, pour la plupart, sur des îles, vont prendre une autre direction dès la fin du XVII^e siècle. Initiées par Rabelais avec son abbaye de Thélème, où les moines vivaient dans la liberté et l'opulence, les utopies libertaires vont se développer pendant deux périodes majeures, d'abord avant 1860 puis après 1960. Cette idéologie libertaire reposant sur une collectivité anticapitaliste, rejette toute forme d'autorité, non seulement politique, mais aussi familiale, religieuse, judiciaire ou professionnelle et prône une société égalitariste, au sein de laquelle la liberté individuelle est la plus étendue possible.

La première communauté libertaire à exister serait Libertalia. Celle-ci aurait été fondée à la fin du XVII^e siècle, sur l'île de Madagascar et aurait existé environ 25 ans. Cependant, les historiens doutent de l'existence réelle de cette communauté, la qualifiant plutôt de légende. Cette République est en effet uniquement mentionnée dans le deuxième tome de *l'Histoire générale des plus fameux pirates*, d'un certain capitaine Johnson, dont plusieurs soupçonnent qu'il serait le pseudonyme de Daniel Defoe, auteur de Robinson Crusoé. Or l'histoire présentée, comporte en réalité de nombreuses contradictions avec des faits historiques vérifiés. Il n'en reste pas moins que Libertalia, véritable utopie politique, sociale et philosophique, a été précurseur des phalanstères du XIX^e siècle.

Un siècle plus tard, à la fin des années 60, notamment après Mai 68, une nouvelle vague de communautés libertaires voit le jour. Elles sont caractérisées par le rejet de la société de consommation, des valeurs traditionnelles, de la guerre du Vietnam, etc. De manière générale, que ce soit le caractère international de Mai 68 et ses révoltes étudiantes ou le mouvement de contre-culture hippie, qui se diffuse dans le monde occidental, une nouvelle dynamique vers autre monde plus libre, émerge avec de nouvelles communautés véhiculant des modes de vie souvent basés sur des pratiques d'auto-gestion.

Durant cette période, l'île est utilisée à de nombreuses reprises, comme une figure militante pour la liberté. Ainsi, on voit émerger quelques micro-nations insulaires, d'inspiration libertaire ou libertarienne, c'est-à-dire plutôt anarchiste, libérale et capitaliste.

Une des premières est, probablement, New Atlantis, fondée par Leicester Hemingway, frère de l'écrivain Ernest Hemingway, qui construit une plate-forme en bois flottant au large de la Jamaïque, en 1964, avant que celle-ci ne soit détruite par une tempête, en 1966.

Plus connue et plus réussie, la Principauté de Sealand, créée en 1967, juste un an, avant les événements de Mai 68. Micro-nation ne dépendant d'aucune législation, elle est créée par Roy Bates, sur une plate-forme militaire datant de la Seconde Guerre Mondiale, au large des côtes britanniques, hors des eaux territoriales de l'époque. Suite au démantèlement de sa radio pirate par les autorités britanniques, Roy Bates voit, en ce petit territoire abandonné, le site idéal pour continuer à émettre. Il s'y installe alors avec femme et enfant et auto-proclame l'ancienne base militaire nation indépendante. Si personne ne reconnaît Sealand comme un véritable Etat, son créateur a, lui, tenté de lui en donner tous les attributs : un drapeau, des armoiries, un hymne,

une monnaie, des passeports, une constitution ou encore un premier ministre. Mais là où l'ambition première était de vivre de manière libre et d'échapper à toute forme de pouvoir et d'autorité, finalement la micro-nation va souffrir de conflits internes. En effet, en 1978, le premier ministre, Achenbach, organise une prise de contrôle du territoire par la force et met le prince en captivité. La famille Bates finira néanmoins par récupérer son territoire tandis que le premier ministre fondera un "gouvernement en exil" en Allemagne, qualifié de rebelle par le gouvernement royal de Sealand. Achenbach ne démissionnera que dix ans plus tard. Depuis 1987 et l'extension des eaux territoriales du Royaume-Uni, la plate-forme est considérée comme faisant partie du comté anglais d'Essex, même si le gouvernement britannique ne semble pas vouloir agir vis-à-vis de Sealand. En janvier 2007, quelques mois après qu'un feu ait ravagé le territoire, l'île est mise en vente, par le fils de Roy Bates pour la somme de 10 millions de livres. Michael Bates vante son Etat dans la presse : vue panoramique sur la mer, tranquillité totale, absence d'impôt... Cependant, l'île n'a, à ce jour, toujours pas été vendue et est encore considérée par beaucoup comme la plus petite nation du monde.

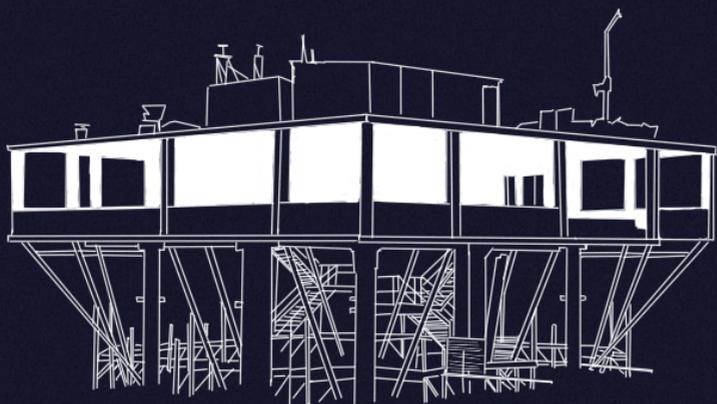
Quelques années après la création de la Principauté de Sealand, la Phoenix Foundation, aux Etats-Unis, crée la République de Minerve, en 1972, une île artificielle, d'inspiration libertarienne, sans lois ni règles, qui sera rapidement détruite par l'armée tongienne. Par la suite, en 1973, les membres de la Phoenix Foundation tenteront encore de fonder un Etat Indépendant, composé uniquement de Blancs sur l'île d'Abaco dans les Bahamas. Ils soutiendront par ailleurs, en 1980, la création de la république de Vemerana, sur l'île d'Espiritu Santo au Vanuatu, en l'échange de l'obtention de concessions pour l'installation de casinos.

Les finalités de ces projets apparaissent généralement mercantiles et politiques, composés de communautés fondées sur la liberté de l'individu, la réduction du rôle de l'Etat, etc mais on se rend également compte qu'elles mènent aussi souvent à des dérives, englobant par exemple des motifs racistes ou frauduleux, menés par des groupes issus de politiques d'extrême-droite. Dans les années 90, le phénomène des "îles de nulle part" a notamment fait parler de lui. Le Royaume d'EnenKio, proclamé par Muriel Hermios, par exemple, revendiquait l'atoll Wake dans les îles Marshall, alors qu'il se manifestait surtout comme un site web aux motifs frauduleux.

Ainsi, les utopies insulaires exploitent les principaux caractères paradoxaux des îles. C'est justement parce que les îles sont mystérieuses, difficiles à cerner, incarnant tantôt le paradis ou l'enfer qu'elles peuvent aisément dissimuler leur vraie nature. L'île, finira toujours par nous attirer et nous fasciner. En effet, dans *L'Odyssée*, Ulysse est la proie des îles et des femmes qui les habitent, l'île des Phéaciens, Circé, Calypso, Scylla. Comme fatalement attiré, quasi ensorcelé, il n'a cependant pas le cœur de s'en évader. L'île incarne le paroxysme du paradoxe, entre l'utopie et la supercherie, oscillant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.



Fig . 11 : Photographie de Robert HARDING de la Principauté de Sealand



Nom : Insolu de la Rozoj
Fondateur : Giorgio Rosa
Fixe ou Mobile : Fixe
Localisation : Mer Adriatique, à 12 km
au large de Rimini
Période : République Espérantiste de
l'Île de la Rose du 1er mai au 24 juillet
1968
Statut : Île artificielle aujourd'hui
détruite
Superficie : 400 m²
Mode constructif : Plate-forme en
acier et béton
Nombre de résidents : 4 résidents
permanents

2 - L'exemple de L'île de la Rose

Attardons-nous à présent sur le cas de l'île de la Rose ou Insulo de la Rozoj fondée en 1968, projet utopiste, sûrement le plus probant et le plus extravagant de la contre-culture soixante-huitarde. Il a d'ailleurs inspiré le cinéaste italien, Sydney Sibilia, qui tourna *L'incroyable histoire de l'île de la Rose*, (*L'incredibile storia dell'Isola delle Rose*), film dans lequel il retrace l'histoire de cette micro-nation, fruit de l'imagination de l'ingénieur italien, idéaliste, Giorgio Rosa.

Alors qu'en France, Mai 68 est ancré dans la culture populaire pour ses révoltes estudiantines, en Italie on parle plutôt de "mai rampant" en raison de sa durée. En effet, les révoltes déclenchées dans les universités y ont été exceptionnellement longues. Débutant en 1966, le mouvement connaît son apogée en 1968 pour se prolonger jusqu'à l'automne 1969. C'est dans ce contexte, que Giorgio Rosa construit sa micro-nation. Lassé par la bureaucratie et les lois étouffantes de la société, il a l'idée, dès 1956, de créer son propre pays, à son image, et cela, non pas avec un motif politique mais plutôt en réponse à son idéal de liberté.

Dans une réplique du film, le personnage de Giorgio Rosa dialoguant avec une amie s'exprime ainsi :

« -C'est peut-être ce que je devrais faire ?
-Tu devrais faire quoi ?
-Construire un monde qui n'appartient qu'à moi.
(...)
-Mais tu ne peux pas construire un monde !
-Et bien peut-être que si²². »

Rosa ambitionne donc de créer un monde à lui. Or celui-ci prendra la forme d'une île, qui constitue comme nous l'avons vu le paradigme du microcosme, du monde en soi. Plus tard, il confiera d'ailleurs : « On voulait construire un monde à nous où on se sentirait véritablement libres et on l'a construit²³ ».

Entre l'idée et la réalisation, s'écouleront dix années. Finalement, l'ingénieur décide de créer une île d'acier et de béton, d'environ 400 m², et qu'il surnommait l'Île de la Rose. Celle-ci est construite sur pilotis, avec des piliers creux et flottants, faciles à déplacer, qui se remplissent afin de s'ancrer au fond de l'océan. Erigée sur le modèle d'une plateforme pétrolière, elle se situe à une douzaine de kilomètres au large de Rimini, hors des eaux territoriales italiennes, échappant ainsi à la juridiction italienne. Graziano Graziani, dans son ouvrage *Passeport pour l'utopie*, résume l'histoire de la construction de cette île artificielle : « Une entreprise de Bergame fournit la structure de l'île : neuf tuyaux de 36m qui arrivent le 14 juillet 1964 pour l'assemblage. Deux semaines plus tard, le 31 juillet, ces tuyaux touchent le fond de la mer : groupés par trois, ils forment de gros piliers sur lesquels se dresse la plateforme. Cette dernière constitue le territoire de la petite République. Soudés au sommet, les tuyaux sont munis d'une vanne immergée, afin de se remplir d'eau pour se stabiliser sur le fond sans l'intervention de scaphandriers²⁴. »

Le 21 mars 1966, Giorgio Rosa passe sa première nuit sur l'île.

Le projet est immédiatement très médiatisé. L'île est rendue accessible au public en été 1967 et devient une véritable attraction touristique et un lieu de fête pour la jeunesse de l'époque. Néanmoins, Rosa ne veut pas que son île s'apparente seulement à une discothèque de plein air. En effet, il voit plus loin et veut se

23 Sydney SIBILIA (réalisateur), *L'incredibile storia dell'isola delle Rose*, Netflix, 2020, 118min

24 Graziano GRAZIANI, *Passeport pour l'utopie*, Paris, Editions Plein Jours, 2020, 362 p.

faire reconnaître en tant qu'Etat libre et indépendant par l'ONU.

Dès lors, l'Île de la Rose se dote d'une monnaie, d'un drapeau, d'une langue officielle, l'espéranto, pour s'ouvrir à l'international et elle possède également son propre gouvernement. Giorgio devient président tandis que les autres insulaires, résidents, occupent les postes officiels de ministres des Finances, de l'Intérieur et des Affaires Etrangères.

Le 1er mai 1968, l'indépendance est officiellement déclarée. S'en suivront beaucoup de demandes de citoyenneté ainsi que la distribution de quelques passeports.

Le gouvernement italien, qui considérait déjà l'île comme un stratagème de Rosa pour gagner de l'argent auprès des touristes, tout en évitant de payer des taxes, va rapidement ériger l'Île de la Rose au rang de problème politique à régler. En effet, cette plateforme libre et ses mœurs modernes, dans la mouvance de cette période, agacent bon nombre de dirigeants car elle possède, désormais, les caractéristiques d'un « Etat » moderne.

L'île, symbole de liberté, mais considérée comme un danger ou une menace qui créerait un précédent, est finalement démantelée par le gouvernement italien. Le 25 juin 1968, des plongeurs de la marine italienne la dynamitent. Elle sombre définitivement en février 1969.

Giorgio Rosa s'était rendu devant le conseil de l'Europe pour essayer de sauver son état mais ce dernier avait déclaré son incapacité à statuer sur le litige entre l'état italien et la République de la Rose libre, l'île se situant en dehors des eaux européennes. Le conseil s'était contenté de la reconnaître comme état indépendant. Pour éviter la reproduction de ce genre d'évènements, l'ONU a, par la suite, repoussé les frontières des eaux internationales de

6 à 12 milles marins, partout dans le monde. Paradoxalement, ce micro-territoire a donc eu un impact majeur. Outre le fait que les autorités italiennes aient considéré que cette île de 400m² portait atteinte à la souveraineté nationale d'un pays de plus de 300 000 km², elle a même poussé l'ONU à changer sa législation.

Cette décision de l'ONU, montre que l'île de la Rose, bien que conçue pour être en dehors de la zone applicable à la juridiction italienne, se situait sûrement encore trop proche du territoire italien. En effet à seulement quelques kilomètres au large de Rimini, le face à face entre l'Italie et la République de la Rose s'avérait très important. Cette proximité, induisait des transferts très réguliers de citoyens italiens jusqu'à cette micro-nation, ce qui a constitué le problème majeur pour le gouvernement italien. Finalement, dans ce cas, le territoire insulaire ne se trouvait peut-être pas assez isolé, ce qui aurait provoqué l'échec de l'île. D'ailleurs l'absence d'éloignement et d'isolement fait que de nombreux articles n'utilisaient pas la désignation d'île mais préféraient le terme de plateforme. La dénomination de cette structure reste encore aujourd'hui soumise à controverse.

La polémique autour de ce projet a également été renforcée en raison des ambitions de Rosa, qui semblaient osciller entre idéalisme et opportunisme. S'il n'a jamais caché les prétentions fiscales de son épopée insulaire, il est cependant indéniable que la démarche de Rose revêt quelques chose d'éminemment idéaliste, à savoir l'idée de créer une République dépourvue de toute contrainte. Ses détracteurs, quant à eux qualifient plutôt l'île de la Rose comme « une République aux mœurs légères sous prétexte qu'elle abrite un bar à ciel ouvert et que ses occupants sont relativement jeunes²⁵ » ; « un Eldorado fiscal prêt à domicilier tous les investisseurs véreux du vieux Continent²⁶ ».

Malgré les controverses, ce projet d' « île artificielle », demeure

25 Propos tirés de l'article *Dans un voyage en absurde : l'île de la Rose*, disponible à l'adresse : <https://pravdassas.com/2021/02/11/dans-un-voyage-en-absurde-lile-de-la-rose/>

26 ibid



Fig . 12 : Dessin de l'île de la Rose issu de l'article « L'île de la Rose - Une envie d'ailleurs », *Liber-thé*, 20 mai 2021

aujourd'hui le symbole majeur de la quête d'une liberté absolue, d'une concrétisation d'un micro espace sans limitation et dans *Royaume d'aventure*, Bruno Fuligni souligne d'ailleurs l'ampleur de l'exploit, précisant que l'île reste encore aujourd'hui le « seul Etat véritablement né d'une plateforme artificielle construite par son fondateur²⁷ ».

3 - Des projets démiurgiques déraisonnés ?

Finalement, peu des projets libertaires, évoqués ci-dessus, ont en réalité perduré. Peut-être est-ce dû à des enjeux politiques ou à des événements naturels, les îles constituant des espaces vulnérables, soumis entre autres aux éléments climatiques extrêmes. Cependant, Jules Verne, dans son roman *L'île à hélice*, soulève, lui, encore un autre enjeu.

Rappelons que Standard Island est un projet utopique libertarien. Il s'agit d'une île indépendante et artificielle, construite en acier et flottant dans le Pacifique, pour une population de milliardaires élitistes. Or dès le début du roman, le narrateur anticipe la catastrophe prévisible : « En créant ce domaine artificiel, lancé à la surface d'un vaste océan, le génie humaine n'a-t-il pas dépassé les limites assignées à l'Homme par le Créateur²⁸ ? »

L'île, finit en effet, bel et bien par s'autodétruire de l'intérieur. Suite à la faillite de la Standard Island compagnie, l'île est rachetée à parts égales par les deux multimillionnaires rivaux de l'île : le Yankee, Jem Tankerdon et le « sudiste » Nat Coverley. L'un s'installe à tribord, l'autre à bâbord, chacun maître d'un port et des hélices afférentes. Or, chacun des deux rivaux donne l'ordre d'aller dans une direction différente et l'île se met alors à tourner sur elle-même. Les chaudières de bâbord sont les premières à exploser, suivies des bâtiments de la machinerie et l'électricité

27 Bruno FULIGNI, *Royaumes d'aventure*, Paris, Editions Les Arenes, 2016, 313 p.

28 Jules VERNES, *L'île à hélice*, Monaco, Editions du ROCHER, Collection Motifs Poche, 2005, p. 167

vient à manquer dans cette partie de l'île. Les deux hélices opposées, tirant chacune dans leur sens, entraînent la fragilisation de Standard Island qui, peu à peu, se disjoint pour devenir simple radeau sans espoir de résister au cyclone qui vient la frapper : « De la merveilleuse Standard Island, il ne reste plus que des morceaux épars, semblables à des fragments sporadiques d'une comète brisée, qui flottent non dans l'espace mais à la surface de l'immense Pacifique²⁹ » avec « quatre mille naufragés³⁰ ».

Ainsi, Jules Verne fournit deux explications distinctes pour la disparition de l'île artificielle. D'une part, la cause s'avère humaine, à proprement parlé, résultat de la rivalité entre Coverley et Tankerdon. D'autre part, le narrateur dénonce avec force l'abus technologique, sur lequel il termine le roman : « On ne saurait trop le répéter, créer une île artificielle, une île qui se place à la surface des mers, n'est-ce pas dépasser les limites assignées au génie humain, n'est-il pas défendu à l'Homme, qui ne dispose ni des vents ni des flots, d'usurper si témérairement sur le Créateur³¹ ? ... »

Projets totalement insensés ou simplement motivés par un puissant désir de liberté, l'ensemble de ces îles artificielles, réelles ou imaginaires, de la période sixties à aujourd'hui, concrétise les rêves et fantasmes insulaires. Qu'elle ait perduré ou non, l'île s'impose comme une figure militante pour la liberté, contre l'abus de pouvoir ou l'abus technologique.

29 Jules VERNES, *L'île à hélice*, Monaco, Editions du ROCHER, Collection Motifs Poche, 2005, p. 607

30 ibid

31 ibid p. 626-627

Conclusion première partie

« Etendue de terre entourée d'eau », nous voyons désormais combien cette définition peut être remise en question. D'abord parce qu'elle ne recouvre nullement toute la richesse et la variété des îles mais aussi car elle limite le terme "île" à un simple objet géographique. Or, nous l'avons observé, une île, est moins une île par le simple hasard de la géographie que par les effets de l'histoire et par l'imaginaire qui s'y projette. Une île est ainsi surtout un motif visuel, une allégorie, un espace idéologique qui a inspiré la création sous toutes ses formes depuis l'Antiquité.

Proposons donc notre propre définition de l'insularité : l'insularité est générée par une séparation à deux niveaux : une séparation physique d'abord, l'île étant géographiquement éloignée, isolée et bornée ; puis une séparation mentale, les peuples insulaires étant habités par le sentiment de rupture (Bonnemaison, 1986). Un système insulaire, en rupture avec le reste du monde est donc un espace à inventer, un espace de création, celui de tous les possibles où réalité et fiction se conjuguent.

Depuis longtemps, en effet, la figure de l'île sert de modèle intellectuel plus ou plus moins métaphorique pour penser le monde, pour réfléchir sur des questions socio-géopolitiques, ou tout simplement pour imaginer d'autres manières, plus libres, de vivre et de penser. Elle est devenue le support par défaut de l'utopie. Cette combinaison île/utopie a été nourrie par l'assimilation île/paradis des mythes de la Grèce antique, renforcée par les découvertes des îles du Pacifique. Elle est par ailleurs facilitée par les caractéristiques topologiques de l'île qui

la mettent à distance du monde connu et en font un laboratoire d'expérimentation.

Néanmoins, conçues trop souvent comme des mondes clos, isolés, détachés du monde, fixes et très ancrés dans leur territoire, les îles utopiques sont souvent devenues des milieux trop contraints. L'échec alors inévitable de l'utopie, la fait rapidement basculer du côté de la contre-utopie. La solution serait alors, possiblement, de prendre davantage en considération les paradoxes des îles, de les aborder comme des mondes ouverts, connectés, à la fois merveilleux et maudits.

« Alors que les utopistes ne veulent voir dans l'île que le lieu inoccupé du paradis perdu, les pirates, eux, savent que l'île est le paradis et l'enfer tout ensemble, le bonheur et le malheur tour à tour, la vie et la mort entrelacées³² ».

Dans la suite de ce mémoire, nous allons étudier comment la figure de l'île a progressivement évolué pour continuer, à l'ère du changement climatique, de constituer un outil de compréhension et d'expérimentation du monde et des enjeux qui touchent nos sociétés contemporaines.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

La figure insulaire, remise au goût du jour, à l'ère du changement climatique

02

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

O2. 1

Nouvelles portées pour les îles

1. Les îles, berceau d'une sensibilité environnementale ?

Alors que la plupart des historiens plaçaient l'émergence d'une conscience environnementale occidentale dans l'Ouest américain au XIX^e siècle, l'historien britannique Richard Grove, dans sa thèse *Green Imperialism*, publiée en 1993, situe la naissance d'une sensibilité environnementale moderne au XVIII^e siècle, dans les espaces insulaires confinés des colonies européennes. Dès l'introduction de son texte, il affirme : « Les inquiétudes occidentales au sujet des relations possibles entre le changement climatique apparurent précisément dans les colonies plutôt que dans le contexte métropolitain et européen¹. » Ses recherches vont constituer un tournant majeur dans l'histoire moderne de l'écologie.

Les toutes premières colonies, dès l'époque de Colomb sont marquées par l'intensification des destructions environnementales sous l'effet des exigences capitalistes. Conséquence du sinistre commerce triangulaire, un grand nombre d'îles et d'archipels de la planète, ont subi un véritable pillage de leurs ressources. Les îles des Antilles, de l'Océan Indien et d'autres encore en ont été profondément affectées dans leur vie sociale, dans leurs paysages et dans l'organisation de leur système économique. Qui plus est, les îles, en raison de leur taille réduite et du rapport de force inégal entre les sociétés insulaires et les puissances européennes, témoignent d'une façon particulièrement frappante de l'impact de la colonisation sur les environnements naturels.

1 Igor MOULLIER, « Richard Grove, Les îles du Paradis. L'invention de l'écologie aux colonies 1660-1854 », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus

Néanmoins, dès le XVIII^e, dans les îles coloniales, françaises, britanniques et néerlandaises notamment, une partie de l'élite locale prend conscience des excès physiques (déforestation, érosion, modifications climatiques) et humains (esclavagisme et fortes inégalités sociales). Les éco-systèmes insulaires, particulièrement fragiles dans leur isolement, sont rapidement mis en danger. Ces lanceurs d'alerte avant-gardistes encouragent alors la mise en place de mesures de protections environnementales et favorisent des « réponses interventionnistes novatrices² ».

L'île de Sainte-Hélène annexée par les anglais en 1659 par exemple, connaît dès le début du XVIII^e siècle, une érosion et un déboisement fulgurants en raison de son exploitation à outrance. Dès lors, les instances de la Compagnie des Indes sont informées de ces dégradations et conscients de la position extrêmement importante de l'île dans le dispositif maritime britannique, les différents gouverneurs de l'île mettent en place d'importants processus de conservation de la nature, tels que des afforestation par exemple.

Côté français, Pierre Poivre, intendant des îles de France (Maurice) et de Bourbon (La Réunion), a l'idée novatrice en 1767 d'explorer une agriculture physiocrate. Il crée le Jardin des pamplemousses, premier jardin botanique tropical au monde, dans lequel il introduit des espèces végétales du monde entier. Il rédige par ailleurs en 1769 un « Règlement économique » qui souligne la forte relation entre précipitations, érosion du sol, cours d'eau et déforestation. Ainsi, c'est bien dans les îles qu'est née une conscience environnementale précoce, laquelle va ensuite se développer sur les continents.

2 *ibid*

2. Le monde clos des îles, concentré de défis environnementaux et sociaux

Trois siècles plus tard, l'île représente toujours un territoire dans lequel se concentrent bon nombre d'inquiétudes liées au réchauffement climatique et désormais focales des ONG et des médias.

En effet, de nos jours, l'île se manifeste souvent comme un espace clos et délimité, amené à subir en premier les effets du changement climatique et de l'épuisement des ressources. Son relatif isolement et éloignement, engendrant un approvisionnement ou une évacuation parfois complexes, cristallisent en autres beaucoup d'enjeux liés au développement durable. Si notre planète, dans sa globalité, souffre des conséquences du changement climatique, les îles tout particulièrement sont confrontées à de nombreuses problématiques qui leur sont propres.

Tout d'abord, dans le contexte de globalisation, quantité d'îles se trouvent démunies face à l'implosion démographique et à l'augmentation des flux touristiques. Cette fréquentation excessive de visiteurs est justement liée aux images de paradis terrestre, fabriquées autour des îles et largement exploitées par les campagnes marketing de l'industrie touristique. La pression résultante menace d'influer de manière dramatique sur l'environnement, voire d'engendrer la disparition de certaines petites îles vulnérables. En conséquence, certains gouvernements ont mis en place des mesures de protection. Pour exemple, les Philippines, la Grèce ou encore la Thaïlande ont interdit, en 2018, l'accès à certaines de leurs îles les plus prisées afin de

favoriser le rééquilibrage écologique au prix d'un déséquilibre économique.

Tous les effets de l'exploitation humaine ainsi que du réchauffement climatique provoquent aussi un impact négatif sur la biodiversité spécifique aux territoires insulaires, le nombre d'espèces s'étant déjà considérablement réduit dans ce type de milieu. L'extinction du dodo notamment, espèce endémique de l'île Maurice, constitue encore aujourd'hui le symbole du risque de disparition des espèces insulaires. Proie des prédateurs rapportés par l'homme (porcs, rats, chiens) et chassé pour sa chair ou ses plumes par les humains, l'animal a en effet disparu aux alentours de 1660, soit moins d'un siècle après l'incursion des hommes dans leur habitat. Cet exemple montre bien à quel point la perturbation du milieu peut rapidement avoir des répercussions dévastatrices sur les espèces.

La question de la gestion des ressources s'avère par ailleurs centrale au milieu insulaire, notamment les ressources en eau. Particulièrement, la crainte d'une pénurie d'eau potable apparaît très vive en raison de l'assèchement des nappes phréatiques. C'est un sujet qui concerne aussi les continents mais l'inquiétude est plus extrême dans les îles, car l'approvisionnement, soit par bateau, soit en construisant des canalisations ou grâce au traitement de l'eau de mer, constitue des solutions coûteuses et polluantes.

La gestion des déchets ou encore la question des ressources alimentaires avec un approvisionnement généralement plus onéreux que sur les continents, se révèlent autant d'autres problématiques qui résultent aujourd'hui en l'émergence du terme de handicap insulaire, les îles étant actuellement encore très dépendantes économiquement et énergétiquement.

De plus, nous ne pouvons oublier les deux inquiétudes majeures autour des îles, qui sont le phénomène de la montée des eaux, dû à la fonte des glaciers et celui de l'érosion, lequel entraîne le recul du trait de côte. L'un et l'autre font, en effet craindre la submersion des îles. Les premières concernées par ce danger sont les îles plates coralliennes du Pacifique. Considérées depuis plusieurs années comme territoires vulnérables, elles continuent de lancer des messages d'alerte, craignant de se voir totalement englouties.

Ajoutons également, la fréquence accrue et surtout l'augmentation prévue de l'intensité des tempêtes, qui sont également susceptibles de contribuer à la disparition de territoires îliens et d'affecter ses populations. La fuite consécutive des insulaires, alors que le phénomène inquiétant de réfugiés climatiques a d'ores et déjà commencé, risquerait encore d'accroître la surpopulation des continents.

En outre, tandis que certaines îles sont menacées de disparition, d'autres, artificielles et parfois démesurées, voient le jour avec des répercussions profondément négatives sur l'environnement et la biodiversité. On pense, bien sûr, au projet de Palm Jumeirah à Dubaï, archipel artificiel, en forme de palmier. Ce projet, qui, en l'occurrence, contribue à asphyxier la faune, à augmenter la turbidité de l'eau et à modifier le transport des sédiments le long du rivage, accueille un ensemble de villas pour millionnaires et personnalités internationales. Autre projet controversé de l'entreprise Nakheel Properties, The World, un archipel artificiel de 300 îles, chacune représentant un pays du globe. 11 milliards de mètres cubes de sable et 47 millions de tonnes de roche ont été nécessaires à la construction de cette planisphère étendue sur 63km². Néanmoins, le chantier interminable, est à l'arrêt depuis 2008, suite à la crise financière. Progressivement, la nature reprend ses droits, les îles artificielles de Dubaï s'enfoncent,



Fig . 13 : Philippe CHANCEL, The World, Desert Spirit, Dubaï, série « Datazone », 2010, Tirage pigmentaire contrecollé sur aluminium, 140 x 100 x 5 cm

dérivent, se rapprochent les unes des autres.

Pour terminer, mentionnons deux îles, symboles de la problématique de la pollution des océans. Premièrement, celle que l'on surnomme le Septième continent, une île constituée d'une masse géante de plastique, qui occupe 1,6 million de km² dans l'Océan Pacifique et en second, l'île Henderson située dans l'Océan Pacifique Sud, à mi-chemin entre la Nouvelle-Zélande et le Chili. Complètement déserte, celle-ci est le lieu le plus reculé existant, quel que soit le point où l'on se trouve sur notre planète. Pourtant, on y trouve une accumulation de 38 millions de déchets provenant de Russie, des Etats-Unis, d'Europe, d'Amérique du Sud, du Japon et de Chine. Cet amoncellement s'avère d'autant plus troublant que l'île Henderson figure comme site classé au patrimoine mondial de l'Unesco et représente l'une des plus grandes réserves marines au monde. « Les gens sont toujours surpris de découvrir des déchets sur une île censée être déserte et paradisiaque. Cela peut contredire nos paradigmes mentaux ; c'est peut-être la raison pour laquelle nous sommes toujours aussi choqués³ » déclare Enric Sala, un spécialiste des sciences de la mer qui a réalisé une expédition en 2012 sur les îles Pitcairn, dont l'île Henderson : « Les îles isolées n'existent plus. Nous avons transformé l'océan en une gigantesque soupe de plastique⁴. »

L'île constitue donc véritablement un espace qui concentre bon nombre de défis environnementaux et sociaux. Alexandre Melay écrit dans *Au-delà de l'utopie : l'île comme révélateur de l'état socio-géopolitique du monde actuel* : « l'île devient un objet mondialisé. Et l'ouverture de plus en plus grande des îles au grand vent du large du tourisme et de la mondialisation les met évidemment en danger : le délicat équilibre entre ouverture et fermeture reste alors à entretenir, à surveiller et à réguler, avant que la submersion ne soit fatale⁵. »

³ Propos de Enric SALA tirés de l'article *38 millions de déchets plastiques recouvrent cette île déserte*, disponible à l'adresse : <https://www.nationalgeographic.fr/environnement/38-millions-de-dechets-plastiques-recouvrent-cette-ile-de-serte>

⁴ ibid

⁵ Alexandre MELAY, « Au-delà de l'utopie : l'île comme révélateur de l'état socio-géopolitique du monde actuel », *Carnets* [En ligne], Deuxième série - 17 | 2019



Fig . 14 : Photographie des déchets accumulés sur l'île Henderson

3. Les îles, vecteurs privilégiés d'une conscience écologique

Ainsi, pour toutes les raisons évoquées dans les paragraphes précédents, ces espaces se retrouvent au cœur de l'actualité et des discussions géopolitiques internationales. Elles seraient, selon Alexandre Melay, des révélateurs de l'état socio-géopolitique du monde actuel.

Plus encore, les îles apparaissent comme de véritables allégories de l'espace monde. En effet, la finitude du monde est placée au cœur de la crise environnementale. La Terre est pensée comme un espace fini avec des ressources limitées et aucune issue spatiale possible. Les îles incarnent ainsi les symboles et, simultanément, les symptômes de ce constat. L'île a été métaphorisée, elle fait désormais figure de monde clos et reclus et se dessine comme une planète Terre à échelle réduite.

En réalité, depuis l'Antiquité, l'île est une métaphore du monde : « L'insularité, si l'on arrivait à la vivre parfaitement, serait le monde le plus adapté à l'homme, car comblant son désir incessant et contradictoire d'ouverture et de repli, dans la nécessaire recherche de son unité⁶ », écrit Françoise Péron dans son ouvrage *Des îles et des hommes*.

Aujourd'hui encore, on évoque la Terre comme une petite île dans l'Univers. En effet, l'île est caractérisée par son isolement géographique, ne formant, sur une carte, qu'un point dans le bleu de l'océan. Or, à partir de photos réalisées sur la Lune, la Terre, isolée dans le cosmos, ne représente qu'un point bleu, perdu

dans un espace infini.

Cette métaphore trouve son sens dans le fait que tout ce qui affecte les îles (approvisionnement en eau douce, déchets, problèmes agricoles, forestiers et halieutiques, disparition de milieux, extinctions d'espèces...), touche aussi les continents, mais à une échelle différente. Les continents de la planète voient notamment leur littoral menacé, chacun n'étant finalement qu'une immense île.

L'île se révèle donc simplement comme un modèle réduit et ainsi un moyen de mieux appréhender les enjeux du changement climatique. C'est une figure qui est souvent utilisée par les médias, les scientifiques, les artistes et les ONG pour faciliter une sensibilisation de l'opinion publique. On parle donc de l'île comme vecteur privilégié d'une conscience écologique.

Citons quelques productions artistiques visant à questionner la singularité de ces espaces et à éveiller les consciences sur les menaces du réchauffement climatique :

Tout d'abord, évoquons l'installation du collectif artistique Map Office, intitulée *Moving Lemuria from the Indian to the Pacific Ocean*. Le titre fait référence à l'hypothèse d'une Lémurie, continent disparu, dessiné en coquillages par Robert Smithson en 1969. L'œuvre conçue par Map Office, exposée dans le cadre de l'exposition *Le temps de l'île* au Mucem en 2019, lui rend ainsi hommage et forme une petite île, composée de coquillages de l'île Sanibel en Floride et de sable de Hawaï. L'ensemble s'est déplacé dans l'océan Pacifique et a ainsi été complété de déchets qu'elle a accumulés sur sa route.

L'œuvre *Surrounded Islands* réalisée en 1983 par Christo et Jeanne Claude, forme quant à elle, un projet de Land Art autour

⁶ Françoise PÉRON, *Des îles et des hommes*, Rennes, Editions de la Cité/Ouest-France, 1993, 286 p.

de 11 îlots artificiels, conçus dans la baie de Biscayne à Miami. Les artistes relatent, qu'avant leur intervention, ces îles étaient un véritable enfer écologique : 40 tonnes de déchets se trouvaient entassés dans ces décharges en pleine mer et ont dû être évacués pour la réalisation de l'œuvre. Pour encercler les îles, les artistes ont utilisé du polypropylène rose-fuschia, une couleur qui leur évoque la crème glacée, l'insouciance, l'artifice, autant d'attributs communément associés à la côte Ouest. L'installation est restée 15 jours en place. Pour Christo, l'ensemble de l'installation parle d'urgence « l'urgence d'être vue d'autant plus que demain tout aura disparu... Personne ne peut acheter ces œuvres, personne ne peut les posséder, personne ne peut les commercialiser, personne ne peut vendre des billets pour les voir... Notre travail parle de liberté⁷ ».

7 CHRISTO, *Surrounded Islands*, Biscayne Bay, Greater Miami, Florida, 1980-83, texte de Werner Spies, Saint-Paul-de-Vence, Fondation Maeght, 1985



Fig . 15 : Photo de Christo et Jeanne-Claude, *Surrounded Islands*, Biscayne Bay, Floride, Etats-Unis, 1980-1983

4. Les îles, laboratoire de la gestion écologique de demain ?

Nous venons de l'observer, tout comme à l'époque de More ou de Marivaux, les îles, aujourd'hui encore, sont utilisées pour pointer du doigt certains enjeux majeurs de nos sociétés contemporaines tels que les migrations internationales ou encore le réchauffement climatique et la montée du niveau des mers. Non seulement, elles sont au cœur des débats mais elles sont aussi devenues le champ pionnier d'application de mesures protectrices de l'environnement comme si elles constituaient le laboratoire de la gestion écologique du monde de demain.

En effet, généralement présumées s'administrer de façon autonome en eau, électricité et en gestion des déchets, les îles semblent constituer le lieu idéal pour expérimenter la transition écologique.

Cette idée d'expérimentation vaut aussi à l'échelle urbaine. Nantes fournit d'ailleurs un exemple très à propos. Ainsi la société civile publique Samoa qualifie l'île de Nantes de « laboratoire in vivo pour fabriquer la ville de demain⁸ ». Cette structure y mène en effet des expérimentations alliant nouvelles technologies, créativité et usages avec le but d'inventer, de tester et de construire collectivement de nouveaux espaces publics adaptés aux pratiques et besoins des citoyens. On y développe un ensemble de projets innovants, concentré sur un territoire bien spécifique. Citons par exemple un revêtement de sol producteur d'énergie, des dispositifs informant sur la qualité de l'air et le taux de pollinisation, du mobilier urbain pour lutter contre les îlots de

⁸ Site internet de l'île de la Nantes et de la SAMOA, disponible à l'adresse : <https://www.iledenantes.com/les-experimentations/#:~:text=Territoire%20de%20337%20hectares%20en,ans%20de%20nombreux%20projets%20innovants.>

chaleur, des expérimentations sur le confort acoustique en zone résidentielle, la récréation de terres fertiles, etc. Pourquoi l'île de Nantes s'y prête-t-elle bien ? Assurément pour toutes les raisons évoquées dans notre première partie. Cette île forme un territoire délimité, facilement appréhendable et analysable. Ajoutons l'élément de territoire vierge, dans lequel tout est à ré-inventer. L'imaginaire, qui peut s'y déployer, brouille les frontières entre fiction et réalité et rend envisageable l'accession à des projets innovants voire futuristes.

Certes, la démarche d'expérimenter des solutions innovantes pour l'écologie et le monde de demain, dans les territoires restreints et bornés des îles, se révèle pertinente étant donné l'urgence des interventions requises dans nombre de ces territoires. Néanmoins elle pose aussi plusieurs limites.

Tout d'abord, transposer un projet de l'échelle réduite à la grande, s'avèrerait plus complexe qu'on ne se le figure. Philippe Pelletier explique ainsi que « Passer du particulier (l'île) au général (le continent, sinon le monde entier) est risqué⁹. » Par ailleurs, il considère aussi plutôt inexécutable, à l'échelle globale du monde, la reproduction de l'expérimentation des enjeux écologiques sur les îles, menée à échelle réduite.

Deuxièmement, le discours existant autour de la vulnérabilité des îles fait aussi débat. En effet, l'imaginaire commun véhicule l'idée plutôt générale que la fragilité de l'île est proportionnelle à sa taille. Plus la population d'une petite île est importante, plus elle serait menacée par la dégradation écologique. Les petites îles seraient donc les espaces les plus vulnérables de notre planète. On devrait alors se focaliser particulièrement sur ce sujet, gérer en premier lieu la question écologique autour de ces microcosmes avant d'appliquer les remèdes à l'échelle globale de la Terre.

⁹ Philippe PELLETIER, Postface, « L'île-laboratoire, le retour ? », *Insularité et développement durable*, Marseille, IRD Editions, 2011

Or, si indéniablement les îles sont des territoires particulièrement vulnérables, il ne faudrait cependant pas les considérer comme victime sans réserve. Les propos catastrophistes de certains, affirmant que les îles plates et coralliennes seront les premières à pâtir de la montée du niveau des mers sont, en réalité, largement à nuancer. En effet, sur 170 îles coralliennes dans le Pacifique, 86 % ont connu une augmentation de leur surface au cours des 30 à 60 dernières années. A vrai dire, d'autres facteurs que la montée des eaux entrent en ligne de compte dans l'évolution de la surface des îles. Pour exemple, des stocks de matériel sédimentaire peuvent être amenés par les vagues et courants pour nourrir les îles. De même, les hommes tendent à aménager leurs territoires en remblayant, créant ainsi des terres artificielles, lesquelles étendent la superficie des îles. Par ailleurs, ajoutons que là où le niveau des mers augmentent dans certaines zones, il diminue dans d'autres, le phénomène étant loin d'être homogène sur l'ensemble de la surface du globe.

Ainsi, de nos jours, il existe de nombreuses idées reçues sur les îles, qui constituent en fait des instruments géopolitiques, se faire déclarer en tant que « vulnérable » étant un atout économique pour certains pays. Par exemple, les médias, aujourd'hui, relaient les termes de « réfugiés climatiques¹⁰ » et de « naufragés de l'archipel de Tuvalu¹¹ » pour qualifier les habitants de ces îles. Certes, l'émigration des habitants de Tuvalu, vers la Nouvelle-Zélande, est en hausse mais la montée du niveau des mers est loin d'être le seul facteur à prendre en considération pour ce phénomène. La croissance démographique et le manque de terres feraient aussi probablement partie des causes. Concernant les Maldives, si de récents tsunamis et des tempêtes ont provoqué de vastes dégâts, une élévation significative du niveau marin n'a pas été scientifiquement enregistrée. Pourtant certains médias ont titré leur article « Une peur bleue, l'archipel des Maldives menacé par la montée des eaux¹² ».

10 Propos tirés du journal *Le Monde* du 10 juin 2008 cités dans Philippe PELLETIER, Postface, « L'île-laboratoire, le retour ? », *Insularité et développement durable*, Marseille, IRD Editions, 2011

11 ibid

12 S. CACHON, « Maldives, une peur bleue », *Télérama*, 2744, août 2002, p. 18-21, cité dans Philippe PELLETIER, Postface, « L'île-laboratoire, le retour ? », *Insularité et développement durable*, Marseille, IRD Editions, 2011

En fait, Philippe Pelletier explique dans la Postface du livre *Insularité et développement durable* que « les petits espaces insulaires¹³ », en allégories de l'espace-monde, « constituent les objets privilégiés et idéaux de la théorie catastrophiste¹⁴ ». Il ajoute aussi : « Sous l'angle du catastrophisme, l'île serait donc à la fois un modèle et une victime. D'île-laboratoire utopique et bienveillante, elle deviendrait – ou redeviendrait – la sentinelle alarmiste du XXI^e siècle pour le développement durable¹⁵. »

13 Philippe PELLETIER, Postface, « L'île-laboratoire, le retour ? », *Insularité et développement durable*, Marseille, IRD Editions, 2011

14 ibid

15 ibid

On observe comment l'île, à nouveau, vient incarner une figure, qui, cette fois-ci, concerne l'enjeu écologique. Les espaces géographiques des îles, certes très confrontés aux problématiques liées au changement climatique, sont, de par leur échelle réduite et leurs délimitations, favorables à la production d'un discours et se métaphorisent dès lors, en allégorie de l'espace-monde.

De plus, pour la première fois dans l'histoire moderne, nous sommes confrontés au danger très réel de la disparition physique de territoires. Les îles risquent d'être noyées, englouties. Cette nouveauté a engendré une vraie prise de conscience du caractère contraint de ces milieux, dans différentes sphères allant de la géographie, aux sciences humaines et sociales, à l'architecture.

Pour se soustraire à la contrainte, l'idée est alors née que le territoire devrait se détacher de son ancrage territorial. Il devrait s'en aller à la dérive, flotter. Au lieu de fuir son territoire, ne serait-on pas en mesure de fuir avec son territoire ? Face au risque de disparition, celui-ci deviendrait alors mobile.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

O2. 2

**Des utopies concrètes réexploitant
la figure de l'île**

Paul Ricoeur, dans son ouvrage *L'idéologie et l'Utopie* écrit « Il se peut que certaines époques appellent l'utopie, je me demande si ce n'est pas le cas dans notre présent¹ », car dans un monde et une société confrontés à des changements incessants, l'utopie rendrait possible « le développement de perspectives nouvelles, alternatives² ». Chris Younès, évoque, elle, la nécessité d'émergence d'utopies d'un nouveau type : des biotopies, des écotopies qui seraient sensibles à la fragilité des milieux et imagineraient des formes de devenir, régénérateurs.

De fait, l'objet insulaire nourrit, depuis plusieurs années, ce nouveau type d'utopies. La métaphorisation de l'île, devenue image mentale, inspire différentes restitutions sous forme de solutions architecturales innovantes. Que ce soit pour remédier à la montée des eaux ou expérimenter face au dérèglement climatique, anticiper la colonisation d'une autre planète ou proposer une solution à la croissance démographique mais aussi pour imaginer un refuge en cas de guerre apocalyptique ou encore échapper aux lois des Etats, les raisons pour recourir à la figure de l'île sont multiples.

Si l'idée de vivre sur une île naît d'abord d'une volonté de vivre dans un monde clos, reclus, dans une sorte de re-création du monde et de la société à échelle réduite, les architectes ajoutent désormais une autre caractéristique spécifique : la mobilité, soit un moyen d'échapper aux contraintes actuelles sur les milieux et qui se présente comme la condition nécessaire pour accéder à la liberté.

La re-création de ces espaces physiques artificiels correspond donc à l'émergence d'une nouvelle forme d'utopie : une utopie de la mobilité.

¹ Paul RICOEUR, *L'idéologie et l'Utopie*, Paris, Editions Seuil, 1997, p.394

² ibid

Ainsi, à travers plusieurs cas particuliers distincts, nous allons montrer comment un tel type d'utopies concrètes se met en place. Nous interrogerons aussi les raisons de l'émergence de ces projets, le degré d'ouverture ou de fermeture du système ainsi que l'intérêt de la mobilité.

Nom : Standard Island
Fondateur : Standard Island Company
Fixe ou Mobile : Mobile
Localisation : En déplacement dans le Pacifique
Période : Quelques années situées entre 1974 et 2072
Statut : Île artificielle fictive inventée par Jules Verne dans son roman *L'île à hélice*
Superficie : 27 km² (2 700 hectares)
Mode constructif : Île flottante faite de caissons d'acier
Nombre de résidents : Environ 10 000

1. Prendre la mer, quand la fiction rejoint la réalité

L'île à hélice de Jules Verne

Jules Verne a été un des premiers à imaginer une véritable ville flottante et mouvante dans son roman *L'île à hélice*, écrit en 1895. Si nous avons déjà fait référence à cet ouvrage, à plusieurs reprises, dans les parties précédentes, nous allons ici particulièrement nous intéresser à l'organisation de Standard Island et montrer, dans quelle mesure, cette île artificielle peut être assimilée à un monde clos et mobile. Après l'étude de cet aspect, nous comparerons ensuite le récit et les enjeux, soulevés par Jules Verne, avec des utopies concrètes plus récentes, qui s'inspirent plus ou moins littéralement de celle de cet auteur.

L'île à hélice se définit comme une utopie technologique relatant le voyage, dans le Pacifique, d'une île artificielle géante, hautement technologique, créée pour une population de nababs rentiers. L'histoire se déroule dans un distant futur, soit entre 1974 et 2072 (les deux uniques dates précisées dans le récit) et met en scène un quatuor de musiciens, embarqués contre leur gré, puis achetés afin qu'ils demeurent sur l'île, pour le seul plaisir des milliardaires. Ce quatuor va alors servir de "personnages caméra" pour la description, en premier lieu, de l'île, puis pour celle des aventures de son voyage dans les "mers du Sud".

L'île à hélice est une île artificielle en acier, de forme ovale et d'une superficie totale de 27km². Elle se divise en deux parties, séparées par la Unième avenue, longue de 3km. Formée à partir de 260 000 caissons, boulonnés et rivés ensemble, l'île peut faire face aux marées, à la houle, aux courants, et affronter

les potentielles tempêtes et catastrophes climatiques grâce à l'extrême résistance du matériau qui la compose. « Le sous-sol de la nouvelle île ne craint ni les déformations, ni les ruptures, tant les tôles d'acier de sa coque sont puissamment maintenues par des entretoises, tant le rivetage et le boulonnage ont été faits sur place avec solidité³. »

L'île possède deux ports, l'un à bâbord, l'autre à tribord. Les navires y apportent le pétrole consommé par les centrales électriques, qui produisent l'énergie motrice pour les hélices, mais aussi la lumière et l'énergie pour les installations urbaines, etc. car « l'électricité est l'âme de l'univers⁴ ». De même, la population de Standard Island utilise des chaloupes électriques pour se rattacher à la terre ferme.

Les habitants vivent dans un très grand confort. Dans les appartements : eau chaude ou froide à domicile : « comme nous distribuons la lumière, le son, l'heure, la chaleur, le froid, la force motrice, les agents antiseptiques⁵ ».

La capitale de l'île, Milliard City s'organise sur un modèle régulier et ordonné, basé sur l'unité et l'ordonnance architecturale des façades. Elle est également conçue avec une approche fonctionnaliste, c'est-à-dire, que les quartiers sont organisés selon les professions. Pour les enfants existent des écoles où des « professeurs payés comme des ministres⁶ » dispensent « une instruction gratuite et obligatoire⁷ ».

Ville indépendante, « cité libre sur laquelle l'Union n'a aucun droit⁸ », c'est une « incomparable cité sans rivale au monde [...] fondée en s'appuyant sur une dose phénoménale d'énergie morale⁹ ». En effet, Standard Island représente un projet libertarien, capitaliste, créé pour milliardaires.

3 Jules VERNE, *L'île à hélice*, Monaco, Editions du ROCHER, Collection Motifs Poche, 2005, p. 98

4 ibid p.110

5 ibid p. 80

6 ibid p. 153

7 ibid p. 153

8 ibid p. 84

9 ibid

La richesse détermine d'ailleurs le rang social : « le plus riche est par conséquent le plus honorable et le plus honoré de nos concitoyens¹⁰. »

Si l'île à hélice ne dépend d'aucun Etat, ses habitants, au nombre de 10 000, sont tous, hormis, quelques spécialistes, étatsuniens, de manière à éviter les conflits : « On n'a pas voulu que des discussions internationales pussent jamais surgir entre ces concitoyens qui venaient chercher sur cet appareil de fabrication si moderne, le repos et la tranquillité¹¹. »

Echappant non seulement aux lois des Etats, l'île semble même échapper aux lois de la nature et du climat. La mobilité de l'île offre la possibilité d'une navigation, établie sur le contournement des climats défavorables, ses habitants ne connaissent pas d'hiver et l'île va jusqu'à produire sa propre pluie. Le narrateur assimile Standard Island à un monde à part. En parlant de ses habitants, il dit « Avec un peu d'imagination, on pourrait croire qu'ils appartiennent à une autre planète du système solaire¹² », tant les lois qui la régissent sont différentes de celles qui s'appliquent au reste de la surface du globe.

Ainsi, Standard Island offre à ses habitants une existence uniforme. Parfois des habitants vont en visite dans d'autres pays ou villes étrangères « Mais ils s'y fatiguent ; ils s'y ennuient pour la plupart, ils n'y retrouvent rien de l'existence uniforme de Standard Island ; ils y souffrent du chaud ; ils y souffrent du froid, enfin ils s'y enrhumant, et on ne s'enrume pas à Milliard City¹³. » « Quel profit ont-ils retiré de ces voyages ? Aucun¹⁴. »

L'île à hélice, est, en effet, une ville hygiéniste à l'extrême, protégée de toutes les influences microbiennes. Chaque habitant peut contrôler lui-même ses signes vitaux quotidiennement.

10 ibid p. 61

11 ibid p. 101

12 ibid p. 123

13 ibid p. 154

14 ibid p. 154

15 ibid p. 104

« Chaque habitant connaît exactement sa constitution, sa force musculaire mesurée au dynamomètre, sa capacité pulmonaire mesurée au spiromètre, son degré de force vitale mesurée au magnétomètre¹⁵. » Ainsi « Si l'on meurt [...] c'est qu'il faut bien mourir, mais après que les ressorts de la vie se sont usés jusque dans une vieillesse de centaines¹⁶ ». La longévité record des habitants est, d'ailleurs, une des raisons pour laquelle, comme évoqué au début de ce mémoire, Standard Island est, à de multiples reprises, comparée au paradis.

L'eau potable est fabriquée par distillation, dans deux usines spéciales, puis amenée aux habitants par des conduites. A propos de la nourriture, celle-ci est en partie produite sur place, par le biais de la culture intensive et l'électroculture mais la plupart des produits sont en réalité importés. C'est le cas du pétrole, des farines et céréales, de toutes les boissons hormis l'eau et aussi des épices, des conserves, des viandes, des étoffes, de la lingerie ou encore des objets de mode. L'île s'avère donc majoritairement dépendante du continent pour sa consommation.

En outre, l'île est reliée à divers points du littoral américain par des câbles sous-marins dans le but de pouvoir maintenir différents types de communication. La population de Standard Island utilise également des « théâtrophones¹⁷ » pour se distraire. « La compagnie possède des câbles sous-marins dont l'un est au port d'attache, l'autre soutenu par des bouées¹⁸. » Et lorsqu'on désire entendre un chanteur depuis l'île, « on repêche un câble, on envoie un ordre téléphonique aux agents du port d'attache qui établissent la communication. On raccorde les fils ou les câbles de tel théâtre ou salle de concert [...] les spectateurs applaudissent et les applaudissements sont renvoyés aux acteurs par fil de retour¹⁹ ». La vie est en effet largement facilitée par la modernité des communications : « La plupart des commandes se font téléphoniquement et même téléautographiquement [...]

16 ibid p.104-105

17 ibid p. 132

18 ibid p. 132

19 ibid p. 132

Le téléautographe est un appareil perfectionné qui transporte l'écriture comme le téléphone transporte la parole, sans oublier le kinétographe qui enregistre les mouvements et qui est pour l'œil ce que le phonographe est pour l'oreille, et le téléphote qui reproduit les images [...] nous pouvons signer électriquement des mandats ou des traites²⁰. »

La visite de l'île à hélice et de ses avantages prend fin avec la première partie du livre. La seconde entame le voyage à travers les îles du Pacifique. Le narrateur explique que l'île « devait être lancée sur la mer, elle devait durer²¹ ». Elle se déplace ainsi « conformément au programme arrêté par l'administration supérieure sur un avis des météorologistes de l'observatoire²² ». Nous suivons donc le quatuor de musiciens dans son voyage dans les « mers du Sud », depuis les îles Sandwich, jusqu'à la Nouvelle-Zélande, en passant par Tahiti, les Marquises et les Fidji. Les musiciens ainsi que le narrateur s'adonnent à une description des autochtones rencontrés, des paysages à la nature luxuriante, de la variété de la faune et de flore ainsi que des changements apportés par la colonisation de ces îles.

Cette partie est plutôt significative puisqu'elle met en perspective le rapport île réelle/île artificielle. Elle offre l'opportunité d'une comparaison implicite, laquelle met en évidence et nous fait comprendre tout le cheminement qui a mené l'espace géographique réel à devenir une figure avant de se matérialiser sous forme d'île artificielle. Ainsi, un tel voyage illustre bien tout l'imaginaire qui s'est développé autour des îles, notamment depuis la découverte des îles du Pacifique, comme nous l'avons examiné dans la première partie de notre écrit.

Alors qu'on leur a décrit les îles du Pacifique comme des territoires vierges, de vrais morceaux de paradis en plein milieu de l'océan, dominés par la nature et préservés de l'exploitation

20 ibid p. 60

21 ibid p. 96

22 ibid p. 107

23 ibid (utilisé à 20 reprises)

des hommes, les musiciens ne cessent d'exprimer leur désir de voir des « sauvages²³ ». Cependant alors qu'il s'attendaient à un dépaysement total, à des espaces et populations restés dans leur état de nature, ils sont finalement déçus lorsqu'ils découvrent des îles construites et civilisées avec des « indigènes à vestons et cols rabattus²⁴ ».

Le roman de *l'île à hélice* est particulièrement remarquable car il met en exergue tous les paradoxes mis en avant dans la première partie de notre étude. L'île de Jules Verne est à la fois un territoire réel, physique mais pourtant imaginé, conçu par l'homme de toutes pièces ; c'est un territoire d'abord merveilleux, censé garantir la liberté, la paix et le bonheur mais qui devient maudit, se détruisant de l'intérieur, puisque la rivalité des deux familles principales finit par physiquement déchirer l'île ; et c'est un monde qui se veut clos, un microcosme réservé à une élite, fermé aux autres cultures, mais malgré cela, en constante relation avec d'autres territoires, que ce soit les îles qu'elle visite ou le continent américain.

Qui plus est, Standard Island est au cours du récit plus ou moins explicitement assimilée aux différentes figures également développées dans notre première partie. Qualifiée « d'Eden flottant²⁵ », elle est en effet comparée à un paradis terrestre ; lieu d'expérimentation des technologies les plus développées de son temps, elle s'apparente à un véritable laboratoire technologique ; enfin elle constitue une figure militante à deux niveaux : pour les créateurs et habitants de Standard Island, elle concrétise une quête de liberté et de bonheur absolu tandis que pour le narrateur et Jules Verne, elle fournit un outil pour dénoncer l'hybris technologique. Rappelons la dernière phrase du texte : « On ne saurait trop le répéter, créer une île artificielle, une île qui se place à la surface des mers, n'est-ce pas dépasser les limites assignées au génie humain, n'est-il pas défendu à l'Homme, qui

24 ibid p. 202

25 ibid p. 152

ne dispose ni des vents ni des flots, d'usurper si témérairement sur le Créateur²⁶ ? ... »

L'île qui succombe à l'inconscience et à l'égoïsme de ses milliardaires ridicules, sert aussi à Jules Verne de moyen pour énoncer une critique socio-politique du capitalisme.

L'image de cette communauté élitiste de milliardaires, fuyant les continents, avant que ceux-ci ne deviennent surchargés, « qui sait si la terre ne sera pas trop exigüe un jour pour ses habitants dont le nombre doit atteindre près de 6 milliards en 2072²⁷ », nous évoque d'ailleurs une image commune à nombre de films de science-fiction aujourd'hui, celle d'une communauté de puissants nantis fuyant égoïstement une Terre devenue invivable. Mais avant de fuir notre planète, Jules Verne a été le premier à conceptualiser l'idée de fuir avec son territoire, une idée ensuite reprise par la suite par maintes architectes et scientifiques.

26 ibid p. 627

27 ibid p. 96



Nom : L'île AZ
Fondateur : Jean-Philippe Zoppini avec Alstom
Fixe ou Mobile : Mobile
Localisation : Conçue pour, dans un premier temps, se déplacer dans les eaux Caraïbes
Période : fin des années 90 - 2008
Statut : Île artificielle restée au statut de projet
Superficie : Environ 100 000 m² (10 hectares)
Mode constructif : Plate-forme flottante métallique

L'île AZ de Zoppini

A la fin des années 90, l'architecte français, Jean-Philippe Zoppini, développe avec les Chantiers de l'Atlantique, aussi appelés Alstom Atlantique, la branche construction navale du groupe Alstom, un projet à mi-chemin entre le paquebot de luxe et l'île flottante : l'île AZ (A pour Alstom, Z pour Zoppini). Ce projet fait suite à celui d'une première ville flottante luxueuse, imaginée par l'architecte en 1981, le projet Isula, à la différence notable que celle-ci ne voguait pas.

Un tel projet d'île, naviguant à une vitesse de 10 nœuds sur les mers, s'inspire directement du roman *L'île à hélice* de Jules Verne. D'une forme ovoïde, de 300 m de large sur 400 mètres de long, assez éloigné des 7 kilomètres sur 5 de l'île de Jules Verne, l'ensemble comptabilise tout de même une surface d'un peu plus de 10 hectares avec des hôtels culminant à 78 mètres de haut et une capacité d'accueil de 10 000 personnes. Zoppini imagine pour ce projet, un pont-promenade paysagé d'un pourtour d'un kilomètre et serpissant autour de l'île.

S'inspirant de Standard Island, lieu anticipé de félicité absolue, cette île est entièrement dédiée au bonheur et au bien-être. Elle comprend des plages, une marina, auxquelles s'ajoutent les équipements « classiques » des navires de croisière de luxe. Le centre de l'île est occupé par un lagon de 10 000 m² sur lequel est bâti un îlot. Une île dans une île, donc.

Le projet se veut complètement autonome et hautement écologique. Tout doit être recyclé. Aucun déchet ne peut être rejeté à la mer.

L'île, métallique, avec un tirant d'eau de 12 mètres, est équipée de sortes de gouvernails propulsifs, assez puissants pour atteindre

la vitesse de 10 nœuds, et indispensables pour s'écarter efficacement des zones dangereuses. Elle est également supposée résister à des vagues de 20 mètres ainsi qu'aux cyclones et typhons. Si la Standard Island de Jules Verne invitait les milliardaires à sillonner le Pacifique, l'Île AZ propose dans un premier temps de « paqueboter » dans les eaux Caraïbes.

Le projet, d'un coût estimé à 2,5 milliards d'euros, est finalement abandonné, car jugé irréalisable. Au-delà de l'investissement phénoménal, aucun bassin, aucun port, n'est, à cette époque, assez vaste pour assembler et accueillir une telle construction. Pourtant, une étude de faisabilité affirmait que n'existait « aucune difficulté majeure de construction, sinon des problèmes de logistiques inhérents à une structure d'une telle dimension²⁸ ». En effet, selon l'architecte, l'ensemble des constituants, composés d'éléments modulaires, aurait permis un assemblage relativement simple. Selon lui, le flotteur pouvait être construit dans les chantiers de Saint-Nazaire, par éléments de 30 m x 40 m, tandis que l'assemblage des sept éléments constituant la base du navire, aurait pu être réalisé en pleine mer, dans un endroit protégé de la houle. Il avait également pensé un projet de marina située au Vénézuéla, laquelle servirait de base dédiée à l'entretien de l'Île AZ, ainsi qu'à un système de robots sous-marins pour assurer l'entretien de la coque.

En réalité, l'abandon du projet avec Zoppini, surtout stratégique, est lié au départ d'Alstom des Chantiers de l'Atlantique en 2006, au profit du groupe norvégien Aker Yards. D'après certains, Alstom avait spécifiquement développé le projet pour grossir le carnet de commandes des Chantiers de l'Atlantique avant leur mise en vente. Après le rachat des Chantiers, Alstom n'aurait donc plus eu d'intérêt à voir le projet aboutir.

En 2007, le projet est finalement à nouveau envisagé par la

28 Propos tirés de l'article *L'incroyable Odyssée de l'île AZ (Alstom Zoppini)*, disponible à l'adresse : <https://www.energiesdelamer.eu/2009/08/21/901-incroyable-odysee-de-l-ile-az-alstom-zoppini/>

société Aker Yards, sous la houlette de, Jacques Hardelay, son directeur général.

Dans un article paru dans le *meretmarine.com* du 17 Octobre 2007, Les Chantiers de l'Atlantique expliquent néanmoins que « si le projet voit le jour, il constituera un véritable challenge technique pour le constructeur [...]. Industriellement parlant, cela demanderait de trouver des solutions sur un produit hors normes²⁹ ». En effet, bien que disposant de la plus grande cale d'Europe, Saint-Nazaire ne possède pas une forme de construction assez grande pour accueillir l'intégralité de l'Île AZ. Jean-Philippe Zoppini prend alors contact avec des chantiers à Dubaï.

Il développe dès lors de nouvelles maquettes. Le défi écologique est maintenu et amplifié. Ainsi, les 12 mètres de tirant d'eau de la structure, sont imaginés de telle sorte qu'ils contiennent les salles des machines, le traitement des déchets et des eaux usées, la production d'eau douce, la production énergétique. L'architecte envisage le recours aux énergies de la mer notamment par le biais d'un mix énergétique mêlant hydroliennes, éolienne sur l'île, et climatisation par l'eau froide des profondeurs. L'ensemble doit être autonome et autosuffisant et tout doit être recyclé. Zoppini déclare : « L'île AZ préfigure une nouvelle génération de structures flottantes utilisées pour les loisirs et pouvant se laisser lisser le long des côtes, dans un total respect de la protection de l'environnement. En fonction de l'organisation des séjours, il est possible de rester amarré d'une semaine à plusieurs mois dans un site, avant de repartir vers d'autres destinations³⁰. »

L'île comptabilise 150 000m² de logements et autant de surfaces commerciales. Certaines caractéristiques techniques navales sont quant à elle revues. Plus question, notamment, de se déplacer à 10 nœuds. L'île dériverait lentement partout dans le monde en cabotant à une allure de 0,5 à 1 nœud.

29 Ibid
30 Ibid

En 2008, Aker Yards donne définitivement son accord pour le nouveau projet et l'architecte entame des négociations, en particulier avec l'émirat de Dubaï.

Malheureusement la crise financière de 2008 a raison du projet puisque la société Aker Yards est rachetée par la société coréenne STX Offshore & Shipbuilding. Le projet est alors à nouveau abandonné mais l'architecte n'a quant à lui jamais cessé de rêver de ses îles à hélice et cités flottantes jusqu'à sa mort en 2010.

Le projet visionnaire de Zoppini a généré des réactions très contrastées auprès des médias et de l'opinion publique.

Les détracteurs du projet, dénonçaient notamment le fait que l'île AZ puisse devenir un paradis fiscal pour populations riches. En effet, inspiré de l'idée de Jules Verne de jouir de la liberté des mers et des eaux internationales, le projet de l'île AZ, qui était en premier intention voué au tourisme haut de gamme, aurait cependant aisément pu évoluer vers un territoire autonome sans impôts ni lois.

De même, selon Jules Verne qui anticipait la surpopulation de la planète et la fuite d'une communauté d'élite sur son propre bout de territoire, on peut très bien envisager que l'île AZ devienne une forme de citadelle sécurisée, au cas où le monde ait basculé dans une apocalypse de violence de guerre et de chaos.

D'autres suggéraient que l'île AZ dépasse le seul statut de paradis pour élites ou de lieu de villégiature de luxe pour devenir un espace dédié à la géopolitique internationale. En effet, en créant un territoire insulaire artificielle, Zoppini a imaginé un lieu éloigné, borné et coupé à la fois physiquement et psychologiquement du continent. Ce lieu qui n'a pas de passé, pas d'histoire, constitue en

réalité le parfait territoire neutre, sans dépendance à quelconque nation ou Etat. Ainsi, si Standard Island était conçue de manière à ce que des discussions internationales ne puissent jamais surgir entre ses concitoyens, certains, au contraire, voyaient en l'île AZ, le lieu idéal pour accueillir une sorte d'ONU scientifique : Une assemblée de scientifiques internationaux, indépendants de l'industrie et du commerce, laquelle viendrait sur cette espace créé de toute pièce, pour prendre du recul et débattre autour des préoccupations écologiques urgentes, afférentes à nos sociétés contemporaines. Longeant les côtes du monde entier, l'île AZ serait venue quérir ces scientifiques avant de naviguer dans les eaux internationales, indépendante de toute juridiction.

Cette idée d'une île, à la fois observatoire et laboratoire, donnant une vision à 360° sur le monde et dont la création aurait pu faciliter les échanges internationaux, a d'ailleurs été abordée ultérieurement par plusieurs artistes, architectes et scientifiques. Plus loin, nous expliquerons notamment le projet d'Alex Hartley.

Entreprise controversée pour de multiples raisons, c'est finalement l'ambition, peut être déraisonnée, de Alstom et Zoppini qui a été, en grande partie, responsable de l'échec de l'île AZ. Les coûts astronomiques, tout comme le manque d'infrastructure nécessaire à la conception et l'accueil une telle structure, ont, en effet, eu raison de ce projet utopique. Pour autant, cet exemple de solution architecturale innovante, montre les ouvertures et les possibilités offertes par la mobilité d'un territoire. L'île AZ a d'ailleurs inspiré de nombreux projets de cités flottantes, qui ne vont cesser, par la suite, de se multiplier.

Enfin, notons que le projet de Zoppini constitue une étape supplémentaire dans le processus que nous avons détaillé : Comment nous passons de l'île réelle, à la figure, jusqu'à la représentation. Jules Verne avait, lui, pensé son île artificielle à

partir de son image mentale personnelle des îles géographiques réelles, tandis que Zoppini a proposé un projet concret de matérialisation de l'île fictionnelle de Jules Verne. L'ensemble de ce cheminement, montre, à nouveau, combien l'objet insulaire est productif et générateur de projet.

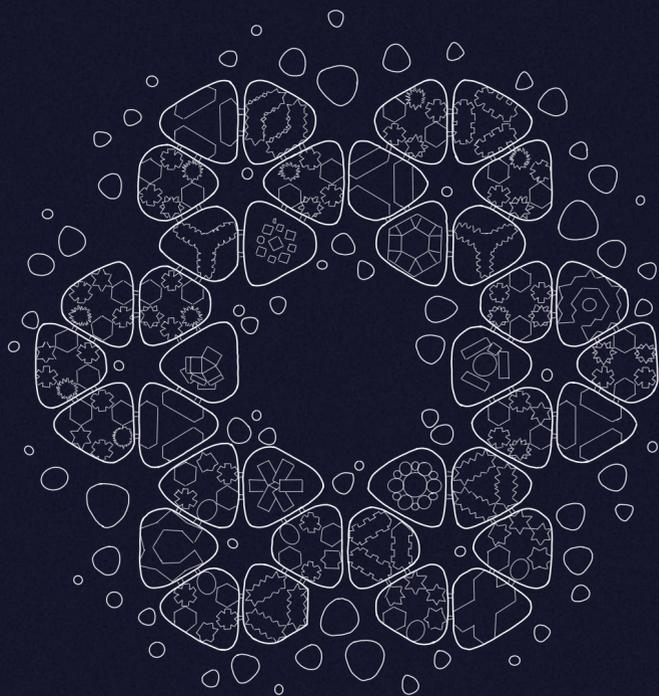


Fig . 16 : Jean-Philippe ZOPPINI, image de synthèse du projet de l'île AZ, fin des années 90

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'ACCES



Fig . 17 : Jean-Philippe ZOPPINI, image de synthèse du projet de l'île AZ, fin des années 90



Nom : Oceanix City
Fondateur : BIG et Oceanix
Fixe ou Mobile : Fixe mais évolutive
Localisation : Variées, à moins de 2 km
au large des côtes
Période : 2019 -
Statut : Villes flottantes en cours de
projet
Superficie : modules de 2 hectares,
villages de 12 hectares, villes de 72
hectares
Mode constructif : Assemblage de
modules flottants hexagonaux
Nombre de résidents : de 300 à 10 000

2. Faire face à la montée des eaux

Oceanix City de BIG

« Nous prenons souvent les Etats-nations comme un fait incontestable. La réalité c'est que c'est une invention humaine, qui a à peine 500 ans³¹ », déclare Marc Collins Chen, ancien ministre du tourisme de la Polynésie française.

Également co-fondateur et actuel PDG de la société Océanix, spécialisée en structures flottantes, l'entrepreneur, explique dans une conférence que les populations victimes des frontières arbitraires des nations, existent désormais partout. Il cite notamment l'exemple des réfugiés, noyés en mer, car incapables de franchir les derniers kilomètres les séparant d'un nouveau territoire. De même, de tous temps, maintes guerres ont résulté des notions de territoires déterminés. Or Chen souligne que la moitié de la planète n'est en réalité revendiquée par personne. Il estime ainsi que les eaux internationales constituent l'opportunité pour l'homme de rêver à de nouvelles formes de sociétés plus ouvertes, sans frontières fixes, sans divisions, ni limites. Il s'agirait donc de penser des sociétés à l'image des utopies libertaires, évoquées en première partie.

Cet innovateur a depuis matérialisé son rêve en collaboration avec l'agence d'architecture BIG. Ensemble, ils ont développé Oceanix City. Le projet soutenu par l'ONU Habitat, programme des Nations Unies, œuvrant à un meilleur avenir urbain, est conçu pour répondre aux défis environnementaux émergents.

En effet, Marc Collins Chen, souligne l'urgence actuelle de

31 Propos de Marc COLLINS CHEN tirés de la conférence *How floating cities could save our civilization*, dans le cadre du Boma France Festival, disponible à l'adresse suivante : <https://www.youtube.com/watch?v=pil-4X2y1Lc>

prendre la mer, notamment à cause de la montée du niveau des océans. Depuis l'Antiquité, toutes les sociétés ont privilégié le bord de l'eau pour des raisons politiques, économiques et plus récemment à des fins touristiques. Ainsi, 50 % des humains sur Terre habitent près du littoral. Or, d'ici 2050, 90 % des villes majeures, mondiales, seront confrontées à la montée des mers et on estime qu'environ 1 milliard de personnes sera contraint de se déplacer, en raison des sécheresses, des inondations ou de la montée des eaux.

C'est ce contexte qui a conduit les équipes de constructeurs, d'ingénieurs et d'architectes de BIG et Oceanix, soutenus par l'ONU, à imaginer un modèle de ville flottante comme possible voie de secours.

Oceanix City constitue, selon Bjarke Ingels un modèle de «Human made ecosystem³²», «Man-made archipelago³³» ou encore «Urban metabolism³⁴».

Ces villes semi-flottantes, conçues de toutes pièces par l'Homme, seront constituées de plateformes hexagonales, lesquelles seront amarrées au stade présent, au fond de la mer, non pas dans les eaux internationales, mais, par sécurité, à moins de 2 km des côtes. En cas de nécessité, ou en prévention de certaines catastrophes, elle pourront être déplacées, l'intention étant le désencombrement des littoraux et l'accueil des réfugiés climatiques.

Pour fabriquer et amarrer ces modules, Oceanix utilisera le Biorock, un matériau naturel, généré par l'exposition des minéraux sous-marins à un courant électrique. Le Biorock se renforce naturellement au fil du temps, jusqu'à devenir trois fois plus dur que le béton, tout en conservant sa capacité de flottaison. Il permettra notamment aux structures d'être résilientes et de

32 Propos de Bjarke INGELS tirés du TedTalk *Floating cites, the LEGO House and other architectural forms of the future*, disponible à l'adresse suivante : <https://www.youtube.com/watch?v=ieSV8-isy3M&t=822s>

33 ibid

34 ibid

résister aux tempêtes.

Le projet développé par BIG et Oceanix, vise également l'auto-suffisance.

Ces cités artificielles produiront leur propre énergie, utilisant la masse thermique de l'océan, la force des marées, des courants et des vagues ainsi que la force du vent et l'énergie solaire. L'eau, utilisée pour les cultures et pour la consommation des habitants, proviendra de la pluie, de l'humidité de l'air et de la mer, grâce à des machines de dessalement. La nourriture, sera produite localement. Fruits et légumes seront cultivés dans des jardins à l'air libre ou dans des serres grâce à la culture hors-sol. Des fermes sous-marines seront également installées pour élever naturellement poissons et crustacés, le tout sans pesticides. Des systèmes aquaponiques utiliseront par ailleurs les déchets pour fertiliser les plantes et les fermes aquatiques.

En effet, tous les déchets seront recyclés. Des bornes collecteront et achemineront automatiquement les déchets vers un terminal de collecte au moyen d'un réseau de tuyaux souterrains. Ils seront ensuite compostés et transformés en énergie.

L'architecture, quant à elle, doit rester relativement basse. Les bâtiments, limités à une hauteur de sept étages, auront alors un centre de gravité assez bas pour résister aux catastrophes climatiques. Le tout sera construit en matériaux légers et renouvelables tels que le bois et le bambou. Chaque module pourra néanmoins être rendu unique, selon sa fonction et sa localisation et bénéficier de paysages différents.

C'est un modèle de ville flottante, conçu pour être modulaire et évolutif. Ainsi la capacité d'accueil d'une plateforme, est d'environ 300 personnes. Les quartiers peuvent ensuite être assemblés

par six, formant des villages, lesquels peuvent se regrouper avec d'autres modules pour former une ville de 10 000 habitants. À terme, une croissance à l'infini avec des archipels, de mégapoles dépassant les 2 millions d'habitants, est même envisageable. À l'intérieur de ces villes, seules les mobilités douces telles que le vélo, les drones, ou des véhicules sans conducteurs, seront autorisées. Elles exploiteront toutes les nouvelles technologies.

En fait, Marc Collins Chen souligne sa volonté de proposer « une organisation de nos sociétés totalement nouvelle, sans frontières fixes, sans division précises et sans limites³⁵ ». Les modules peuvent se regrouper, se séparer, totalement se reconfigurer, chaque communauté demeure libre de partir à la dérive quelques instants, de flotter, avant de s'ancrer à nouveau.

Dans ce cas encore, un paradoxe s'établit. Alors que Philippe Pelletier, écrivait dans son article «L'île, le pouvoir, la finitude» : «La circonscription spatiale de l'île concrétise l'idée de frontière³⁶», Marc Collins voit en ces villes archipels, la possibilité de rompre avec la notion de frontière. Sans doute, c'est la mobilité, l'évolutivité et la mise en relation des territoires insulaires les uns avec les autres, qui présentent la possibilité de brouiller les frontières et d'échapper aux contraintes du milieu insulaire circonscrit. En effet, la notion d'archipel, en elle-même contrevient au concept de frontière, puisque l'eau, comme frontière physique, n'est plus frontière administrative. A l'opposé d'une barrière, l'eau devient simplement une route, un chemin à parcourir. De même, la mobilité le long des côtes, sous-entend la possibilité d'évoluer d'Etat en Etat, tout en restant sur un même territoire. Voilà qui va à l'encontre de nos schémas mentaux et préconceptions sur la fixité et l'immutabilité des territoires et nations.

Ainsi, Oceanix City constitue véritablement un milieu insulaire oscillant entre monde clos et monde ouvert. Clos dans son

35 Propos de Marc COLLINS CHEN tirés de la conférence *How floating cities could save our civilization*, dans le cadre du Boma France Festival, disponible à l'adresse suivante : <https://www.youtube.com/watch?v=pil-4X2yLc>
36 Philippe PELLETIER, « L'île, le pouvoir, la finitude », *Le temps de l'île*, Marseille, Editions Mucem / Parenthèses, 2019, p. 136

fonctionnement interne, de par son auto-suffisance et son autonomie en terme de ressources, d'énergie et de gestion des déchets, elle se présente, au contraire, ouverte, en terme de relation à autrui et à l'environnement. Ce projet novateur est en effet pensé pour dépasser la notion qu'un territoire est toujours clairement défini, délimité et fixe dans l'espace et le temps. Chaque module de Oceanix City s'ouvre donc à d'autres pour former des systèmes, qui peuvent s'étendre à l'infini.

Par ailleurs, Oceanix City dépeinte, dans un article, de « mythe de l'Atlantide selon Bjarke Ingels³⁷ », stimule réellement tout un imaginaire. En effet, à l'image de l'Atlantide, île mythique de la taille d'un continent, attribuée dans la mythologie à Poséidon, lors du partage du monde et brutalement engloutie lors d'un cataclysme, Bjarke conçoit une utopie marine, une cité idéale sur les mers. Alors que la nature pourvoyait généreusement à tous les besoins des Atlantes, Bjarke imagine, lui, une communauté d'entraide, une société dans laquelle les hommes vivraient en harmonie entre eux et avec l'environnement.

Avec sa civilisation et ses moyens hautement technologiques, on a souvent qualifié Oceanix City : « digne d'un projet de science-fiction³⁸ ». Pourtant, malgré les nombreuses étapes encore nécessaires à la réalisation de ce type de villes, le projet devrait bel et bien voir le jour, avec un prototype envisagé sur l'Est River, à New York. On prévoit ensuite d'installer d'autres cités de ce type, en priorité sur des côtes chaudes, en particulier d'Afrique ou d'Asie et elles pourraient commencer à émerger à la surface des océans d'ici 2040 pour accueillir les premiers réfugiés climatiques.

37 Article *Oceanix City, le mythe de l'Atlantide selon Bjarke Ingels*, disponible à l'adresse : <https://thegoodlife.thegoodhub.com/diaporama/oceanix-city-le-mythe-de-latlantide-selon-bjarke-ingels/>

38 Propos tirés de l'article *Oceanix, un projet de ville flottante pour résister aux catastrophes naturelles*, paru dans le Ouest France du 08/04/2019, disponible à l'adresse : <https://www.ouest-france.fr/environnement/climat/oceanix-un-projet-de-ville-flottante-pour-resister-aux-catastrophes-naturelles-6300856>

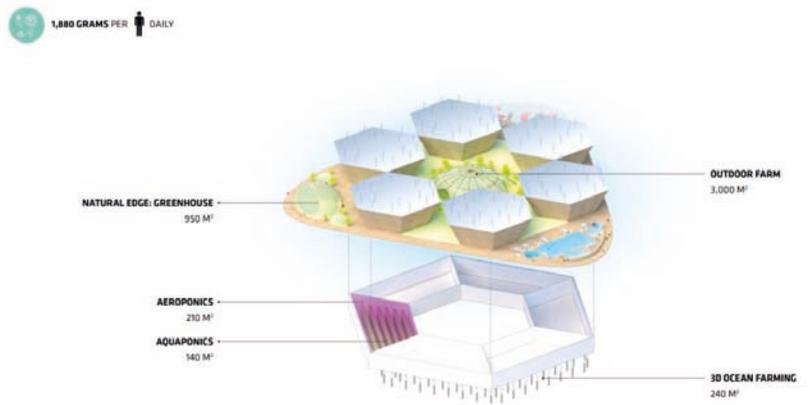


Fig. 19 : BIG, Oceanix City, schéma de la production alimentaire
L'alimentation principalement à base de produits végétaux permettra d'économiser de l'espace ainsi que l'eau et l'énergie. Les produits biologiques seront cultivés dans des systèmes aéroponiques et aquaponiques, complétés par des fermes traditionnelles en plein air et des serres.

600 LITERS PER DAILY (icône d'une personne)

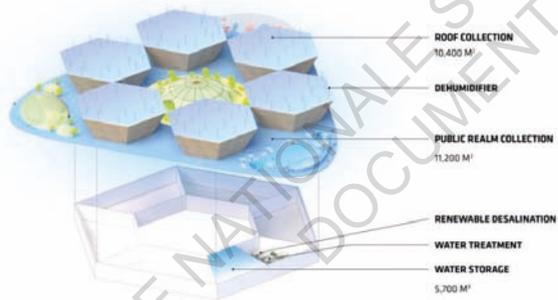


Fig. 20 : BIG, Oceanix City, schéma de l'autonomie en eau potable
Les systèmes de plates-formes collecteront l'eau de la pluie, l'eau de l'air humide ainsi que celle de la mer. Les eaux grises seront, quant à elles, recyclées pour être réutilisées, rien ne sera rejeté dans l'océan.

800 GRAMS PER DAILY (icône d'une personne)

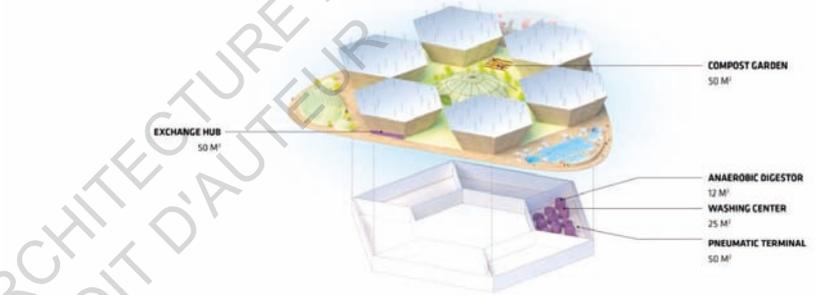


Fig. 21 : BIG, Oceanix City, schéma du système zéro déchet
Les matériaux seront gérés en boucles circulaires pour éviter la création de déchets. Les emballages seront réutilisables. Les produits ménagers seront partagés et réparés au « Exchange hub ». Les déchets alimentaires seront collectés dans des tubes pneumatiques et transformés en énergie et en compost.

30 KWH PER DAILY (icône d'une personne)

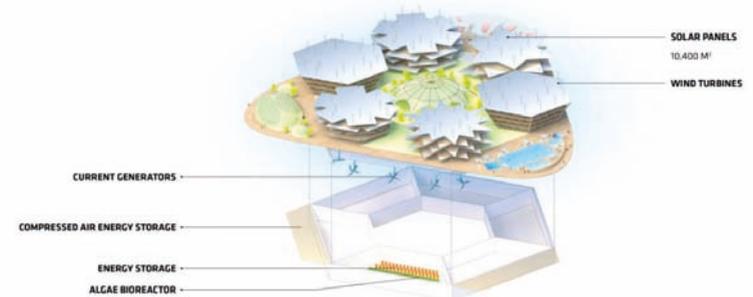
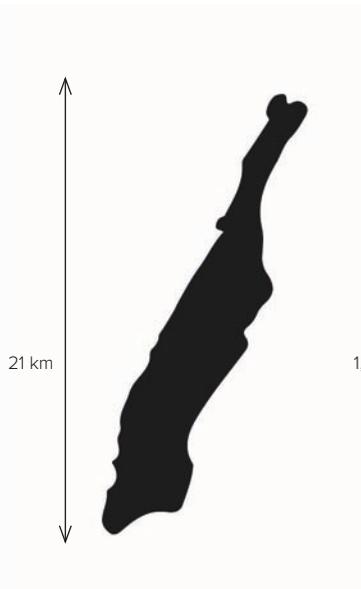
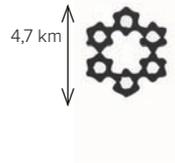


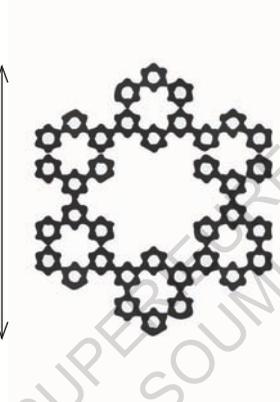
Fig. 22 : BIG, Oceanix City, schéma du système à énergie zéro
Les plates-formes sont conçues pour être efficaces sur le plan énergétique. L'énergie abondante et renouvelable du soleil, du vent, des vagues et du courant est exploitée pour alimenter et refroidir le quartier.



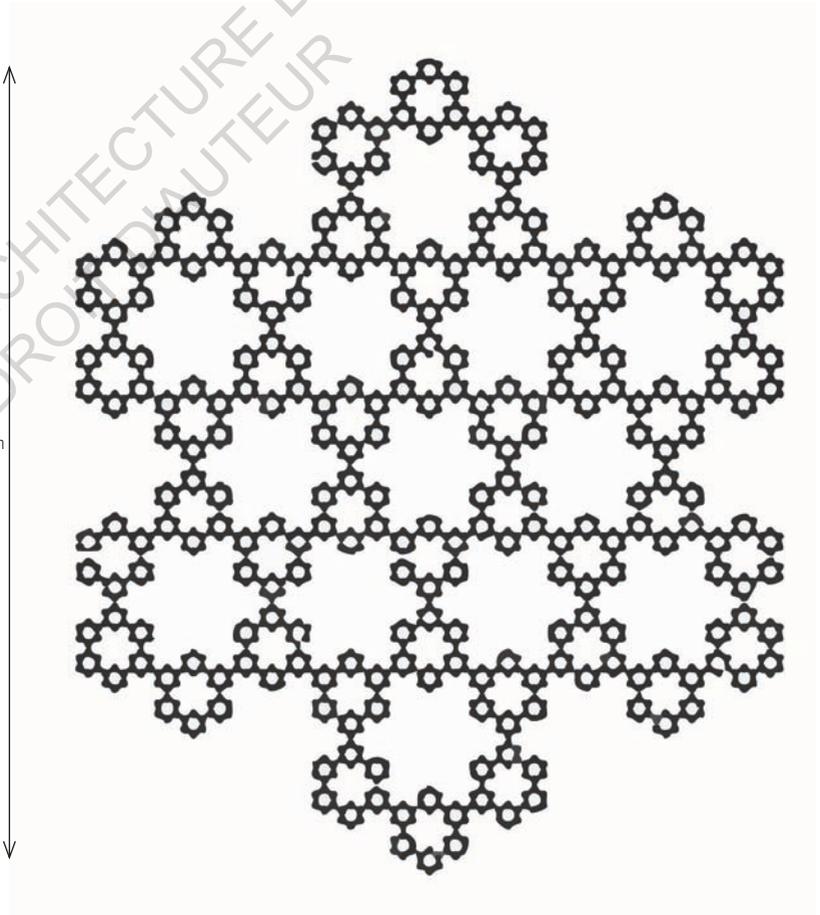
1,3 km



14 km



37 km



Manhattan
1,66 millions d'habitants
5860 hectares

10 000 d'habitants
75 hectares

60 000 d'habitants
450 hectares

360 000 d'habitants
2 700 hectares

2,52 millions d'habitants
18 900 hectares

Fig . 23 : BIG, Oceanix City, possibilité d'une croissance à l'infini

Nom : Rougerie
Prénom : Jacques
Naissance : 11 juillet 1945
Nationalité : Français
Formation : École des beaux-arts de Paris / Institut océanographique de Paris
Profession : Architecte
Agence : Rougerie + Tangram
Activités principales : Réalisation de musées et centres de la mer ainsi que d'habitats sous-marins
Projet majeur : SeaOrbiter, la «Station spatiale internationale» pour l'exploration des océans

Les travaux de Jacques Rougerie

On constate, particulièrement avec le projet de BIG, comment l'émergence de solutions insulaires trouve son origine en la fuite obligée hors de certains territoires. Avec Jules Verne, nous avons abordé la possibilité de fuir, non pas SON territoire mais AVEC son territoire, c'est-à-dire de détacher un bout de monde et de partir à la dérive. Néanmoins, quand cette fuite avec son territoire n'est plus possible alors il faut aller à la recherche de nouveaux espaces à coloniser.

L'œuvre de l'architecte français Jacques Rougerie est notamment axée sur la question de l'avenir de l'humanité. Anticipant les conséquences du changement climatique et de la montée du niveau des mers, son travail s'articule autour de deux nouveaux mondes à coloniser : le monde spatial et le monde marin.

D'abord fasciné par l'espace et l'imaginaire autour de la conquête spatiale, Jacques Rougerie va finalement se passionner pour la mer, notamment à travers les travaux de Jacques Yves Cousteau. Cet officier de la Marine nationale et explorateur océanographe français, qui a diffusé ses aventures marines par le biais de longs-métrages, a bouleversé l'imaginaire populaire et a permis aux hommes des sociétés occidentales, de découvrir l'océan. Les expériences de maisons sous-marines du Commandant Cousteau ont beaucoup inspiré Rougerie, notamment quand ce premier affirmait « Nous n'irons jamais vivre dans les plaines abyssales, par trois ou six mille mètres de profondeur » [mais] « nous pouvons envisager qu'un jour l'humanité colonisera le plateau continental, ce prolongement des continents sous la surface de la mer, entre zéro et deux cent cinquante mètres de profondeur³⁹ ».

Ainsi, Jacques Rougerie va consacrer sa vie à développer son rêve "d'habiter la mer". Dès le début des années 70, il conçoit

39 Dossier Médiathèque « Habiter sous la mer », La Cité de la mer de Cherbourg, mai 2019, p. 7

des projets d'architecture marine et sous-marine, habités par une nouvelle civilisation. En 1974, Il crée ainsi le CAM, le Centre d'architecture de la mer, avec pour objectif de proposer un nouveau modèle social, économique, physiologique et culturel, reposant sur le milieu marin comme environnement.

Convaincu que l'avenir de l'humanité se situe sous les mers, il imagine une civilisation pionnière, celle des Mériens, et il en pose la définition dans son livre, *De vingt mille lieues sous les mers à SeaOrbiter* : « Les Mériens sont des hommes et des femmes qui ont fait le choix de nouer des relations privilégiées avec la mer, basées sur le respect et l'harmonie⁴⁰. » En 2010, il livre la charte des sept grands principes fondateurs de la civilisation mérienne. Le premier est d'ordre Poétique. Le Mérien se nourrit en effet de la beauté de la mer, des sensations et émotions que celle-ci lui procure. Deuxièmement, il est Visionnaire, développant sa créativité et son travail de la mer. Troisièmement, ce colon est aussi Communicateur. Les Mériens doivent non seulement communiquer entre eux mais également avec la biodiversité marine. Le quatrième principe énoncé est celui du Grand Equipage. Rougerie y explique la nécessité, en milieu hostile, de pouvoir compter sur une communauté basée sur l'entraide et insiste sur le rejet total d'une organisation fondée sur l'individualisme. Cinquièmement, cette nouvelle civilisation repose sur l'Héritage marin. Les Mériens doivent appréhender les océans comme un patrimoine à protéger. Rougerie insiste par ailleurs dans le sixième principe sur une civilisation Pionnière. Elle vise à instaurer une nouvelle manière de vivre en harmonie avec la nature en explorant, en innovant et en rivalisant d'ingéniosité afin de cohabiter sans détériorer. Enfin, le Mérien a un rôle de Gardien de son environnement. Il doit défendre la mer contre la pollution, la destruction, les génocides futures, etc.

40 Jacques ROUGERIE, *De vingt mille lieues sous les mers à Sea Orbiter*, Paris, Editions Democratic Books, 2010, 256 p.

La civilisation de la mer, imaginée par l'architecte, propose donc une manière de vivre novatrice, une façon d'interroger les rapports des hommes entre eux et avec la nature. Surtout, elle invite à vivre la mer d'une manière intégrale.

Même si la logique de proximité a conduit Rougerie à se focaliser sur la conquête du milieu marin, dans ses travaux, il a cependant eu aussi la volonté forte d'exploiter le milieu marin pour expérimenter le milieu spatial et en préparer la conquête.

En effet, les deux milieux partagent de nombreux points communs. Dans l'espace, tout d'abord, l'absence de gravité empêche l'homme de marcher correctement, lui procurant la sensation de "flotter". Or la poussée d'Archimède, qui s'exerce sous l'eau, produit, elle aussi, des sensations similaires. L'un et l'autre milieux sont également hostiles et peuvent se révéler fatales pour l'homme, en cas de défaillance du matériel. Le scaphandre et la combinaison spatiale reposent sur une technologie relativement proche, en coupant l'être humain du milieu environnant et en lui permettant de subvenir à ses besoins.

Jacques-Yves Cousteau a lui-même été le premier à initier le rapprochement entre mer et espace avec ses maisons sous-marines Précontinent I, II et III. Les trois structures, la 1^{ère} déposée au large de Marseille à 12 mètres de profondeur, la 2^{ème} dans la Mer Rouge et la 3^{ème} à Nice, ont permis à des océanographes de réaliser des tâches sous l'eau, sur de longues périodes et donc de tester leurs capacités physiques et psychologiques. La Marine des Etats-Unis a ensuite repris cette recherche avec le programme SEALAB pour étudier le travail et l'habitat sous-marin. L'objectif était d'expérimenter en espace clos et autonome pour prouver la viabilité de la plongée en saturation et la capacité humaine à vivre en isolement pendant de longues périodes de temps.

En 1964, la première expérience a eu lieu au large des Bermudes. Quatre plongeurs devaient rester immergés pendant trois semaines à 59 mètres de profondeur. L'expérience a néanmoins dû être interrompue après onze jours car une tempête tropicale menaçait. Sealab I a identifié des anomalies avec l'humidité élevée, le contrôle de la température mais aussi la communication verbale dans l'atmosphère d'hélium. L'année suivante, a été lancé Sealab II, dans le canyon de La Jolla, à proximité du ponton du centre océanographique, Scripps Institution, à une profondeur de 62 mètres. Plusieurs équipes scientifiques de trois se sont succédé dans la cabine pour tester les effets psychologiques de la vie en milieu sous-marin, ainsi que des nouveaux outils, des méthodes de récupération et un nouveau type de combinaison étanche chauffée électriquement. Les aquanautes y sont tous restés entre 15 et 30 jours. Sealab III démarre en 1969 mais, à 90 mètres de profondeur au large de l'île San Clemente, on décèle dans l'habitat une fuite d'hélium, provoquée par un joint en néoprène de mauvaise taille. Un des quatre plongeurs en charge de la réparation décède. En cause, le manque de baralyme, un des composants nécessaires à l'élimination du dioxyde de carbone. La tragédie marque alors l'arrêt final du programme expérimental sous-marin SEALAB.

Trois décennies après, en 2001, la NASA lance le programme Neemo (NASA Extreme Environment Mission Operations), inspiré du programme SEALAB. Développé par l'américain Bill Todd, le programme prépare à la conquête spatiale en se reposant sur les similitudes existantes entre l'espace et la mer et les sensations qui en découlent. Il s'agit d'isoler, sous la mer, un équipage dans un milieu clos et d'étudier ses comportements et ses réactions dans des conditions similaires à celles qu'il rencontrerait à bord d'un vaisseau spatial, éloigné et coupé de la Terre. Ainsi la figure de l'île sous-marine est exploitée pour tester les tensions physiologiques et psychologiques supportables par les êtres

humains dans une forme d'île dans l'espace.

Les expériences sont menées dans le laboratoire sous-marin, Aquarius, immergé à près de 15 mètres de profondeur, au large de Key Largo en Floride. Rougerie participe d'ailleurs au programme d'entraînement Neemo de la NASA. Fasciné, il va ensuite imaginer un observatoire et une maison sous-marine, spécifiquement dédiés à l'entraînement des astronautes. Si son projet n'a pas abouti, il était prévu que cette structure, appelée Station Seaspaces, remplace à terme le laboratoire Aquarius et accueille des astronautes pour des durées allant jusqu'à six mois, à des profondeurs comprises entre 12 et 100 mètres.

Quelques années plus tard, Rougerie et son équipe reviennent cependant avec le nouveau projet du Seaorbiter, un "vaisseau d'exploration des océans" aussi qualifié de "station océanique internationale", incarnation ultime de la combinaison de conquête marine et spatiale. Avec une partie émergée de 27 mètres et une partie immergée de 31 mètres, l'architecte explique que Seaorbiter constitue « Une station internationale habitée, dérivant à travers les océans de la planète, dans l'esprit des grandes expéditions de notre temps et permettant à des scientifiques d'horizons variés de vivre en complète autonomie pendant plusieurs mois⁴¹ ». La station prend donc la forme d'une île mobile, isolée, indépendante et autonome. Son équipage pourra en effet vivre sous l'eau pendant de très longues périodes pour réaliser des observations continues du monde sous-marin et effectuer des programmes de recherche scientifique sur le comportement humain en milieu subaquatique. Seaorbiter vise, en outre, d'autres objectifs. C'est aussi un laboratoire pour l'accueil ponctuel de spatonautes. Grâce à un module pressurisé, servant de simulateur spatial, on conduit sur ceux-ci des tests de conditions de vie en milieu extrême, sachant que les conditions d'apesanteur sont relativement analogues avec celles en monde

41 Jacques ROUGERIE, *De vingt mille lieues sous les mers à Sea Orbiter*, Paris, Editions Democratic Books, 2010, 256 p.

marin. La structure rend possible l'entraînement opérationnel des astronautes, favorise l'étude de certains aspects scientifiques, attachés à l'observation de la Terre et aide au développement de technologies de design et de recyclage. L'agence spatiale européenne est d'ailleurs partenaire du projet depuis 2013 et celui-ci a également attiré l'attention de la NASA dans le cadre du programme NEEMO.

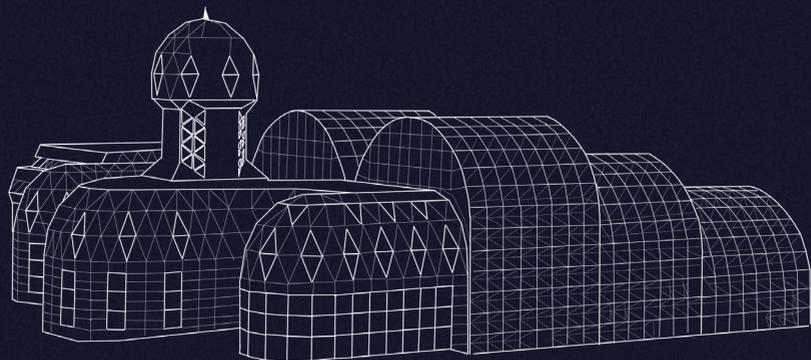
Ainsi, on constate que les milieux de la mer et de l'espace sont de plus en plus intimement liés. Les deux environnements offrent une issue de secours pour l'humanité. Plus accessible, la mer se révèle un outil pour approcher l'espace. Des milieux clos, marins ou sous-marins, sur le modèle d'espaces insulaires, sont alors conçus comme laboratoires d'expérimentations pour anticiper la colonisation de l'espace ou d'autres planètes. Ces expérimentations sont nécessaires pour l'Homme. En effet, Jacques Rougerie souligne que les difficultés à l'implantation humaine en milieu insulaire, que ce soit de manière littérale sur les mers, ou dans l'espace, « ne sont pas uniquement d'ordre technique, [mais elles] sont surtout d'ordre physiologique et psychologique. Quiconque a vécu quelque temps sur un bateau [comparable à une île, de par son éloignement et son isolement] sait qu'il convient de se plier à la discipline à bord, que la vie peut apparaître ô combien précaire face aux éléments. Chacun est responsable de soi-même et en même temps tributaire des autres. Il est essentiel de s'accommoder à cette vie en communauté dans un espace réduit et confiné sans échappatoire. Il est indispensable de rejeter une organisation fondée sur l'individualisme⁴² ». Nous l'avons noté, l'île constitue donc une rupture certes physique, mais aussi et surtout, psychologique, celle-ci faisant émerger la notion d'iléité. Dans un milieu contraint, les communautés insulaires doivent alors développer un mode de fonctionnement spécifique.

42 Jacques ROUGERIE, « C'est de l'eau et des océans que naîtra le destin des civilisations à venir », *Et vogue l'architecture ! (Mini Maousse 8)*, Paris, Editions Alternatives, 2021, p. 43

Si l'être humain en arrive à devoir se détacher de la Terre, tel que le prédit Jacques Rougerie, il est alors envisageable qu'apparaissent des civilisations insulaires de Mériens et de Spaciens.



Fig . 24 : Jacques ROUGERIE, image de synthèse du projet SeaOrbiter, 2010



Nom : Biosphère II
Fondateur : Space Biosphere Ventures
Fixe ou Mobile : Fixe
Localisation : Oracle, Arizona
Période : Septembre 1991 à Septembre 1993
Statut : Structure réelle toujours existante mais qui n'a plus sa fonction initiale
Superficie : 12 700 m²
Mode constructif : Dôme scellé en verre
Nombre de résidents : 8 biosphériens

3. Etudier la colonisation de nouvelles planètes

Biosphère II

Le fondement de Biosphère II repose sur l'idée d'une vie en monde clos, afin d'anticiper la colonisation de l'espace. Il s'agit de la création d'un espace en totale autonomie, sur le modèle de la Terre, afin d'expérimenter et d'étudier comment la vie évolue dans ce type d'univers fermé. Le film *Spaceship Earth*, réalisé par Matt Wolf, retrace l'histoire de la mission, lancée en 1991, au cours de laquelle huit biosphériens ont été envoyés dans cet écosystème artificiel. L'objectif est double : mieux comprendre la vie sur Terre pour apporter des solutions aux problèmes environnementaux et préparer l'humanité pour la colonisation de l'espace. Le territoire artificiel créé n'est certes pas mobile mais il est conçu pour anticiper la nécessaire mobilité de l'humanité.

1 - Mount Analogue

A vrai dire, la genèse du projet Biosphère II remonte à 25 ans plus tôt, après la rencontre, à San Francisco, de plusieurs individus, qui fondent une communauté, inspirée du roman inachevé de René Daumal, *Le Mont Analogue*.

Le Mont Analogue relate l'aventure d'un groupe d'amis, partant à la découverte d'une montagne mystérieuse et quasi invisible, sur une île indécélable, en plein milieu du Pacifique. Ce mont, le point le plus élevé sur Terre, et inaccessible au commun des mortels, revêt une haute valeur symbolique. Il serait le lieu dans lequel on peut communiquer avec l'au-delà, et correspondrait à la somme

des montagnes dans les traditions et religions anciennes : le Sinaï, le Meru ou encore l'Olympe. Ainsi, l'ascension de ce mont représente en réalité une quête et une élévation spirituelle.

Le documentariste Matt Wolf affirme qu'il voit en l'histoire de la communauté et du projet de Biosphère II, une véritable transposition du roman de René Daumal : « la création d'un monde qui n'existe sur aucune carte, l'utopie collective, l'esprit de conquête, la fin brutale, tout y est, ou presque⁴³ ». Patti Smith, dans sa préface d'une édition du roman, déclare d'ailleurs que ce roman a exercé une vraie fascination sur la contre-culture américaine des "radical sixties".

Or, c'est bel et bien à cette époque là, au cœur du mouvement de contre-culture que naît la communauté, inspirée par le roman de Daumal. A sa tête, John Allen. L'homme affirme qu'il était «fondamentalement intéressé par la notion de transformation⁴⁴». Les membres du groupe s'organisent alors autour de différents projets, en commençant par le théâtre. Ils fondent la troupe, "Théâtre de tous les Possibles" (Theatre of All Possibilities). Itinérante, celle-ci va alors travailler avec des collaborateurs dans différents domaines, de la science, à l'histoire, à la technologie et l'écologie. Elle va aussi fonder le Institute of Ecotechnics, un organisme prônant le développement de l'écotechnologie.

2 - Synergia Ranch

De même, en 1969, la troupe construit le Synergia Ranch, un écovillage situé dans le comté de Santa Fe, au Nouveau-Mexique, dont l'objectif est d'apprendre la vie en autarcie et autonomie. Pour fonder leur communauté, les membres du "Théâtre de tous les Possibles" se sont inspirés des préceptes du visionnaire architecte Buckminster Fuller et de son ouvrage *Operating Manual*

43 Propos de Matt WOLF tirés de l'article « Le Mont Analogue », un puits de science et de prescience, paru dans Le Monde, le 14 août 2021, disponible à l'adresse : https://www.lemonde.fr/series-d-ete/article/2021/08/14/le-mont-analogue-un-puits-de-science-et-de-prescience_6091435_3451060.html

44 Propos de John Allen, tirés du film-documentaire *Spaceship Earth* réalisés par Matt Wolf, 115min

for *Spaceship Earth*. Si l'expression "Spaceship Earth" remonte aux alentours de 1880, c'est bien Fuller qui l'a popularisée, après la publication de son livre en 1969. Cette tournure définit notre planète comme un vaisseau spatial naviguant dans l'espace. Or, notant l'absence de manuel d'utilisation pour aider les Terriens à gérer ce vaisseau, Fuller propose ses réflexions et dispense ses conseils pour aider à la compréhension, la gestion et la préservation de ce vaisseau dont les quantités de ressources sont non renouvelables.

Il assimile ainsi véritablement la Terre à un système insulaire, un espace fini, clos et clairement délimité. Comme de nombreux adeptes du modèle insulaire, il émet dans son ouvrage une critique du concept de nations souveraines, exerçant un contrôle sur les ressources de la planète et ses réseaux de distribution. Il objecte contre ce système obsolète et illogique et propose de nouveaux modes de fonctionnement basés, notamment, sur l'utilisation de ressources et d'énergies renouvelables.

Fuller a également largement contribué au développement et à la popularisation de la synergétique, une science interdisciplinaire expliquant la transformation et l'auto-organisation de modèles et de structures, dans des systèmes ouverts, loin de l'équilibre thermodynamique.

Il semble évident que le nom "Synergia Ranch" fasse référence aux idées de Fuller. D'ailleurs, les membres de la communauté ont auto-construit, sur le Ranch, un dôme géodésique, symbolisant l'unité, d'après le modèle développé par Fuller. Ils visent à vivre en connexion avec la nature et à parvenir à l'auto-suffisance alimentaire. John Allen commente cette expérience comme « la première étape de l'apprentissage de la durabilité⁴⁵ ».

Cette communauté apporte un exemple type de la contre-

45 Ibid

culture des années soixante l'époque. Du reste, Synergia Ranch fonctionne toujours actuellement, comme centre de retraite et d'ateliers privés.

A la fin des années 70, l'entrepreneur et philanthrope, Ed Bass, va régulièrement rendre visite au Synergia Ranch. Ce milliardaire texan va travailler en collaboration avec le "Théâtre de tous les Possibles" et devenir un des directeurs de l'Institute of Ecotechnics. En effet, séduit par l'énergie du groupe, il souhaite financer leurs projets de constructions écologiques.

3 - Le projet Biosphère II

Tout en poursuivant ses tournées dans l'optique de « comprendre le monde de manière expérimentale⁴⁶ », à partir de 1981, la troupe du "Théâtre de tous les Possibles" commence à assister à nombreuses conférences sur les écosystèmes et biomes de notre planète.

Le début des années 80, marque la nécessité d'agir face à la crise écologique qui s'amorce. Phil Hawes, l'architecte de la communauté exprime alors l'idée de créer « un mini-monde clos⁴⁷ », une biosphère artificielle, dont l'un des scientifiques du groupe donne la définition suivante : « un système virtuellement clos avec des plantes, animaux et une atmosphère à l'intérieur⁴⁸ ». Le projet développé, nommé Biosphère II, doit préfigurer les biosphères extraterrestres. En effet, l'objectif est de s'appliquer à la création artificielle d'une biosphère afin d'anticiper la vie future dans l'espace. Son coût, estimé à 200 millions de dollars, est financé par Ed Bass. Il considère Biosphère II un bijou de technologie, susceptible d'être breveté et commercialisé dans l'avenir, lorsque la colonisation de l'espace occupera tous les esprits. La société Space Biosphere Ventures (SBV) est alors

46 Propos de John Allen, tirés du film-documentaire *Spaceship Earth* réalisés par Matt Wolf, 115min

47 Propos de Phil Hawes, tirés du film-documentaire *Spaceship Earth* réalisés par Matt Wolf, 115min

48 Propos d'un des scientifiques du projet Biosphère II, tirés du film-documentaire *Spaceship Earth* réalisés par Matt Wolf, 115min

créée pour la réalisation de Biosphère II. Elle est dirigée par Allen. La construction de cette planète Terre à échelle réduite démarre en 1986 dans une zone désertique de l'Arizona.

Au bout de quatre années, un prototype de Biosphère II est créé. On y effectue alors des tests et des entretiens pour sélectionner les huit biosphériens qui iront ensuite habiter l'écosystème artificiel. John Allen explique : « Nous recherchons des libres-penseurs⁴⁹. » Les biosphériens sélectionnés sont ensuite envoyés à travers le monde pour y récupérer différentes espèces, visant à recréer plusieurs biomes de notre planète. A l'instar de l'Arche de Noé, Biosphère II s'apparente à un vaisseau destiné à recueillir et à sauver la biodiversité terrestre.

Le propos étant la création d'un espace tout à fait auto-suffisant, celui-ci doit être parfaitement hermétique et isolé de son environnement. Ainsi, Biosphère II est isolée du sol par une double couche de béton, séparée par une couche d'acier inoxydable. Sur ce socle, 30 000 tonnes de terre sont déposées. La sphère est par ailleurs isolée de l'atmosphère terrestre par une structure en verre, constituée de 6 500 fenêtres « trente fois plus étanches que les parois d'une navette spatiale⁵⁰ » selon leurs concepteurs. Pour éliminer le risque d'explosion de Biosphère II, afférent à la dilatation de l'air par la chaleur, la serre est reliée à deux chambres de décompression, dont une absorbe et restitue à volonté l'atmosphère excédentaire. La serre, longue de 154 mètres, large de 110 mètres, sur une hauteur maximale de 26 mètres, est composée de huit biomes. Ceux-ci reproduisent différents milieux existant sur Terre. Chacun des biomes occupe une aire de plus de 500m². L'ensemble constitue le plus grand système écologique jamais construit.

Au total 3800 espèces sont installées dans les huit mésocosmes recréés, qui sont :

49 Propos de John Allen, tirés du film-documentaire *Spaceship Earth* réalisés par Matt Wolf, 115min

50 Propos tirés de l'article *Mal de l'air dans la Biosphère*, paru dans le Libération du 14 août 2009, disponible à l'adresse : https://www.liberation.fr/culture/2009/08/14/mal-de-l-air-dans-la-biosphere_575915/

- La forêt tropicale humide
- Le désert
- La savane arbustive épineuse
- La savane
- Le marais
- La mangrove
- L'océan et son récif coralien
- Un terrain agricole

Une zone de culture intensive de 2 200m² est également prévue pour que les biosphériens produisent leur nourriture basée sur une cinquantaine d'espèces végétales, auxquelles s'ajoutent aussi plusieurs espèces animales. Un espace habitat accueille les laboratoires et les appartements des bionautes tandis qu'en sous-sol, se trouvent les installations techniques. De l'eau chaude et froide circule à travers un réseau de tuyaux indépendant et l'énergie électrique est fournie par une centrale au gaz naturel.

4 - Déroulé de la mission

La mission est lancée en septembre 1991 et doit durer deux ans. L'équipe est constituée de huit scientifiques, médecins et chercheurs. Cette mission est vue comme une réelle expédition. Comme s'il s'agissait d'aller conquérir une autre planète, le vocabulaire biosphérien s'apparente véritablement à celui de la conquête spatiale.

Les biosphériens doivent ainsi vivre en complète autarcie. Ils doivent produire leur propre nourriture. Aucun apport extérieur, à l'exception de la lumière du soleil, ne doit avoir lieu. La pluie est artificielle tandis que l'autarcie alimentaire est assurée par des cultures. Le régime est hypocalorique, au début avec 1800



Fig . 25 : Photographie de groupe des huit biosphériens

calories et jusqu'à 2200 calories par la suite.

64 projets de recherche sont menés en simultané. Biosphère II représente un vaste laboratoire dont il faut étudier les cycles et tirer des leçons. Les biosphériens relatent leurs expériences à l'extérieur en communiquant par téléphone et échangent par le même moyen sur les questions psychologiques.

Alors que la mission a débuté comme prévu, une des biosphériennes, blessée au doigt est bientôt obligée de sortir pour être soignée, avant de rentrer à nouveau. L'incident va contribuer à décrédibiliser Biosphère II, car à son retour dans la structure, elle rapporte de l'extérieur un sac rempli de différents produits. Autre inquiétude majeure, les analyses montrent que le niveau d'oxygène diminue de façon significative, de 0,5 % par mois. Parallèlement, le niveau de dioxyde de carbone, grimpe, même s'il est en partie absorbé par la base bétonnée du dôme. À un certain point, le taux d'oxygène est néanmoins tellement descendu, que les membres de l'équipe souffrent de troubles respiratoires et que les récoltes deviennent également moins productives. Des tensions entre les membres s'installent alors. Plusieurs mois passent avant d'arriver à établir la cause de la diminution en oxygène. Cependant, le problème ne peut être résolu : l'excès de matières organiques contenues dans le sol de la serre, pour le fertiliser, a fortement favorisé le développement de bactéries très avides d'oxygène. Il est inenvisageable de renouveler la terre de la biosphère à moins d'arrêter toute l'expérimentation. Après 13 mois de mission, le niveau d'oxygène de l'air tombe à 14 %, soit celui d'une altitude de 4000 m. Il est alors décidé d'injecter 23 tonnes d'oxygène de l'extérieur, à l'intérieur du dôme. Des capteurs de gaz carbonique sont installés tandis que les bionautes reçoivent aussi de la nourriture supplémentaire en catimini car ils sont dénutris.

Si l'apport d'oxygène génère un nouveau souffle d'énergie à l'intérieur de la biosphère et permet à la mission d'aboutir, le 26 septembre 1993, il va aussi totalement invalider le projet expérimental. Selon les scientifiques, celui était « autonome mais pas autosuffisant⁵¹ » ; l'enthousiasme du début va alors céder la place à une critique médiatique virulente, au vu du coût et de l'inutilité d'une telle expérience.

5 - Postérité

Une deuxième mission est malgré tout lancée en mars 1994 mais, après des désaccords managériaux, le mécène de Biosphère II, Ed Bass écarte John Allen et ses acolytes du programme expérimental. Le milliardaire souhaite en effet rentabiliser son investissement en vendant à la NASA les résultats des expériences. Il prévoit un changement d'orientation du projet ; qu'il ne soit plus axé vers "la recherche sur l'exploration et la colonisation de l'espace", mais réorienté sur "la pollution et le réchauffement climatique". Steve Bannon en est nommé nouveau directeur de recherche. Deux fidèles de John Allen, tentent alors de saboter les expériences en cours, en ouvrant une porte de la biosphère, y introduisant ainsi de l'air extérieur. Cette crise présage la fin anticipée du programme. La société SBV finit par se dissoudre et la deuxième mission est stoppée avant son terme.

En 1995, Biosphère II passe sous la gouvernance de l'Université Columbia. Utilisée comme centre de recherche jusqu'en 2003, la bulle revient alors sous la gestion des anciens propriétaires. En 2007, le site est finalement vendu à la société Ranching & Development, laquelle prévoit d'adjoindre un vaste programme immobilier à la structure. L'Université d'Arizona assure cependant qu'elle continuera à exploiter celle-ci comme laboratoire pour l'étude des changements climatiques.

⁵¹ Propos tirés du film-documentaire *Spaceship Earth* réalisés par Matt Wolf, 115min

6 - Critiques, réactions médiatiques et enseignements

Dans l'article *Mal de l'air de la Biosphère*, paru dans l'édition de Libération du 14 août 2009, on peut lire : « Et si l'homme, autant que le Dieu de la Bible, avait le pouvoir de créer à son tour une nouvelle Terre et ses merveilles ? S'il pouvait façonner à sa guise un mini-océan de 3,5 millions de litres d'eau salée, recréer un désert de sable, donner vie à une micro-forêt équatoriale... Le tout cohabitant en parfaite harmonie dans un espace qui pourrait se parcourir en quelques minutes. Une création de toutes pièces, non pas en sept jours, mais en infiniment moins de temps qu'il fallut, par exemple, pour édifier les cathédrales... Et si cette vraie Terre en miniature surgissait au milieu du désert, durerait au moins cent ans et œuvrerait au bien de l'humanité ? Il y ferait bon vivre pour y subsister en totale autonomie. Un nouvel Eden en somme édifié par la grâce des levées de fonds et des dernières avancées technologiques surgissant devant les yeux du monde ébahi⁵². »

Cet extrait, faisant référence Biosphère II, équivaut à la description d'une île ou, en tout cas, celle d'une figure insulaire. En fait, dans l'article, on retrouve les figures de l'île, développées en première partie :

Tout d'abord, l'île comme origine. Selon ses concepteurs, une structure, telle que la Biosphère II, servirait de berceau pour une nouvelle forme d'humanité. Ayant recueilli de nombreuses espèces de notre planète, elle est alors à même de fournir le lieu originel de colonisation d'autres planètes, c'est-à-dire qu'elle accueillerait à la fois les survivants de la Terre et les premiers résidents des nouvelles planètes.

Comme les jardins perses évoqués précédemment, Biosphère II est aussi une oasis de verdure dans le désert et elle incarne un

⁵² Article *Mal de l'air dans la Biosphère*, paru dans le Libération du 14 août 2009, disponible à l'adresse : https://www.liberation.fr/culture/2009/08/14/mal-de-l-air-dans-la-biosphere_575915/

nouvel Eden, à la manière des îles depuis l'Antiquité.

De plus, sa nature de microcosme, recreation à échelle réduite de la Terre, sous-entend un espace circonscrit, délimité, dont on peut aisément faire le tour. Espace de vie « sous cloche », Biosphère II s'apparente donc bien à un laboratoire pour la compréhension et l'analyse le monde.

Néanmoins la fonction expérimentale de la mission a fortement fait débat. La critique a même catalogué le projet, immédiatement très médiatisé, de « divertissement écologique ». Après l'incapacité de Biosphère II à s'auto-suffire, la finalité de la mission s'est révélée ambiguë et l'absence de résultats scientifiques probants, mêmes mineurs, a provoqué des démissions en chaîne au sein du comité scientifique soutenant l'opération. A ce stade, le terme d'aventure a remplacé celui l'expérience scientifique, dans les médias. Le quotidien, Times, titrera même « mascarade New Age à 150 millions de dollars, maquillée en projet scientifique⁵³ ».

Même si la mission a largement été vue comme un échec, il faut souligner que l'expérience d'un tel monde clos, a accéléré les apprentissages et fait progresser les recherches. Le projet dans le domaine du recyclage de l'air, n'a certes pas été convainquant mais les essais ont toutefois démontré la complexité de maîtriser un écosystème. Interviewée, dans le cadre de l'enquête de Libération, *Mal de l'air dans la Biosphère*, la biosphérienne, Jane Poynter, a d'ailleurs nié l'échec de la mission. « Il est hors de question d'envisager Biosphère II comme un échec, c'était un projet scientifique et on apprend toujours de la science. La science expérimente, elle n'échoue pas⁵⁴ ».

L'expérience de Biosphère II a en effet mis en exergue la difficulté de vivre en monde clos. Les contraintes techniques, physiques, physiologiques et psychologiques y sont extrêmement fortes.

⁵³ Ibid

⁵⁴ Propos de Jane Poynter tirés de l'article *Mal de l'air dans la Biosphère*

De ce fait, les îles nécessitent d'arriver à un juste équilibre entre ouverture et fermeture. L'ouverture, par exemple pour que l'île soit intégrée dans les processus de mondialisation, d'import et d'export, mais faisant en sorte que cette première reste contenue de façon à éviter les suppressions qui engendreraient la fragilisation du milieu.

On peut également qualifier Biosphère II d'expérience ou de figure militante. Comme c'était le cas pour Giorgio Rossa en Italie, rappelons que c'est le projet d'un groupe issu des "radical sixties" et que celui-ci s'est engagé pour le climat. Son désir profond de changement a conduit le groupe à développer de modes de vie et de consommation alternatifs. Notons, toutefois, que la communauté à l'origine de Biosphère II, s'est parfois taillée une réputation sectaire et que ses membres ont été qualifiés de fanatiques. D'ailleurs, John Allen est qualifié de « gourou synergiste⁵⁵ » ou de « gourou tyrannique⁵⁶ », ayant imaginé « une fumeuses utopie survivaliste⁵⁷ » ou « un délire techno-écolo⁵⁸ » dans l'article *Mal de l'air dans la Biosphère*.

Alors Biosphère II était-il un projet engagé pour le climat ou une utopie survivaliste ? La question n'est pas tranchée mais la mission a assurément contribué à faire avancer la science dans le domaine des écosystèmes clos artificiels.

Pour terminer, revenons sur l'origine de ce projet, *Le Mont Analogue*. Nous avons analysé qu'encore une fois, c'est une fiction insulaire, faisant le récit d'un lieu absent de toute carte, qui a nourri la création de Biosphère II. Cet exemple permet de soutenir l'argumentation que tout projet insulaire naît d'un mythe, d'une légende, d'une fiction, lesquels génèrent un imaginaire très fort en l'être humain.

55 Article *Mal de l'air dans la Biosphère*, paru dans le Libération du 14 août 2009, disponible à l'adresse : https://www.liberation.fr/culture/2009/08/14/mal-de-l-air-dans-la-biosphere_575915/

56 ibid

57 ibid

58 ibid

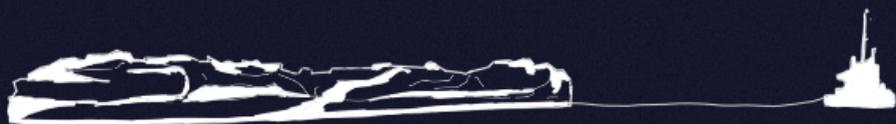
Dans l'article de Libération, référencé ci-dessus, le journaliste interroge néanmoins les limites assignées à l'Homme, à la manière de Jules Verne : Est-il du ressort de l'Homme de créer un monde de toute pièce ? Le journaliste propose sa réponse à la question : ce « véridique scénario de science-fiction pour production à 200 millions de dollars⁵⁹ » ne pouvait que « tourner au film catastrophe⁶⁰ ». De l'espace merveilleux, à l'espace maudit, la frontière se révèle encore une fois très étroite.

59 ibid

60 ibid



Fig . 26 : Photographie de l'ensemble de la structure de Biosphère II, Oracle, Arizona



Nom : Nowhere Island
Fondateur : Alex Hartley
Fixe ou Mobile : Mobile
Localisation : de Svalbard, Norvège
jusqu'au Sud-Ouest de l'Angleterre, pour
finir à Bristol
Période : De Septembre 2011 à
Septembre 2012
Statut : Micro-nation insulaire aujourd'hui
éclatée parmi ses citoyens
Superficie : Environ 7 000m²
Mode constructif : Île réelle révélée par
la fonte d'un glacier
Nombre de résidents : 23 003 citoyens
non résidents

4. Questionner les notions de souveraineté et de nations

Nowhereisland

Comme dernière utopie concrète, réexploitant la figure de l'île, il nous importe d'examiner le projet Nowhereisland, œuvre d'art, dirigée par l'artiste Alex Hartley et produite par l'organisation artistique Situations, basée à Bristol. Elle a été financée par « Arts Council England » et développée dans le cadre de l'Olympiade culturelle de Londres en 2012.

L'œuvre, qui prend la forme d'une nation insulaire flottante, est pertinente à notre étude, car elle questionne les notions de souveraineté et de nation, lesquelles nous l'avons observé, reviennent très régulièrement quand on étudie les systèmes clos et insulaires.

Le projet Nowhereisland a débuté en 2004 quand Alex Hartley découvre une nouvelle île, de la taille approximative d'un terrain de football, révélée par la fonte d'un glacier sur la péninsule de Svalbard en Norvège. Sept ans plus tard, l'artiste, accompagné par un groupe de seize « penseurs » : artistes, écrivains, étudiants, chercheurs, retourne sur place en expédition. Après avoir obtenu l'accord du gouverneur local, il remorque l'île dans les eaux internationales où elle est déclarée nouvelle nation. Elle est nommée Nowhereisland et cabotée tout autour des côtes sud-ouest de l'Angleterre durant les Jeux Olympiques de 2012. La fin de son voyage, à Bristol, le 9 septembre 2012, coïncide avec la clôture de l'évènement.



Fig . 27 : Nyskjaeret, the origins of Nowhereisland in the High Arctic.
Photographie : Max McClure.

Une telle œuvre propose donc, en premier lieu, une sensibilisation culturelle au réchauffement climatique.

De plus, le projet vise à examiner le principe de démocratie et à réimaginer le portrait d'une nation sans frontières. Hartley explique que l'île « cherche à redéfinir ce qu'une nation peut être. Nowhereisland incarne le potentiel mondial d'une nouvelle nation sans frontières, qui offre la citoyenneté à tous ; un espace dans lequel tous sont les bienvenus et dans lequel tous ont le droit d'être entendus⁶¹. » L'auteur, Simon Anholt, accompagnateur de l'expédition, définit, quant à lui, Nowhereisland comme un « No man's land⁶² », un espace pour échapper aux états souverains, « a non-country place⁶³ ». Comme Fiona Meadows, écrivant à propos des îles : « De ce lieu on peut observer, s'observer, interroger et s'interroger d'une manière neutre et anthropologique⁶⁴ », ou encore l'anthropologue, Margaret Mead, laquelle considérait qu'on devait s'éloigner de sa propre culture pour porter un regard plus neutre sur le monde, Simon Anholt estime que Nowhereisland est un lieu en dehors du monde, où on peut s'extraire du monde et prendre du recul pour mieux le regarder. Ainsi, il met véritablement en avant la figure de l'île comme lieu d'observation et d'expérimentation.

Nowhereisland apparaît, certes, comme un espace physique clairement délimité, mais il contredit les conventions, car l'île s'étend bien au-delà de ses frontières. Elle s'élargit par sa vaste communauté, ses citoyens de 135 pays différents, qui débattent autour de la notion de nation. De plus, si l'île est isolée dans son existence, son ambassade, un musée mobile, transportant avec lui les histoires de ses origines, l'expose à la vue de tous. Par ailleurs, le nom de l'île, en lui-même exprime le caractère dual de ce morceau de territoire. La manière dont on l'écrit, rend en effet possible deux interprétations :

61 Propos de Alex HARTLEY tirés de son article *Nowhere Island is a New Nation on a Newly Discovered Island*, Just for the Olympics, issu de son site internet aujourd'hui disparu.

62 Propos de Simon ANHOLT, tirés de la vidéo *Nowhereisland – the Artic origin*, réalisée par David Bickerstaff en 2011-2012 pour Situations, disponible à l'adresse : https://www.youtube.com/watch?v=iaVEiwfbK_0

63 Ibid

64 Propos de Fiona MEADOWS tirés de l'article *Mini Maousse 8 – Concours de microarchitecture*, disponible à l'adresse : <https://www.citedelarchitecture.fr/fr/minimaousse/article/mini-maousse-8-concours-de-microarchitecture-theme-du-concours>

Nowhere Island d'une part, soit « l'île de nulle part » et Nowhere is land, d'autre part, signifiant « la terre n'est nulle part ». Cette double définition exprime ainsi les enjeux de l'œuvre : Remettre en cause la notion de nation et de territoire, en créant une île qui n'appartient à personne, qui ne dépend d'aucune nation et qui est en perpétuel mouvement.

Un espace neutre comme Nowhereisland pourrait, selon Simon Anholt, fournir une plateforme pour une nouvelle génération de multilatéralisme⁶⁵. Il considère qu'un tel lieu serait particulièrement propice à des séminaires sur les questions de géopolitique internationale. C'est un débat qui a, d'ores et déjà, émergé durant l'expédition des seize voyageurs, invités à réfléchir sur quelles valeurs construire une nouvelle nation, en particulier, compte tenu de l'inaptitude actuelle des Etats-nations à résoudre les défis mondiaux majeurs. Par ailleurs, chaque semaine, Nowhereisland accueillait également un "resident thinker" (résident penseur), qui détaché du monde, explorait d'autres manières de façonner notre société et ensuite relayait ses propositions.

Le projet, malgré ses enjeux sociaux, politiques et écologiques forts, a cependant reçu de nombreuses critiques négatives de la presse, le qualifiant, par exemple d'"absurde", au vu du coût et de l'impact écologique afférents au transport de l'île et des participants. Néanmoins, les populations sont très enthousiastes. Aujourd'hui encore, cinq écoles du Sud-Ouest de l'Angleterre continuent à utiliser Nowhereisland pour enseigner la citoyenneté, la géographie et la politique.

A la fin de son périple, en septembre 2012, l'île a été démantelée et un morceau en a été distribué à chacun des 23 003 personnes de 135 pays, inscrites comme "citoyens de Nowhereisland". Symbolique suprême, un fragment du territoire a également été envoyé dans l'espace. Claire Doherty, directrice de Situations, a

65 Propos de Simon ANHOLT, tirés de la vidéo *Nowhereisland – the Artic origin*, réalisée par David Bickerstaff en 2011-2012 pour Situations, disponible à l'adresse : https://www.youtube.com/watch?v=iaVEiwfbK_0 theme-du-concours

déclaré qu'il s'agissait de « la forme ultime de citoyenneté [...] les habitants de Nowhereisland n'appartiendront pas seulement à la nation, ils en posséderont une partie⁶⁶ ».

En réalité, Nowhereisland, au-delà d'être un espace physique, se révèle un mouvement, tant au sens propre, qu'au sens figuré du terme. D'une part, tant le territoire que son ambassade sont en effet en déplacement permanent. D'autre part, le projet constitue aussi une action collective, visant à faciliter un processus de transformation et à éveiller les consciences sur des enjeux environnementaux, sociaux et politiques, à travers l'art et la culture.

Ainsi, Nowhereisland perturbe la notion de frontière sur deux niveaux. D'abord, nation insulaire flottante, franchissant les frontières géographiques de plusieurs nations et des eaux internationales, elle est, du reste, elle-même dépourvue de frontières puisqu'elle accueille les citoyens du monde entier.

Le fait d'avoir dissout ce territoire insulaire, d'abord mobile, met véritablement en perspective la définition de l'île. Dans l'imaginaire collectif, elle s'apparente à un territoire clairement délimité et borné, mais avec un tel acte, ce n'est plus du tout le cas. Ses contours deviennent imprécis, le territoire est nulle part et partout à la fois.

Éclatée et répartie entre tous ses citoyens, l'île est désormais formée par l'ensemble de ceux-ci. De même, puisque chacun d'entre eux en possède un fragment, il faudrait que tous soient réunis pour la recréer. Cette image fait écho au poème *No Man is an Island*, composé, en 1624, par l'écrivain britannique, John Donne, qui a employé la métaphore de l'île pour traduire le lien entre toute l'humanité. Il y exprimait son ressenti que tout habitant de la Terre forme un élément essentiel de la masse

66 Propos de Claire DOHERTY, tirés de l'article *An entirely new nation, 'Nowhereisland', arrives in Devon*, disponible à l'adresse : <https://www.telegraph.co.uk/culture/cultural-olympiad/9525199/An-entirely-new-nation-Nowhereisland-arrives-in-Devon.html>

continentale métaphorique constituée par l'humanité. De nos jours, l'expression "No man is an Island" véhicule la philosophie que l'Homme n'est pas voué à une existence en isolement et celle que les êtres humains doivent vivre en communauté pour s'épanouir.

Nous terminerons ainsi sur ce poème, hautement symbolique, reflet du message porté par le projet Nowhereisland.

ECOLE NATIONALES SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

'No Man is an Island'

*No man is an island,
Entire of itself,
Every man is a piece of the continent,
A part of the main.
If a clod be washed away by the sea,
Europe is the less.
As well as if a promontory were.
As well as any manor of thy friend's
Or of thine own were :
Any man's death diminishes me,
Because I am involved in mankind,
And therefore never send to know for whom the bell tolls;
It tolls for thee.*

(John Donne, 1624)

*Nul homme n'est une île,
entière en elle-même ;
tout homme est un morceau du continent,
une partie de l'ensemble.
Si une motte de terre était emportée par la mer,
l'Europe en serait diminuée,
aussi bien que si c'était un promontoire,
aussi bien que si c'était le manoir de tes amis
ou le tien propre :
la mort de tout homme me diminue,
parce que je fais partie du genre humain,
et en conséquence, n'envoie jamais demander pour qui
sonne le glas ;
il sonne pour toi.*

D'ARCHITECTURE DE NANTES
AU DROIT D'AUTEUR

Conclusion

Objet réel ou objet rêvé, la caractéristique fondamentale de l'île s'avère être son ambivalence et sa nature paradoxale. Alors, aujourd'hui comme hier, elle fascine. Le désir d'îles se fait encore plus intense dans nos sociétés technologiques modernisées car l'espace insulaire sous-entend la différence et la diversité ; il embrasse l'échelle du local et du particulier en réponse au global et au général inhérents au continent.

L'île, classique du genre utopique, depuis des siècles, représente une somme d'images mentales et se fait métaphore, pour pointer du doigt tout un ensemble de problématiques mondiales, qu'elles soient d'ordre social, politique ou plus récemment écologique.

Au temps des grandes découvertes européennes, les îles sont d'abord vues comme des espace-temps immobiles. « La temporalité y est distincte de celle du continent : soit plus rapide, dans le temps long de l'histoire, soit au contraire ralentie, dans le temps du quotidien⁶⁷ ». Aujourd'hui encore, les professionnels du tourisme promettent le bonheur dans l'intemporalité insulaire.

Zanzibar

« Dès que l'on y pénètre, on **remonte dans le temps**. À l'heure de la guerre des étoiles et du surfing sur Internet, voici un incroyable bout du monde, **hors course, évoluant à vitesse lente. Un lieu hors du temps, paisible, nonchalant**, qui se moque du village mondial et de la planétarisation des problèmes⁶⁸. »

Pourtant, les îles « ne font pas bloc, à la différence des continents. Elles voguent et se dispersent. Elles se fragmentent, éclatent,

67 Nathalie BERNARDIE, « Immobiles îles », *Géographie et culture* [En ligne], 75 | 2010

68 Guide du Routard Kenya Tanzanie, 2004, p. 528 dans Nathalie BERNARDIE, « Immobiles îles », *Géographie et culture* [En ligne], 75 | 2010

coulent à pic. Ou pire, elles se dissolvent⁶⁹. » écrit Frank Lestringant. Sa réflexion s'avère particulièrement à propos depuis les dernières décennies. Vulnérables, dynamiques, les îles doivent en effet s'adapter aux actuelles problématiques sociales et environnementales planétaires.

Intégrées au système-monde depuis longtemps, notamment par le développement des moyens de transport, et en conséquence du tourisme, les îles sont plus tournées sur l'extérieur que repliées sur elles-mêmes.

Toutefois, une telle ouverture risque de mettre en péril leur environnement naturel et leur biodiversité et les a projetées au cœur des discussions géopolitiques internationales. Tandis que s'installe une véritable prise de conscience de la finitude de la Terre et de ses ressources, l'île devient une allégorie de l'espace-monde pour éveiller les consciences sur la question écologique, notre planète se révélant « une petite île habitée dans l'univers⁷⁰. »

Le constat des dysfonctionnements écologiques du monde va en conséquence provoquer l'émergence d'utopies d'un type différent : celles-ci ne sont plus envisagées comme des constructions imaginaires mais plutôt comme des anticipations. L'utopie devient donc « concrète ». C'est le philosophe Ernst Bloch, qui a théorisé cette pensée dans laquelle il cesse de confiner l'utopie à l'abstraction et à l'irréalisme. Liée à des notions de transition et de transformation, l'utopie de Bloch s'appuie, au contraire, sur le concret, les tournures du monde d'aujourd'hui pour façonner celui à venir. Surgissent alors les écotopies, dont la première est sûrement celle de Ernest Callenbach. Son récit se déroule sur une île et il va grandement influencer la contre-culture et le mouvement écologiste des années 70. Jusque-là, les utopies insulaires étaient sédentaires, closes et très ancrées dans leur territoire, à l'image de celles de More ou Bacon, mais la

69 Frank LESTRINGANT « Îles flottantes », *Le temps de l'île*, Marseille, Editions Mucem / Parenthèses, 2019, p. 64

70 Chris YOUNÈS, *Des établissements humains durables/soutenables : une utopie de deuxième type ?*, 2004

crainte très palpable de voir certaines îles disparaître, va nourrir l'idée imaginaire de détacher les îles, de les laisser dériver.

Progressivement, l'image de l'île close, isolée et détachée du monde, de l'époque de More, va s'effacer pour laisser place à celle d'un espace ouvert et connecté, loin d'être figé. L'île, initialement synonyme d'échelle du local, va dès lors devenir une solution à des problématiques globales et mondiales. Si pour More, Bates ou Rossa, elle s'inscrivait dans leurs revendications sociales, individuelles ou pour un groupe réduit, dorénavant, les utopies architecturales insulaires sont, pour beaucoup d'entre elles, liées à des enjeux planétaires, souvent d'ordre climatique. Elles se veulent nomades, évolutives en fonction des contextes, et aspirent, de plus en plus, à préserver et à faire évoluer, les sociétés voire l'humanité toute entière.

La caractéristique de la mobilité assure l'équilibre ouverture/fermeture, nécessaire pour éviter de reproduire les erreurs des utopies, développées en première partie. De fait, un tel paramètre permet, entre autres : d'éviter le renfermement du territoire sur lui-même, d'assurer la neutralité d'un territoire, de rompre avec la notion de frontière, de fuir les dommages causés par la montée des eaux, de prévenir la surpopulation, de questionner l'existence des états souverains, etc.

« Le dynamisme des îles est inhérent à leur instabilité et à leur impossible dénombrement. L'île est mobile comme le navire ou la bouée dérivante, comme l'esturgeon ou le poisson Jasconius, sur le dos duquel chaque dimanche de Pâques, pendant sept ans, le bon abbé Brandan célèbre la messe. Amas d'îles au pourtour de la mappemonde, l'archipel océanique est aussi meuble que le sable du littoral ou la poussière d'étoiles du firmament. Disséminées, éparpillées, ces réserves d'imaginaires échappaient à la prise, fuyaient entre les doigts. Pourtant, leur capture et leur

réunion en un agglomérat solide n'était qu'une affaire de temps⁷¹».

L'île artificielle illustre véritablement les paradoxes des îles réelles. Alors que les îles sont trop souvent perçues comme figées dans l'espace et le temps, clairement délimitées, l'utopie des îles artificielles flottantes permet de revaloriser les îles comme des territoires mobiles, disséminées, éparpillées, aux contours flous et aux limites pas clairement définies.

De l'utopie (ou contre-utopie) sociale de More à la dystopie technologique de Jules Verne à l'écotopie de BIG ou de Space Biosphère Venture, l'île, source inépuisable d'inspiration et de fascination, constitue finalement un objet paradoxal qui, passé sous le filtre de l'utopie, peut devenir un véritable projet architectural.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Ouverture : interroger l'objet insulaire

Jean-Marc Besse dans son article « Îles de terre », issu de l'ouvrage *Le temps de l'île* écrit : « Toutes les îles ne sont pas dans les mers, les lacs et les fleuves, entourées d'eaux. Certains lieux de la planète, au beau milieu des terres, présentent des caractéristiques voisines de celles qui sont habituellement attribuées aux îles maritimes : l'éloignement, l'isolement, la clôture, des rythmes temporels singuliers, mais aussi la capacité à se relier à d'autres points de l'espace grâce à des réseaux de circulation très organisés. Les oasis dans les déserts, les vallées de haute montagne, et peut-être certains jardins peuvent être désignés comme de véritables "îles de terre"¹. »

Comme nous l'avons observé, au fil de notre étude, l'île s'est faite métaphorique. Or, dans nos sociétés contemporaines, cette métaphore insulaire donne à penser mais aussi à fabriquer différemment nos géographies et nos sociétés. Les notions d' "île", d' "insularité" et d' "archipel", plus encore qu'on le réalise, s'opèrent à des échelles plurielles, de sorte qu'elles nous poussent à réinterroger le concept même d'objet insulaire. C'est pourquoi, nous proposons d'élargir à présent notre vision et d'examiner l'impact de la figure insulaire dans des champs aussi larges que la politique, la sociologie mais aussi l'urbanisme et l'architecture.

On remarque d'abord que l'expression "d'archipélisation de la société" est couramment employée dans les sphères de l'urbanisme, de la sociologie ou de la politique.

Si le terme géographique d'archipel désigne un ensemble d'îles, relativement proches les unes des autres, pour les sociologues, l'archipélisation représente une métaphore insulaire, utilisée pour décrire un processus d'autonomisation de communautés unies par un lien. Edouard Glissant, écrivain et philosophe martiniquais, grand penseur du concept d'archipélisation, le fait reposer sur un

¹ Jean-Marc BESSE, « Îles de terre », *Le temps de l'île*, Marseille, Editions Mucem / Parenthèses, 2019, p. 206

ensemble de petites structures indépendantes avec une capacité de développement basée sur la coopération et la mutualisation. D'après Jérôme Fourquet, politologue français, l'archipélisation, constitue une figure politique illustrant le processus de division actuellement en cours dans la société française, en dépit de ses différents groupes entretenant des rapports entre eux. « Nous sommes confrontés à un processus d' "archipélisation" croissant du corps social [affirme-t-il], de multiples lignes de faille - éducative, géographique, sociale, générationnelle, idéologique et ethnoculturelle - s'entrecroisent engendrant autant d'îles et d'îlots plus ou moins étendus² ». Pour lui, nous vivons dans « Une société en forme d'archipel dont les composantes appartiennent certes à un socle commun, mais qui se sont séparées en îles plus ou moins autonomes, ou désirant l'être³ ». Ainsi les figures de l'île et de l'archipel sont employées dans ce cas pour décrire un phénomène de fragmentation de la société en plusieurs groupes ayant leurs propres mœurs et modes de vie.

Déjà, entre le XV^e siècle et XVIII^e siècle particulièrement, on trouve une vision du monde archipélagique avec le genre italien de l'Isolario (ou Insulaire en français), sous la forme de recueils de cartes d'îles, incluant des guides de voyage et des récits historiques. Citons l'Isolario de Benedetto Bordone, publié en 1528 et les trois Isolarii de Vincenzo Maria Coronelli, parus en 1696. Un siècle auparavant, l'écrivain, Tommaso Porcacchi, expliquait aussi l'horizon intellectuel de l'Isolario, dans la préface de son anthologie : « à l'origine de l'histoire, l'Europe, l'Asie et l'Afrique étaient des îles entourées par l'océan, et le monde lui-même pouvait être considéré comme une île⁴. » Ainsi, à cette époque-là, la Terre entière apparaît assimilée à un archipel au milieu des océans, ceci dans une démarche d'appréhension progressive du monde, émietté et particularisé à l'infini. L'Isolario correspond alors à un véritable éloge de la variété du monde.

² Propos de Jérôme FOURQUET tirés de l'article *L'archipélisation de la société française bouleversera-t-elle nos principes fondamentaux ?*, disponible à l'adresse : <https://www.presse-evasion.fr/index.php/component/k2/21-societe/11976-l-archipelisation-de-la-societe-francaise-bouleversera-t-elle-nos-principes-fondamentaux>

³ ibid

⁴ Jean-Marc BESSE, « L'Isolario, une vision du monde archipélagique ? », *Le temps de l'île*, Marseille, Editions Mucem / Parenthèses, 2019, p. 112

Depuis les années 70-80, l'étalement urbain, toujours plus tentaculaire a causé des fragmentations et des juxtapositions d'unités fermées dans les villes, résultant en l'insularisation de plus en plus fréquente de ces dernières. Réciproquement, l'urgence de sa maîtrise a conduit les urbanistes à continuellement développer des métaphores productives pour la mise en œuvre d'un urbanisme meilleur.

Prenons l'exemple, en 1977, du projet de l'architecte allemand Oswald Mathias Ungers, développé avec un petit groupe d'enseignants et de chercheurs pour Berlin-Ouest, alors coupée de la partie Est par le mur. Avec *La Ville dans la ville, Berlin un archipel vert*, ils ont dessiné la ville comme un archipel d'une soixantaine "d'îles urbaines". Celles-ci, concentrant l'ensemble des centres d'activités, flottent sur un océan vert, c'est-à-dire une forêt qui s'est implantée au lieu des espaces vides, résultat des destructions des périodes Seconde Guerre mondiale et Guerre Froide.

Ungers a été un des premiers à imaginer une conception Archipelagienne de la métropole. Il a notamment été inspiré par le système insulaire des Höfe viennois, mixte de quartiers de logements sociaux et infrastructures publiques, construits au début du XX^e siècle. Parallèlement, la volonté de localiser ces Höfe, de manière discontinue dans la ville, indépendamment de tout plan d'ensemble, a résulté en l'émergence d'une mixité des territoires urbains et en un sentiment d'appartenance social de ses habitants, parfois tellement fort, qu'ils furent, en autres, des foyers de résistance politiques durant l'occupation nazie.

Le travail de Ungers a également été nourri par sa collaboration avec Rem Koolhaas. Dès 1972, les deux architectes défendaient la nécessité d'une plus grande différenciation entre les enclaves d'une métropole. A la manière des Isolarii, Koolhaas et Ungers

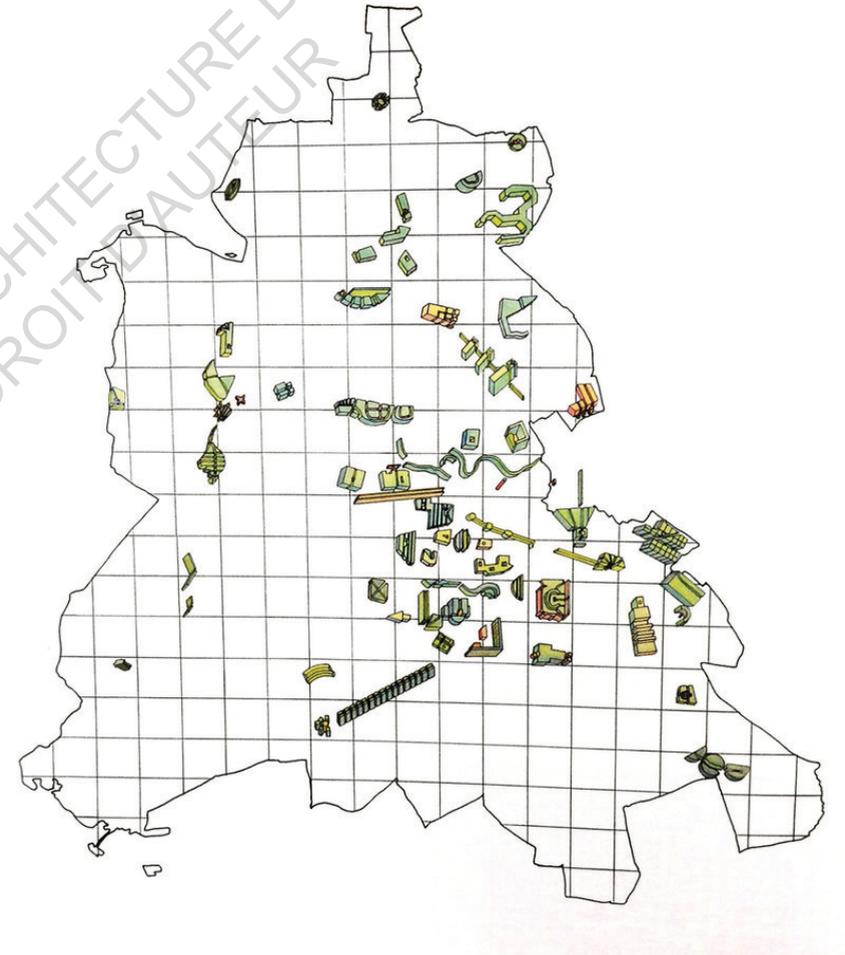


Fig . 28 : Oswald Mathias UNGERS, « Dessin isométrique coloré », in *La Ville dans la ville, Berlin : un archipel vert*, 1977

prônent ainsi un éloge de la diversité. Koolhaas notamment explique que cette différenciation va de pair avec une autonomisation des enclaves et une intensification de leur activité. Dès lors, dans son œuvre écrite et construite, il a régulièrement recouru au schème insulaire. Dans son ouvrage *New York Délire*, il utilise le concept de ville dans la ville. Pour ses projets à Anvers ou Courtrai, le motif de l'île acquiert, par ailleurs, une valeur structurante pour l'élaboration de solutions architecturales et urbaines aux problèmes posés par la fragmentation des espaces urbains. L'archipel pour Ungers et Koolhaas est ainsi devenue la seule métaphore d'un monde durable.

Plus récemment, l'agence d'architecture LIN a développé le concept d'"îles-paysages" pour son projet urbain au sein de la métropole d'Aix-Marseille. En effet, elle pense l'espace métropolitain comme une composition d'îles, incarnées par des types de paysages distincts : Collines, montagnes, étangs, plaines, etc. L'ambition des urbanistes est de rendre accessible ces îles de paysage et de mettre en avant leur diversité, via la création d'un ensemble de parcs métropolitains, dont la mise en réseau permettra d'assurer des continuités écologiques et agricoles à l'échelle du territoire.

Ainsi, de la même manière que les archipels physiques sont dépourvus de centre, dans le sens où chaque île développe sa propre culture, nous remarquons que l'archipélisation en urbanisme prône l'importance vitale de l'existence de plusieurs centres et celle de leur interconnexion. Un tel modèle de mise en relation de lieux autonomes nous indique donc combien la figure de l'archipel est devenue un véritable modèle urbain.

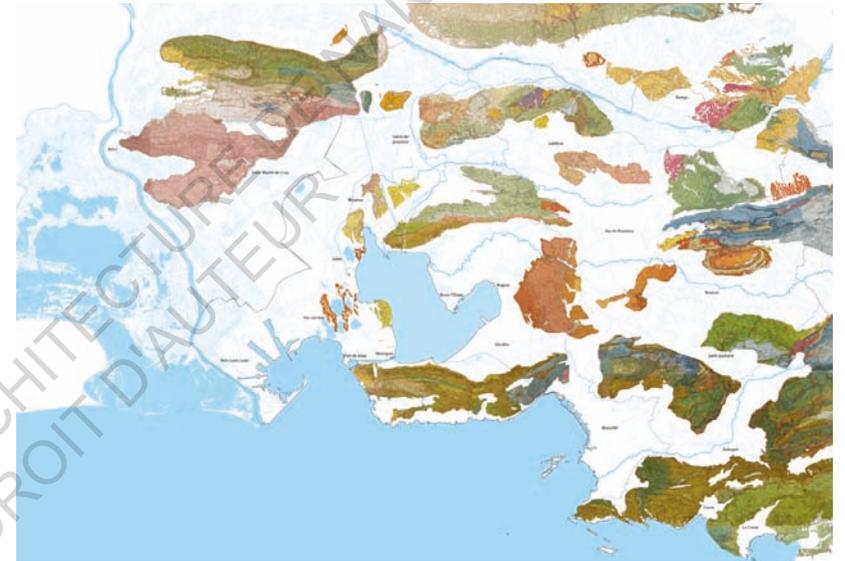


Fig . 29 : LIN, Concept d'« îles paysages », Aix-en-Provence - Marseille, France, 2015

La création d'îles urbaines s'avère également un enjeu très présent dans nos sociétés contemporaines. Le monde recèle de villes-îles où se superposent directement et de manière évidente les espaces urbains/insulaire. On pense par exemple à Venise, Stockholm, Manhattan, Singapour, etc.

Néanmoins, dans certains cas, la création d'espace insulaire est parfois forcée ou artificielle. Dans les années 90, Gilles Clément notamment a conçu l'île Derborence, une véritable île de terre en plein cœur de Lille. Réalisée en association avec le bureau de paysages Empreinte et l'artiste Claude Courtecuisse, l'île se présente comme un plateau, haut de sept mètres, au cœur du Parc Matisse. L'inaccessibilité de ses falaises lui confère son caractère insulaire tout comme sa fonction de laboratoire pour la biodiversité.

Dans le cas précédent, l'objet insulaire est créé de toute pièce mais les situations inverses, dans lesquelles on va venir redonner un caractère insulaire à une île réelle, existent aussi. Un des exemples, les plus parlants, est celui de l'île de Nantes. Entre 1970 et 1987, le déclin progressif et terminal des chantiers Dubigeons, ancien poumon économique de l'actuelle île de Nantes, transforme celle-ci en une sorte de No Man's Land, dépourvu de toute attractivité. De plus, elle a précédemment été découpée, par les multiples bras de la Loire, en une abondance de petits îlots et son appellation même varie, tantôt nommée île Beaulieu, tantôt île Sainte Anne. Enfin, le fait qu'elle ne s'apparente pas à une seule entité ni à un objet géographique clairement identifié, comme le sont généralement les îles géographiques, provoque un manque d'identification à ce territoire pour la population ligérienne. Pourtant au cœur de Nantes, l'île se meurt à petit feu.

C'est Jean-Marc Ayrault, élu à la mairie de Nantes en 1989, qui est le premier à véritablement s'intéresser à l'île. Selon lui, ce site



Fig. 30 : Photographie de l'île Derborence, Parc Matisse, Lille, Atelier Derborence composé de Gilles CLÉMENT, de l'agence Empreinte avec Eric BERLIN et Sylvain FLIPO, et du designer Claude COURTECUISSÉ

peut bénéficier au développement de la ville. Il faudra cependant attendre une décennie supplémentaire pour le lancement d'une consultation d'urbanisme.

Pour l'équipe d'urbanistes sélectionnée, Chemetoff et Berthomieu, les enjeux sont doubles. La priorité fondamentale est de renouer le lien avec l'eau et la Loire, boudés par Nantes à de multiples reprises. Plus ambitieux encore, il s'agit en fait de reconquérir l'île en lui redonnant son réel caractère insulaire, en somme son identité véritable. Dans ce but, les urbanistes vont alors procéder à une mise en récit de ce territoire.

L'instauration de la figure insulaire va d'abord se faire par une dénomination intentionnelle et précise du territoire. Le nom de "l'île de Nantes", toujours d'actualité, est proposé par Dominique Perrault et François Grether, lors de leur étude d'exploration, avec l'objectif d'incarner un objet géographique unique et identifiable par tous.

Les caractéristiques physiques du territoire vont ensuite être valorisées. L'île, espace circonscrit et par définition entouré d'eau, est mis en avant comme périmètre d'intervention, naturel, facilement appréhendable et parcourable. C'est dans ce but que les urbanistes et la SAMOA, pilote du projet urbain, vont imaginer un parcours, à terme, de 12km, qui aboutira à la possibilité de faire le tour complet de l'île et permettra à ses usagers de se créer rapidement une image mentale de ce territoire. David Polinière, de la SAMOA, expliquait en 2008 : « Nous travaillons afin que dès 2012, il soit possible de proposer l'intégralité du tour de l'île avec des aménagements provisoires, [...] le but est de faire le tour de l'île d'ici 2020⁵ ». Si on constate qu'aujourd'hui, l'objectif n'a pas été atteint, la SAMOA porte toutefois encore l'idée « de réaliser une promenade la plus près de l'eau⁶ ».

⁵ Propos de David POLINIÈRE tirés de l'article *Le tour de l'île de Nantes en 12 km*, disponible à l'adresse : https://nantes.maville.com/actu/actudet_-Le-tour-de-l-ile-de-Nantes-en-12-km-_-715260_actu.Htm

⁶ ibid

Les côtés nord et sud de la ville, visiblement dissemblables par leurs paysages et leurs ambiances plurielles, les toitures passant, par exemple, de l'ardoise à la tuile, ont aussi conduit à une distinction véritablement ancrée dans l'imaginaire collectif des Nantais. L'île de Nantes, se place alors comme un véritable intervalle, un territoire neutre, qui va devenir un outil de production urbanistique. En se forgeant sa propre identité, cet espace, pourra, au bout du compte, devenir une forme de ville de ville et en même temps rassembler les Nantais.

Avant le projet urbain, l'île de Nantes, possédait un imaginaire relativement neutre. Du fait qu'elle soit très peu habitée, les gens n'avaient pas construit de lien avec elle. La ville, aidée des urbanistes, va ainsi s'attacher à développer cet imaginaire pour que l'île devienne une véritable figure urbaine. Rapidement, le focus se porte sur la culture. Benoît Meyrouin explique d'ailleurs dans son ouvrage *Marketing territorial : Enjeux et pratiques*, que la culture est « une machine à produire des symboles, un imaginaire qui s'adresse aussi bien à la population locale qu'à l'extérieur⁷ ». Plusieurs festivals sont mis en place et redonnent progressivement le goût aux Nantais de redécouvrir l'île, tandis que l'association des Machines crée, quant-à-elle, l'Eléphant en 2006. 15 ans plus tard, ce dernier attire plus de 700 000 visiteurs (payants) annuels. Parallèlement, le quartier de la création, tel que nous le connaissons aujourd'hui, se développe aussi peu à peu, de manière assez spontanée.

Nous reconnaissons donc une réelle mise en récit du projet urbain. En effet, la stratégie de lancement du projet urbain de l'île de Nantes repose surtout sur la mise en place d'objets attrayants. C'est le cas pour l'Eléphant, par la suite pour les Machines de l'île et le Parc des Chantiers mais également pour le Palais de Justice, conçu par l'architecte Jean Nouvel, à la renommée internationale. Apporté très tôt au projet urbain, ce projet architectural fort doit

⁷ Benoît MEYROUIN, *Marketing territorial : Enjeux et pratiques*, Paris, Editions Vuibert, 2012, p. 167

effectivement jouer un rôle majeur dans la reconstruction de l'image de l'île.

Enfin, la municipalité va s'emparer du fait que Jules Verne soit originaire de Nantes. Elle développe sur l'île et plus globalement sur toute la ville, un univers Vernien et maritime afin de favoriser la fréquentation touristique. Par la création d'un monde fantastique, inspiré de récits romanesques, il s'agit de secréter un nouvel imaginaire autour de l'eau, de la mer et de la Loire. C'est notamment la mise en récit de la Loire et de l'île par des éléments de fiction, véhiculant des images puissantes, qui a contribué à faire de l'île une figure représentative de la ville.

Le projet urbain de l'île de Nantes interpelle particulièrement car son plan de cheminement s'avère à l'encontre de celui explicité tout au long de ce mémoire. En effet, nous avons détaillé comment l'île géographique, devient une métaphore ou une figure, plus tard restituée sous forme d'île artificielle, urbaine ou architecturale. Inversement, dans le cas de Nantes, c'est à partir des représentations variées d'îles, puis de leurs images mentales, que Chemetoff et Berthomieu ont redonné toutes leurs caractéristiques physiques et imaginaires à l'île de Nantes, une île véritable. Autrement dit, comme si ce territoire n'était pas véritablement une île à la base, les urbanistes l'ont délimité et lui ont donné une identité unique par sa dénomination ; ils ont encouragé à l'appréhender dans sa globalité et à en faire le tour ; enfin ils ont eu recours à une mise en fiction de l'urbanisme ainsi qu'à un imaginaire fantastique générant des images mentales, tout ceci avec le dessein d'asseoir à l'île de Nantes son statut d'île.

Force est de constater que nous retrouvons ici tous les enjeux soulevés en première partie : la figure de l'île en tant que monde clos, merveilleux, entre territoire physique et territoire imaginé.

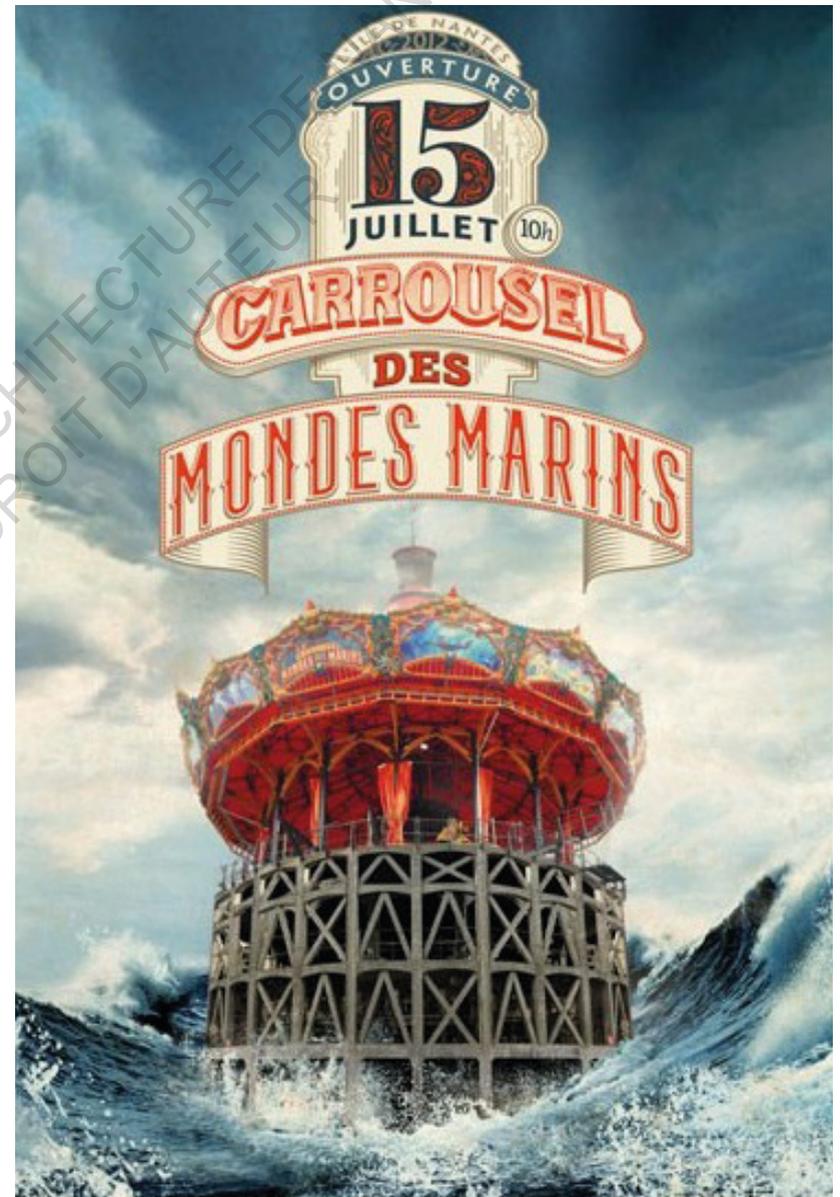


Fig . 31 : Affiche pour l'ouverture du Carrousel des Mondes Marins, 2012

Pour conclure notre exploration de la figure îlienne, nous proposons à présent de revenir à la petite échelle et d'examiner le concept de Tiny House, littéralement "minuscule maison", comme moyen pour l'Homme de concrétiser ses aspirations insulaires.

En cheminant dans notre étude, nous avons vu que l'Homme est attiré par l'environnement naturel et mystérieux des îles. Depuis les aventures de Robinson Crusoé, le mythe de l'île déserte s'est plus particulièrement cultivé pour devenir un outil intellectuel en vue d'une accession à l'essentiel. Songeons d'abord, au nombre de fois, où nous avons entendu les journalistes poser cette question, lors d'interviews ou d'entretiens « Qu'emporteriez-vous sur une île déserte ? ».

Tels des "Robinson" des temps modernes, toujours plus d'individus souhaitent un retour à l'essentiel. Alors, l'expérience de la Tiny House peut apparaître le moyen d'aller vivre hors du bourdonnement incessant du monde, de se rapprocher du milieu naturel.

En effet, comme une île séparée du continent, la Tiny House, est la figure idéale d'un espace neutre, détaché du monde, tant physiquement que métaphoriquement. Sans fondations, ni ancrage territorial, cette mini maison est souvent conçue pour la mobilité, avec un habitat qui peut être vu comme "flottant". Petite, elle peut se placer dans les moindres recoins, en pleine campagne, en montagne ou au bord de la mer pour une immersion totale au cœur de la nature. Sa circonscription offre, quant à elle, une vue à presque 360° sur l'extérieur. Ainsi, de par son éloignement avec les espaces urbains et sa proximité avec la nature environnante, telle l'île, elle invite à porter un regard nouveau sur l'environnement qui nous entoure.

Ce concept d'habitat, tout comme l'île, concrétise donc une réelle volonté de mise à distance et de rupture tant physique que psychologique. Elle s'apparente à un micro-territoire qui interroge notre devenir.

C'est un micro-territoire invitant également à réinterroger nos modes de vie et de consommation. En effet, un espace restreint oblige à un retour à l'essentiel, tandis qu'un mode de vie nomade, isolé et éloigné des milieux urbains, implique, une forme d'autonomie et d'auto-suffisance, comme tout système insulaire. En terme de ressources et de consommation d'énergie, la Tiny House met en avant divers types de solutions durables. Dans ce sens, elle revêt donc la figure d'une microarchitecture poétique, inscrite dans des valeurs écologiques. Comme les îles, vecteurs privilégiés d'une conscience écologique, un tel modèle d'habitat encourage l'homme à lutter contre la surconsommation et les effets délétères du dérèglement climatique.

Par ses caractéristiques de sobriété et de simplicité volontaire, la Tiny House symbolise enfin la notion de liberté. Comme pour les îles flottantes et mouvantes, celle de Jules Verne par exemple, une tel concept d'habitat offre l'opportunité d'échapper aux contraintes des milieux et de se déplacer en fonction des conditions météorologiques. L'habitat, flexible, s'adapte alors à son environnement. Avec des conditions optimales pour une vie libre et nomade, il est vu comme une véritable source d'épanouissement personnel par ses adeptes, procurant aussi des effets bénéfiques sur la santé.

Historiquement, les premières formes de logements mobiles sont apparues au cours du mouvement des radical sixties et des hippies aux Etats-Unis. Rappelons le contexte de cette époque, précédemment souligné : La période est marquée par une volonté d'opposition à certaines normes de la société. La

jeunesse défend ardemment les valeurs d'écologie, de pacifisme ou d'égalité. On voit alors émerger les premières micro-nations insulaires et des formes d'habitat, annonciatrices des mini maisons aujourd'hui existantes : « L'été 1967, plus de 500 000 runaways sont sur la route. [...] En van rose, en "coccinelle" bariolée, en camion aménagé, en bus repeint de fresques psychédélices, les hippies partent des mois, des années, en quête d'un monde d'amour et de non-violence⁸ ». L'habitat mobile procure un moyen de fuir son territoire, de prendre ses distances et de parcourir le monde sans avoir à quitter son logis.

Toutefois, les Tiny Houses, dans la globalité de leurs formes actuelles, se sont, elles, développées grâce au Small House Mouvement, en réaction à une prise de conscience du surdimensionnement des logements américains, après la crise américaine des Subprimes, en 2008.

Ainsi, si la Tiny House, constitue une microarchitecture et un mode de vie, elle apparaît aussi et surtout comme un mouvement social et une philosophie personnelle. En outre, elle représente même une figure militante. Maxime Robillard, co-organisateur du festival des mini-maisons au Canada, précise cette orientation : « " Vivre tiny ", c'est ressentir du confort et du bien-être, c'est réduire au strict minimum la superficie de son habitat et c'est aussi limiter ses biens de consommations ainsi que remettre en question un modèle qu'on nous impose⁹ ». Cette philosophie qui s'accompagne d'un mouvement social, émane donc de l'émergence d'une réelle conscience écologique.

Modèle à l'opposé des manières de vie traditionnelles, la Tiny House va enfin jusqu'à constituer pour certains un symbole de résistance. En voici un exemple. En 2016, le gouvernement canadien a autorisé l'agrandissement un nouveau réseau de pipelines Trans Mountain, qui traversait les terres de la Nation

8 Véronique WILLEMIN, *Maisons Mobiles*, Paris, Editions Alternatives, 2004, 192 p.

9 Elisabeth NODINOT, Mickaël DESLOGES et Bruno THIERY, *Tiny houses, petites constructions, grande liberté !*, Paris, Editions Rustica, 2018, 96 p.

autochtone de Secwepemc. La communauté s'est alors emparée du modèle de la Tiny House pour en faire un véritable objet de contestation. La cheffe du mouvement, appelé les Tiny House Warriors explique : « Il ne s'agit pas de protester dans les rues. Nous revendiquons notre droit inhérent, donné par Dieu, sur nos terres. Nous défendons ce qui nous appartient, et les petites maisons sont notre façon de le faire¹⁰. » On comprend que pour la militante, les Tiny Houses fournissent donc l'outil nécessaire pour s'opposer au pipeline.

Alors, conjointement, lieu pour revenir aux origines ou à une forme d'état naturel ; habitat, source de bonheur et de bien-être ; espace isolé proposant des modes de consommation innovants et finalement figure militante dans le doute des modèles imposés, la Tiny House correspond véritablement à une forme de transposition de toutes les figures de l'île, précédemment mis en exergue dans ce mémoire. Alors qu'une forme de concrétisation des rêves insulaires se dévoile avec la Tiny house, pour Pauline Pigeon, cette mini maison « interroge aussi la notion d'éphémère, dans un dialogue poétique qui nous invite à sillonner les chemins de l'utopie¹¹. »

En interrogeant l'aspect protéiforme et pluridisciplinaire, revêtu par la figure insulaire, notre ouverture met en lumière combien l'île, objet de rêves, de fantasmes et d'expérimentations, va au-delà de sa réalité physique géographique. Dès lors "Être une île", "Vivre de manière insulaire", ou "Constituer un archipel", constituent autant de métaphores expressives pour mettre en relief des circonstances ou des phénomènes pluriel, inhérents à nos sociétés contemporaines.

10 Propos de Kanahus MANUEL tirés de l'article *Quand les tiny house deviennent un symbole de résistance*, disponible à l'adresse : <https://www.fredzone.org/quand-les-tiny-houses-deviennent-un-symbole-de-resistance-528#:~:text=L'expression%20tiny%20house%20fait,secteur%20immobilier%20aux%20%C3%89tats%20Unis.>

11 Pauline PIGEON, « Microarchitectures du l'eau », *Et vogue l'architecture ! (Mini Maousse 8)*, Paris, Editions Alternatives, 2021, p. 82



Fig . 32 : Dion KASKAS, "Tiny House Warrior" et Jody LEON, artiste tatoueur indigène, au camp de protestation de North Thompson
Photographie : Billie Jean GABRIEL

Bibliographie

Ouvrages

Sous la direction de **BARBU** Daniel, **MEYLAN** Nicolas et **VOLOKHINE** Youri, *Monde Clos – Les îles*, Gollion, Éditions Infolio, 2015, 276 p.

BÉRARD Jean et **FLACELIÈRE** Robert, *Odyssée*, Paris, Éditions Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1955, 1152 p.

BERNARD Carmen et **GRUZINSKI** Serge, *Histoire du nouveau Monde, t.2, Les métissages*, Paris, Éditions Fayard, 1993, 794 p.

Sous la direction de **BESSE** Jean-Marc et **MONSAINGEON** Guillaume, *Le temps de l'île*, Marseille, Éditions Mucem / Parenthèses, 2019, 252 p.

BONNEMAISON Joël, *La dernière île*, Paris, Éditions Arléa, 1986, 407 p.

BRIGAND Louis, *Besoin d'îles*, Paris, Éditions Stock, 2009, 252 p.

BRUNET Roger, *Les mots de la géographie : Dictionnaire critique*, Paris, Éditions Documentation Française, 2009, 520 p.

DELEUZE Gilles, *L'île déserte et autres textes, 1953-1974*, Paris, Les Éditions de minuit, 2002, 416 p.

FULIGNI Bruno, *Royaumes d'aventure*, Paris, Éditions Les Arenes, 2016, 313 p.

GRAZIANI Graziano, *Passeport pour l'utopie*, Paris, Éditions Plein Jours, 2020, 362 p.

LELOUP Jean-Charles, *Pionner de Nouvelle-Calédonie 1863-1867*, Éditions L'Harmatan, 2016, 233 p.

MALINOWSKI Bronislaw, *Les Argonautes du Pacifique Occidental (1922)*, traduit de l'anglais par André et Simone Devyver, Paris, Éditions Gallimard, 1963, 606 p.

MEADOWS Fiona, *Et vogue l'architecture ! (Mini Maousse 8)*, Paris, Éditions Alternatives, 256 p.

MEYROUIN Benoît, *Marketing territorial : Enjeux et pratiques*, Paris, Éditions Vuibert, 2012, 240 p.

NODINOT Elisabeth, **DESLOGES** Mickaël et **THIERY** Bruno, *Tiny houses, petites constructions, grande liberté !*, Paris, Éditions Rustica, 2018, 96 p.

PÉRON Françoise, *Des îles et des hommes*, Rennes, Éditions de la Cité/Ouest-France, 1993, 286 p.

RICOEUR Paul, *L'Idéologie et l'Utopie*, Paris, Éditions Seuil, 1997, 432 p.

ROUGERIE Jacques, *De vingt mille lieues sous les mers à Sea Orbiter*, Paris, Éditions Democratic Books, 2010, 256 p.

VARGAS LLOSA Mario, *Le Paradis – un peu plus loin*, Paris, Éditions Gallimard, 2003, 530 p.

VERNE Jules, *L'île à hélice*, Monaco, Éditions du ROCHER, Collection Motifs Poche, 2005, 629 p.

VERNE Jules, *Une ville flottante*, Éditions Hetzel, 1871, 290 p.

WILLEMEN Véronique, *Maisons Mobiles*, Paris, Éditions Alternatives, 2004, 192 p.

Chapitres d'ouvrages

BINET Ana Maria, « L'imaginaire de l'île, une constante anthropologique », *Les possibilités d'une île*, Éditions Pétra, 2015, pp. 33-43

KANT Emmanuel, « Analytique du Beau », *Critique de la faculté de juger*, Paris, Éditions Vrin, 1974, 308 p.

MEAD Margaret, « Adolescence à Samoa », *Mœurs et sexualité en Océanie (1928)*, traduction de Georges Chevassus, Paris, Éditions Plon, 1983, pp. 370-371

MELVILLE Herman, « Les Encantadas ou Îles enchantées », *Les Contes de la véranda*, traduit de l'anglais par Pierre Leyris, Paris, Éditions Gallimard, 1995, 378 p.

Revue

Une île, des îles, Nantes, 303, 2017, no 149, 256 p.

Articles en ligne

ALIX Christophe, « Mal de l'air dans la Biosphère », *Libération* [En ligne], mis en ligne le 14 août 2009, [Consulté le 19 décembre 2021], disponible à l'adresse : https://www.liberation.fr/culture/2009/08/14/mal-de-l-air-dans-la-biosphere_575915/

BERNARDIE Nathalie, « Immobiles îles », *Géographie et culture* [En ligne], 75 | 2010, mis en ligne le 5 mars 2013, [Consulté le 30 juillet 2022], disponible à l'adresse : <https://journals.openedition.org/gc/1647>

BRET Thierry, « L'archipelisation de la société française bouleversera-t-elle nos principes fondamentaux ? », *Presse évasion* [En ligne], mis en ligne le 25 février 2020, [Consulté le 29 juillet 2022], disponible à l'adresse : <https://www.presse-evasion.fr/index.php/component/k2/21-societe/11976-l-archipelisation-de-la-societe-francaise-bouleversera-t-elle-nos-principes-fondamentaux>

CABANAS Éric, « Le tour de l'île de Nantes en 12 km », *Maville* [En ligne], mis en ligne le 03 octobre 2008, [Consulté le 02 août 2022], disponible à l'adresse : https://nantes.maville.com/actu/actudet_-Le-tour-de-l-ile-de-Nantes-en-12-km-_715260_actu.Htm

DÉLÉAGE Jean-Paul, « Utopies et dystopies écologiques », *Écologie & politique* [En ligne], 2008/3 (N°37), p. 33-43, disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-ecologie-et-politique-sciences-cultures-societes-2008-3-page-33.htm>

DROUIN-HANS Anne-Marie, « Mythes et utopies », *Le Télémaque* [En ligne], vol. 40, no. 2, 2011, pp. 43-54, [Consulté le 29 juillet 2022], disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-le-telemaque-2011-2-page-43.htm>

IBNOLMOBARAK Amine, « Manifeste : [Archipel Résistant] », *Stratégies pour la Métropole Nocturne* [En ligne], mis en ligne le 11 décembre 2011, [Consulté le 29 juillet 2022], disponible à l'adresse : <https://metronocstrat.wordpress.com/2011/12/11/manifeste-archipel-resistant/>

Inès, « Dans un voyage en absurde : l'île de la Rose », *La Pravd'Assas* [En ligne], mis en ligne le 11 février 2021, [Consulté le 20 juillet 2022], disponible à l'adresse : <https://pravdassas.com/2021/02/11/dans-un-voyage-en-absurde-l-ile-de-la-rose/>

JC, « Oceanix City, le mythe de l'Atlantide selon Bjarke Ingels », *The Good Life* [En ligne], mis en ligne le 9 avril 2019, [Consulté le 20 juillet 2022], disponible à l'adresse : <https://thegoodlife.thegoodhub.com/diaporama/oceanix-city-le-mythe-de-latlantide-selon-bjarke-ingels/>

JOIGNOT Frédéric, « Le « Salon du livre insulaire » sur l'Île d'Ouessant : Pourquoi les îles nous fascinent ? », *Ideoz Voyages* [En ligne], [Consulté le 29 juillet 2022], disponible à l'adresse : <https://voyages.ideoz.fr/le-salon-du-livre-insulaire-sur-l-ile-douessant-pourquoi-les-iles-nous-fascinent/>

LAPOUGE Gilles, « Des îles pour utopie », *Ethnologie française* [En ligne], vol. 36, no. 3, 2006, pp. 497-500, [Consulté le 8 juillet 2022], disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2006-3-page-497.htm>

LERAY Christophe, « De Jules Verne à Jean-Philippe Zoppini, du rêve au rêve. Et en 2021 ? », *Chroniques d'architecture* [En ligne], mis en

ligne le 09 novembre 2021, [Consulté le 22 novembre 2021], disponible à l'adresse : <https://chroniques-architecture.com/de-jules-verne-a-jean-philippe-zoppini-du-reve-au-reve/>

LESTRINGANT Frank, « La voie des îles », *Médiévales* [En ligne], 47 | automne 2004, mis en ligne le 02 septembre 2006, [Consulté le 06 août 2022], disponible à l'adresse : <https://journals.openedition.org/medievales/506>

MEISTERSHEIM Anne, « Le malentendu. Entre imaginaire insulaire et imaginaire continental », *Ethnologie française* [En ligne], 2006/3 (Vol. 36), p. 503-508, [Consulté le 02 janvier 2022], disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2006-3-page-503.htm>

MELAY Alexandre, « Au-delà de l'utopie : l'île comme révélateur de l'état socio-géopolitique du monde actuel », *Carnets* [En ligne], Deuxième série - 17 | 2019, mis en ligne le 30 novembre 2019, [Consulté le 14 juillet 2022], disponible à l'adresse : <https://journals.openedition.org/carnets/10266>

MIDDLETON Christopher, « An entirely new nation, 'Nowhereisland', arrives in Devon », *The Telegraph* [En ligne], mis en ligne le 6 septembre 2012, [Consulté le 23 juillet], disponible à l'adresse : <https://www.telegraph.co.uk/culture/cultural-olympiad/9525199/An-entirely-new-nation-Nowhereisland-arrives-in-Devon.html>

MOLES Abraham, « Nissonologie ou Science des îles », *Espace géographique* [En ligne], tome 11, n°4, 1982, pp. 281 – 289, [Consulté le 26 juillet 2022], disponible à l'adresse : https://www.persee.fr/doc/spgeo_0046-2497_1982_num_11_4_3782

MOULLIER Igor, « Richard Grove, Les îles du Paradis. L'invention de l'écologie aux colonies 1660-1854 », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, mis en ligne le 27 septembre 2013, [Consulté le 06 août 2022], disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/lectures/12301>

ODILON Marc, « Quand les tiny houses deviennent un symbole de résistance », *Fredzone* [En ligne], mis en ligne le 29 juillet 2021, [Consulté le 6 juillet 2022], disponible à l'adresse : <https://www.fredzone.org/quand-les-tiny-houses-deviennent-un-symbole-de-resistance-528#:~:text=L'expression%20tiny%20house%20fait,secteur%20immobilier%20aux%20%C3%89tats%2DUnis.>

PARKER Laura, « 38 millions de déchets plastiques recouvrent cette île déserte », *National Geographic* [En ligne], [Consulté le 10 juillet 2022], disponible à l'adresse <https://www.nationalgeographic.fr/environnement/38-millions-de-dechets-plastiques-recouvrent-cette-ile-deserte>

PELLETIER Philippe, « Les territoires de l'imaginaire libertaire », *Libération* [En ligne], mis en ligne le 30 septembre 2015, [Consulté le 22 novembre 2021], disponible à l'adresse : https://www.liberation.fr/planete/2015/09/30/les-territoires-de-l-imaginaire-libertaire_1394343/

PELLETIER Phillippe, « Postface, L'île-laboratoire, le retour ? », *Insularité et développement durable* [En ligne], Marseille, IRD Editions, 2011, [Consulté le 17 juillet], disponible à l'adresse : <https://books.openedition.org/irdeditions/5791?lang=fr>

ROPERT Pierre, « Ovide, Hugo, Darwich : l'exil en trois grands textes littéraires », *France Culture* [En ligne], mis en ligne le 24 janvier 2018, [Consulté le 27 juillet 2022], disponible à l'adresse : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/ovidie-hugo-darwich-l-exil-en-trois-grands-textes-litteraires-3313289>

ROUSSEAU Francis, « L'incroyable Odyssée de l'Île AZ (Alstom Zoppini), *Energies de la mer* [En ligne], mis en ligne le 21 août 2009, [Consulté le 30 décembre 2021], disponible à l'adresse : <https://www.energiesdelamer.eu/2009/08/21/90l-incroyable-odyssee-de-l-ile-az-alstom-zoppini/>

TONET Aureliano, « « Le Mont Analogue », un puits de science et de prescience, *Le Monde* [En ligne], mis en ligne le 14 août 2021, [Consulté le 18 décembre 2021], disponible à l'adresse : https://www.lemonde.fr/series-d-ete/article/2021/08/14/le-mont-analogue-un-puits-de-science-et-de-prescience_6091435_3451060.html

YOUNÈS Chris, « Des établissement humains durables/soutenables : une utopie de deuxième type ? », 2004, [Consulté le 10 juillet 2022], disponible à l'adresse : <https://www.millenaire3.com/ressources/des-etablisements-humains-durables-soutenables-une-utopie-de-deuxieme-type>

« Oceanix, un projet de ville flottante pour résister aux catastrophes naturelles », *Ouest France* [en ligne], mis en ligne le 8 avril 2019,

[Consulté le 2 août 2022], disponible à l'adresse : <https://www.ouest-france.fr/environnement/climat/oceanix-un-projet-de-ville-flottante-pour-resister-aux-catastrophes-naturelles-6300856>

Sites internet

Dossier Médiathèque « Habiter sous la mer » [En ligne], La Cité de la mer de Cherbourg, mai 2019, [Consulté le 6 août 2022], disponible à l'adresse : <https://mediathequedelamer.com/wp-content/uploads/habiter-sous-la-mer.pdf>

Les expérimentations menées sur l'île de Nantes [En ligne], Ile de Nantes / Samoa, [Consulté le 25 juillet], disponible à l'adresse : <https://www.iledenantes.com/les-experimentations/#:~:text=Territoire%20de%20337%20hectares%20en,ans%20de%20nombreux%20projets%20innovants.>

Mini Maousse 8 – Concours de microarchitecture [En ligne], Cité de l'architecture, [Consulté le 25 avril], disponible à l'adresse : <https://www.citedelarchitecture.fr/fr/minimaousse/article/mini-maousse-8-concours-de-microarchitecture-theme-du-concours>

Nowhereisland [En ligne], Wikipedia, Dernière mise à jour le 2 février 2022, [Consulté le 26 juillet], disponible à l'adresse : <https://en.wikipedia.org/wiki/Nowhereisland>

Mémoires

HUBY Mathilde, *Tiny House, Petite maison mais grande aventure*, 2019, ENSA Nantes, Mémoire de master

JACQUES – SERMET Thibault, *Mondes Inventés, derrière les récits de «l'île-figure»*, 2020, ENSA Nantes, Mémoire de master

JOYAU Benjamin, *Le rêve d'habiter sous la mer à travers l'œuvre de Jacques Rougerie*, 2021, ENSA Nantes, Mémoire de master

Films

SIBILIA Sydney, (Réalisateur), (2020), *L'incredibile storia dell'Isola delle Rose* [film], Netflix, 118min

WOLF Matt, (Réalisateur), (2020), *Spaceship Earth* [film], RadicalMedia et Stacey Reiss, 115 min

Vidéos

Boma Global, (2019), *How floating cities could save our civilization* | *Març Collins Chen* | *Boma France Festival* [Vidéo], Youtube, disponible à l'adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=pll-4X2y1Lc>

Situations, (2020), *Nowhereisland – the Artic origin* [Vidéo], Youtube, disponible à l'adresse : https://www.youtube.com/watch?v=iaVEiwfbK_0

TED, (2019), *Floating cities, the LEGO House and other architectural forms of the future* | *Bjarke Ingels* [Vidéo], Youtube, disponible à l'adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=ieSV8-isy3M&t=822s>

Podcast

KAHN Sylvain, **REYNAUD** Luc-Jean, **MADURE** Catherine, « Les îles : laboratoire du monde de demain ? », *Planète Terre*, France Culture, 02 juillet 2014, 56 min

Iconographie

Fig . 1 : Composition de timbres de milieux insulaires - p.10
Composition personnelle

Fig . 2 : Photographie du Chichu Art Museum de Tadao ANDO, Benesse Art Site Naoshima, Japon, 2004 - p.27
<https://ideas.ted.com/the-art-of-stillness-in-the-japanese-wilderness/>

Fig . 3 : Arnold BÖCKLIN, L'Île des Morts, troisième version, 1883, Huile sur panneau de bois - p.30
[https://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:A_B%C3%B6cklin_\(Alte_Nationalgalerie,_Berlin\)_\(6094012361\).jpg#/media/Fichier:Arnold_B%C3%B6cklin_-_Die_Toteninsel_III_\(Alte_Nationalgalerie,_Berlin\).jpg](https://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:A_B%C3%B6cklin_(Alte_Nationalgalerie,_Berlin)_(6094012361).jpg#/media/Fichier:Arnold_B%C3%B6cklin_-_Die_Toteninsel_III_(Alte_Nationalgalerie,_Berlin).jpg)

Fig . 4 : Pauline DELWAULLE, Haïkus cartographiques, Commande du Mucem pour l'exposition Le temps de l'île, 2019, Série de 18 boucles vidéos - p.40-41
<https://cargocollective.com/paulinedelwaulle/Haikus-cartographiques>

Fig . 5 : Photographie du Pétra tou Romioú au large de Chypre, aussi appelé «Rocher d'Aphodrite», lieu supposé de naissance de la déesse - p.47
<https://www.carnet-de-voyages-michel-et-patricia.fr/2018/10/paphos-chypre.html>

Fig . 6 : Matteo BERTON, Robinson Crusoe's adaptation Illustrated - p.52
<https://www.behance.net/gallery/23087457/Robinson-Crusoe-illustrated>

Fig . 7 : Matteo BERTON, Robinson Crusoe's adaptation Illustrated - p.53
<https://www.behance.net/gallery/23087457/Robinson-Crusoe-illustrated>

Fig . 8 : Ambrosius HOLBEIN, L'île d'Utopia, pour l'édition de 1518 de l'*Utopie* de Thomas More, gravure sur bois - p.55
https://library.princeton.edu/visual_materials/maps/websites/thematic_maps/theme_maps/more-map-utopia-1518.jpg

Fig . 9 : Kiki PICASSO, 1974, élection de Valéry Giscard d'Estaing à la présidence de la République (19 mai) ; réalisation du dernier des essais nucléaires français atmosphériques (15 septembre) de la série / Il n'y a pas de raison de laisser le blanc, le bleu et le rouge à ces cons de français, 2016-2017 - p.63
<https://www.pixelcreation.fr/galerie/voir/esprit-français/kiki-picasso-election-valery-giscard-d-estaing/>

Fig . 10 : Davide BERTOCCHI, Tropicalnocturnal (EP), éd. 1/3, 2019, Jet d'encre pigmentaire sur papier archival, 103 x 146,7 cm - p.64
<https://www.mucem.org/programme/exposition-et-temps-forts/le-temps-de-lile>

Fig . 11 : Photographie de Robert HARDING de la Principauté de Sealand - p.70
<https://www.bbc.com/travel/article/20200706-sealand-a-peculiar-nation-off-englands-coast>

Fig . 12 : Dessin de l'île de la Rose issu de l'article « L'île de la Rose - Une envie d'ailleurs », *Liber-thé*, 20 mai 2021 - p.77
<https://www.liber-the.com/lile-de-la-rose/>

Fig . 13 : Philippe CHANCEL, The World, Desert Spirit, Dubaï, série «Datazone», 2010, Tirage pigmentaire contrecollé sur aluminium, 140 x 100 x 5 cm - p.91
<https://rio-fluency.com/philippe-chancel.html>

Fig . 14 : Photographie des déchets accumulés sur l'île Henderson - p.93
<https://www.afd.fr/fr/actualites/guerre-au-plastique-en-mer-lafd-sengage>

Fig . 15 : Photo de Christo et Jeanne-Claude, *Surrounded Islands*, Biscayne Bay, Floride, Etats-Unis, 1980-1983 - p.97
<https://www.arts-in-the-city.com/2020/06/01/christo-et-jeanne-claude-land-art/>

Fig . 16 : Jean-Philippe ZOPPINI, image de synthèse du projet de l'île AZ, fin des années 90 - p.123
<https://chroniques-architecture.com/de-jules-verne-a-jean-philippe-zoppini-du-reve-au-reve/>

Fig . 17 : Jean-Philippe ZOPPINI, image de synthèse du projet de l'île AZ, fin des années 90 - p.124
<https://chroniques-architecture.com/de-jules-verne-a-jean-philippe-zoppini-du-reve-au-reve/>

Fig . 19 : BIG, Oceanix City, schéma de la production alimentaire - p.132
<https://big.dk/#projects-sfc>

Fig . 20 : BIG, Oceanix City, schéma de l'autonomie en eau potable - p.132
<https://big.dk/#projects-sfc>

Fig . 21 : BIG, Oceanix City, schéma du système zéro déchet - p.133
<https://big.dk/#projects-sfc>

Fig . 22 : BIG, Oceanix City, schéma du système à énergie zéro - p.133
<https://big.dk/#projects-sfc>

Fig . 23 : BIG, Oceanix City, possibilité d'une croissance à l'infini - p.134
image personnelle

Fig . 24 : Jacques ROUGERIE, image de synthèse du projet SeaOrbiter, 2010 - p.144
https://baleinesendirect.org/wp-content/uploads/2019/11/B9711563051Z1_20170329153922_000GPS8PF456.3-0.jpg

Fig . 25 : Photographie de groupe des huit biosphériens - p.153
<https://ecotechnics.edu/projects/biosphere-2/>

Fig . 26 : Photographie de l'ensemble de la structure de Biosphère II, Oracle, Arizona - p.160
https://lejournal.cnrs.fr/sites/default/files/styles/visuel_principal/public/assets/images/biosphere2_exterior_3_meckler.jpg?itok=2-apudWZ

Fig . 27 : Nyskjaeret, the origins of Nowhereisland in the High Arctic. Photographie : Max McClure - p.164
<https://alexhartley.net/nowhereisland>

Fig . 28 : Oswald Mathias UNGERS, « Dessin isométrique coloré », in *La Ville dans la ville, Berlin : un archipel vert*, 1977 - p.181
https://www.researchgate.net/figure/Peter-Riemann-with-Oswald-Mathias-Ungers-The-City-in-the-City-1977-from-Pictures-at_fig1_330354786

Fig . 29 : LIN, Concept d'« îles paysages », Aix-en-Provence - Marseille, France, 2015 - p.183
<https://www.lin-a.com/gallery/vision-aix-lin-projects-marseille-provence-urban/aix-en-provence-marseille>

Fig . 30 : Photographie de l'île Derborence, Parc Matisse, Lille, Atelier Derborence composé de Gilles CLÉMENT, de l'agence Empreinte avec Eric BERLIN et Sylvain FLIPO, et du designer Claude COURTECUISSÉ - p.185
https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Fichier:Lille_parc_matisse_ile_derborence.jpg

Fig . 31 : Affiche pour l'ouverture du Carrousel des Mondes Marins, 2012 - p.189
<https://boutique.lesmachines-nantes.fr/fr/affiches/58-product-name-product-categorie-name-product-parent-categorie-name-couleur-garden-4000030000229.html>

Fig . 32 : Dion KASKAS, "Tiny House Warrior" et Jody LEON, artiste tatoueur indigène, au camp de protestation de North Thompson. Photographie : Billie Jean GABRIEL - p.194
<https://www.vice.com/en/article/7xq9ng/tiny-house-warriors-are-occupying-a-park-on-kinder-morgans-pipeline-route>

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE
DOCUMENT SOUMIS

ARCHITECTURE DE NANTES
AU DROIT D'AUTEUR

